

59e année, No 26

Montréal, 15 novembre 1947

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS
DIX CENTS

PER

S-400

CON



DANS CE NUMERO :

● CHEMIN DE FER MINIATURE

Par GASPARD ST-ONGE

● L'INDUSTRIE DE L'AUTO EN FRANCE

Par MARCEL LAFFON-MONTELS

● L'AFFAIRE DE "L'AQUITAINE"

Roman Policier par PAUL DARGENS

POUR DES MURS NEUFS ET GAIS,

A L'INSTANT

Faites comme tout le monde
employez
SWING

La NOUVELLE peinture à l'eau pour murs, rapide et facile à employer, à base de résine et d'huile.



Rien de mystérieux à la popularité toujours grandissante de Swing... elle est si facile et rapide à appliquer, si économique. Les murs deviennent frais et pimpants en un clin d'oeil... une seule couche suffit et sèche en une heure. Le résultat vous ravira. Votre demeure entière sera transformée et comme ensoleillée par des murs nouveaux, clairs, qui conserveront leur beauté longtemps puisque Swing est lavable!

Demandez aujourd'hui à votre marchand de peinture ou à votre peintre un dépliant-échantillon des couleurs de Swing. Choix étendu de jolies teintes en harmonie avec la décoration de vos pièces.



VENDUE PAR LES DÉTAILLANTS
INTERNATIONAL VARNISH CO. LTD.
A. RAMSAY & SON CO.
INTERNATIONAL PAINTS (Canada) LTD.

Fabriquée par les Manufacturiers de:
FLITE - ROCKTITE - WESTEX

WESCO WATERPAINTS (CANADA) LIMITED

47-28F

SCIENCE ET GASTRONOMIE

UN BIFTECK DE BALEINE S. V. P. !

SI VOUS FAISIEZ VOS courses en Grande-Bretagne, vous ne tarderiez pas à apercevoir en montre de larges tranches d'une viande de couleur foncée, ressemblant assez au foie. Votre boucher vous apprendrait que c'est de la viande de baleine. Avant la guerre, la viande de baleine ne paraissait pas sur les menus: aujourd'hui, c'est courant au pays de Shakespeare. On sert cette viande dans de nombreuses maisons et dans maints restaurants; elle paraît régulièrement au menu de la Chambre des communes. Dans les cuisines expérimentales du ministère des Vivres, des spécialistes imaginent de nouveaux moyens d'apprêter la baleine, car cette viande restera, semble-t-il.

Cet appoint au garde-manger d'un pays qui connaît la faim, si dégariné depuis la nouvelle diminution des rations, évoque une histoire caractérisée par l'esprit d'initiative et l'énergie. En 1939, le ministère britannique des Recherches scientifiques et industrielles songeait que la viande de baleine pourrait constituer la solution à la pénurie de denrées alimentaires dans le monde. Avant la guerre, la production mondiale d'huile de baleine atteignait en moyenne un demi-million de tonnes par année, et, pour produire de cette huile, les flottes baleinières du Royaume-Uni et de la Norvège manipulaient 600,000 tonnes maigre de baleine. On en transformait une partie en provende pour les animaux mais on rejetait le reste à la mer après en avoir extrait l'huile. Voilà, se dirent les hommes de science, un domaine fécond d'expériences.

En 1939, le ministère envoyait une expédition sous la direction du lieutenant-commander Marr, lequel possédait une longue expérience des baleines et de leur chasse. Cette expédition démontra que la viande de baleine est saine et, à l'état frais, se distingue à peine du boeuf.

En mars 1947, on organisa une seconde expédition en collaboration étroite avec le ministère des Vivres. La haute teneur en protéine animale de la viande de baleine constituait un appoint précieux à la maigre ration de viande de la Grande-Bretagne. L'expédition avait pour objet d'étudier toutes les possibilités et tous les problèmes que comportait le projet de tirer tout le parti possible de ce nouvel aliment. Naturellement, chaque espèce de baleine donne un genre différent de viande et les morceaux de baleine varient en qualité selon la partie de l'animal où ils viennent. L'équipe de recherche s'embarqua sur le baleinier-atelier *Balaena*. Elle prenait note des dimensions, de l'espèce et des caractéristiques de chaque baleine à son arrivée à bord. L'équipe étudiait les qualités comestibles de la viande et se livrait à des recherches systématiques dans le laboratoire du bord. Un inspecteur du ministère de l'Agriculture et des Pêcheries tenait des dossiers particuliers et un biologiste établissait la documentation complète de la chasse. Par suite de cette expédition, on a élaboré un tableau d'ensemble des caractéristiques des baleines de l'Antarctique.

L'une des fonctions principales de l'expédition consistait à rechercher les moyens de conserver la viande de baleine dans l'état de fraîcheur le plus parfait possible jusqu'à congélation. Le cadavre de baleine refroidit lentement après la mort, il fallait donc trouver une méthode pour le refroidir rapidement, sinon la viande risquait de se gâter. M. R. A. M. Case, directeur de l'équipe scientifique, s'assura la vedette grâce à une idée originale pour l'épreuve de la température de la baleine. Vêtu d'un costume de plongeur et nageant sous la baleine avant qu'elle soit prise, il put enregistrer la température de l'animal en lui lançant un instrument dans le corps.

L'équipe, rentrée en Grande-Bretagne, continue à classer ses données, pour en arriver à déterminer quel genre de baleines donne la meilleure viande et quelle partie de la baleine fournit les meilleurs biftecks. La viande de baleine maintenant vendue en Grande-Bretagne varie considérablement et l'on ne sait guère ce qu'on obtiendra quand on commande un bifteck de baleine. Quand le ministère des Recherches scientifiques et industrielles publiera ses conclusions, la qualité de cette viande sera toujours bonne et les saucisses de baleine seront encore plus populaires que maintenant. Ce qui est plus important, c'est qu'on aura fortement contribué à surmonter l'une des pires pénuries mondiales de denrées alimentaires.

NOTRE COUVERTURE

Charmante petite Marguerite qui rit de se voir si belle en ce miroir. Un Faust, même plus que rajeuni, n'est sans doute pas encore en vue, mais qu'importe, la coquetterie féminine est bien là, à l'état latent. Aux yeux des hommes, un miroir ce n'est qu'un simple phénomène de physique n'offrant guère d'intérêt parce que connu et exploré à fond. Mais pour la femme, il en va tout autrement: c'est le confident par excellence; mieux encore, c'est le guide sincère, franc jusqu'à la brutalité et qui révèle l'outrage des ans. S'il n'avait que cet attribut, il ne jouirait pas de cette si grande faveur auprès de ces dames. Ce qui rachète et excuse sa franchise, c'est qu'il remplit en quelque sorte les fonctions de radar, indiquant l'imperfection à corriger, démontrant enfin que l'art a su triompher de l'injure. Pour l'instant, notre petite Marguerite ne pense pas à ça, mais ça viendra, soyons-en bien assurés, car il n'est que trop vrai que les jeunes printemps fuient à tire d'ailes! — Photo "Le Samedi".

Le Samedi

La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

LA BETTERAVE À SUCRE

UNE BELLE INDUSTRIE DU QUÉBEC

Le sucre, qui apparaît tous les jours et à chaque repas sur nos tables, nous reporte, par son origine, aux pays chauds du Sud. Qui de nous ne s'est jamais arrêté à imaginer ces régions au climat exceptionnel, à la végétation luxuriante, et qui ignorent les rigueurs de l'hiver; pays que nous savons être les producteurs du sucre, ces petits cristaux blancs, pourvoyeurs d'énergie et tellement nécessaires au régime alimentaire de l'homme? Beaucoup cependant ne sont pas au courant que ces mêmes cristaux peuvent être produits sous des climats tempérés, et le sont en fait, ici même, dans le Québec et les autres provinces du Canada.

Je veux parler du sucre extrait à la Raffinerie de St-Hilaire-sur-Richelieu à partir de la betterave à sucre. Et pour éviter toute confusion, disons tout de suite qu'il s'agit bien des mêmes cristaux obtenus de la canne à sucre, connus chimiquement sous le nom de saccharose, et d'une pureté qui n'a rien à envier au produit importé.

La betterave à sucre diffère beaucoup de la betterave rouge conservée dans le vinaigre pour la table. C'est une plante qui ressemble de très près au navet, avec ses larges feuilles à longues tiges et sa grosse racine pivotante, pouvant contenir de 12% à 18% de sucres.

Au printemps, on les sème en pleine terre ou on les transplante. On arrache à l'automne ces grosses racines pesant parfois plus de deux livres, et après avoir coupé les tiges à la base (collet de la plante), on les expédie à l'usine de St-Hilaire où se fait l'extraction du sucre. Durant sa croissance, la plante a emmagasiné ce sucre comme ressources d'énergie avec quelques autres sels en moindre quantité, et qui serviraient à sa croissance complète jusqu'à production de graines de semence, si on la laissait pousser un an de plus, au lieu de la récolter la première année. Les feuilles resteront au cultivateur comme fourrage vert pour le troupeau laitier, qui incidemment en est très friand.

Quand on a entassé en piles immenses dans la cour de l'usine des quantités suffisantes de betteraves, on fait partir les machines, qui ont été au préalable mises en ordre durant la saison précédant celle de la production. Les betteraves alors vont entrer dans le procédé pour donner des tonnes et des tonnes de sucre blanc.

De la cour extérieure où elles sont entreposées, les grosses racines sont jetées dans des caniveaux où un fort courant d'eau les entraîne dans l'usine, tout en effectuant un premier nettoyage, enlevant la grosse partie de la terre adhérente. À leur entrée, un épailleur retient les branches et autres matières étrangères flottant à la surface de l'eau, sans entraver le passage des betteraves dans la roue élévatrice, qui les transporte sur une table à secousses sous des gicleurs d'eau, pour procéder à un lavage plus complet et éliminer le plus d'impuretés possible qui, autrement, empêcheraient une grande partie du saccharose de cristalliser.

Après, une chaîne à godets les entraîne à l'étage supérieur, d'où elles redescendent se faire hacher dans le coupe-racines, en fines lanières appelées cossettes. Puis les cossettes sont convoyées vers une balance automatique enregistrant à la fois la quantité de tonnes passant à l'heure, soit la vitesse d'opération, et le nombre de tonnes déjà passées. On opère généralement à 40 tonnes à l'heure.

De là, elles entrent dans le diffuseur où, venant en contact avec de l'eau chaude, la presque totalité du saccharose est extraite, passant en solution. Cette machine très moderne opère de façon continue. Les cossettes sont entraînées à travers une série de cellules contiguës, rencontrant en chemin l'eau dissolvante qui, entrant dans la dernière cellule au moment où les

cossettes en sortent presque totalement épuisées, ressort saturée de sucre là où entrent les cossettes fraîches.

Nous avons maintenant une solution très sucrée contenant également toutes les autres substances solubles (non sucres) qui se trouvent dans la betterave. Il s'agira donc de précipiter la plus grande partie possible de ces substances organiques ou minérales, pour ne garder en solution que les sucres avec un minimum de matières étrangères, car chaque livre y restant empêche la cristallisation d'une livre et demie de saccharose.

Toutes les opérations sont sous le contrôle constant des laboratoires de l'usine. Qu'il s'agisse de la pureté du jus avant et après précipitation des impuretés, de celle du sirop, des massecuites ou du sucre lui-même. Car pour obtenir un rendement optimum, les ouvriers doivent se guider sur les résultats d'analyses conduites aux laboratoires. C'est le seul moyen également de vérifier si les quantités de saccharose obtenues correspondent au rendement empiriquement prévu d'après la richesse en sucre des cossettes.

Un mot, pour finir, des sous-produits provenant de l'extraction du saccharose de la betterave à sucre: les mélasses et la pulpe de betterave.

La mélasse est un mélange de différents sucres qu'il a été impossible de cristalliser en raison des impuretés qui sont demeurées dans les jus sucrés au cours du procédé. En outre, on ne peut pas sortir d'une solution tous les cristaux dissous, car à un moment donné un équilibre s'établit entre les substances déjà cristallisées et la solution elle-même.

La mélasse résiduaire de la betterave est impropre à la consommation domestique à cause de son goût âcre et ne peut servir que pour la nutrition des bestiaux, ou mieux encore, comme c'est le cas à la Raffinerie de St-Hilaire, elle est vendue aux industries de la fermentation, qui recherchent toujours des matières premières sucrées peu coûteuses.

L'autre produit secondaire, la pulpe de betterave, est très en demande sur le marché, parce qu'elle a une valeur inestimable pour l'alimentation des bestiaux. Elle est récupérée à la sortie de la batterie de diffusion dans les cossettes épuisées. La pulpe alors humide est pressée dans des moulins, séchée en passant dans un long four rotatif horizontal, et ensachée comme telle.

Les cultivateurs producteurs de la betterave à sucre sont les premiers bénéficiaires de la pulpe, car on la vend à ces derniers d'abord. Riche en protéines et autres matières azotées, contenant encore un faible résidu de sucre, elle est idéale pour le troupeau laitier. Chose curieuse, la pulpe a le don de mettre en appétit ces animaux qui, mangeant plus, donneront plus de lait.

C'est d'abord un nouveau marché qui est ouvert aux cultivateurs, qui trouvent là une nouvelle source de revenus, profitant en même temps des feuilles et de la pulpe de la betterave pour leurs animaux, cela tout en enrichissant leur sol arable, lorsqu'il a été appauvri par une culture épuisante pour la terre.

C'est de plus à l'avantage du Québec d'importer moins de sucre des pays chauds et de garder cet argent chez nous, sans compter les ouvriers que cette industrie fait travailler et qui y trouvent leur salaire.

Encourageons donc cette industrie de chez nous, et souhaitons que les cultivateurs sèment toujours plus de betterave à sucre, afin que l'usine puisse opérer un jour prochain à sa capacité maximum, évitant ainsi les subventions octroyées par le Provincial, lorsque les betteraves récoltées à l'automne sont en quantité insuffisante.

Jean-Paul TREMBLAY, B.A., B.Sc.,
Chimiste.



LE CIDRE, est le seul "vin" qui soit fabriqué, en Angleterre, sur une base commerciale. Assez curieusement, de nombreuses personnes, même en Angleterre, ne considèrent pas le cidre comme un "vin"; c'est bien, cependant, un vin en tant que jus fermenté d'un fruit, la pomme. Il n'y a pas de chiffres officiels concernant la quantité de cidre fabriquée chaque année, car de nombreux fermiers font leur propre cidre pour leur consommation personnelle. Mais si nous prenons le chiffre officiel de deux millions de pommiers à cidre, nous pouvons avoir une idée de la quantité de cidre fabriqué; calculée à raison de 72 pintes en moyenne par arbre, cette quantité annuelle serait de proportion impressionnante. Parmi ces deux millions de pommiers, il y a, il est vrai, de vieux arbres qui donnent très peu de fruits; mais, par contre, nous devons nous rappeler qu'une certaine quantité de cidre est fabriquée de pommes qui ne sont pas, à proprement parler, des "pommes à cidre", et ce fait arrive particulièrement lorsque la récolte est abondante, et les prix très bas. Les fabricants de cidre étaient prêts à payer, cette année, jusqu'à 14 livres sterling la tonne de pommes propres au pressurage.

Bien que les pommiers soient cultivés dans toute l'Angleterre, le véritable arbre à cidre se trouve principalement dans quatre comtés — Devon, Somerset, Gloucestershire et Herefordshire. On peut voir, dans ces régions, au printemps, des milliers d'hectares de pommiers en fleurs, des "Foxwhelps", des "Lady's Fingers", des "Kingston Blacks", cette dernière espèce donnant la meilleure pomme à cidre. C'est à tort que l'on croit que le cidre est fait de pommes tombées à terre ou trop aigres. Plus de 200 variétés de pommes à cidre sont cultivées en Angleterre; ces fruits sont différents de ceux destinés à la table. Malgré leur réputation d'aigreur, les pommes à cidre contiennent plus de sucre que les pommes ordinaires. Elles contiennent également plus de tanin, élément essentiel à la fabrication du cidre. C'est pourquoi, elles ne sont pas bonnes pour la cuisine; lorsqu'elles cuisent, elles se durcissent au lieu de s'amollir.

Jusqu'à une époque relativement récente, la plus grande partie du cidre était destinée à la consommation personnelle du fermier, des membres de sa famille et du personnel de la ferme; des milliers de cultivateurs faisaient leur cidre dans leurs propres pressoirs; la boisson était considérée comme partie du salaire de l'ouvrier agricole, particulièrement à l'époque de la moisson. Cette foison faite à la ferme était souvent très forte, car le fermier n'avait aucune idée des principes chimiques qui entrent dans la fabrication du cidre. Elle n'était pas toujours très saine; le pressoir consistant d'une meule tournante à laquelle était attelé un cheval, était généralement placé dans un vieux bâtiment quelconque; avec le jus, tombait, évidemment, dans les barils tout ce que l'on voulait!

[Lire la suite page 39]

DE L'AUTRE CÔTE DE LA MANCHE

AH, LE BON CIDRE!

Par T. S. DOUGLAS

(Exclusif au "SAMEDI")



Photo du haut, à gauche, l'une des vastes cuves doublées de verre. — Ci-dessus, une montagne de pommes à cidre destinées au pressoir. — Ci-contre, la mise en bouteilles.

A L'ECHELLE, ET PRECIS

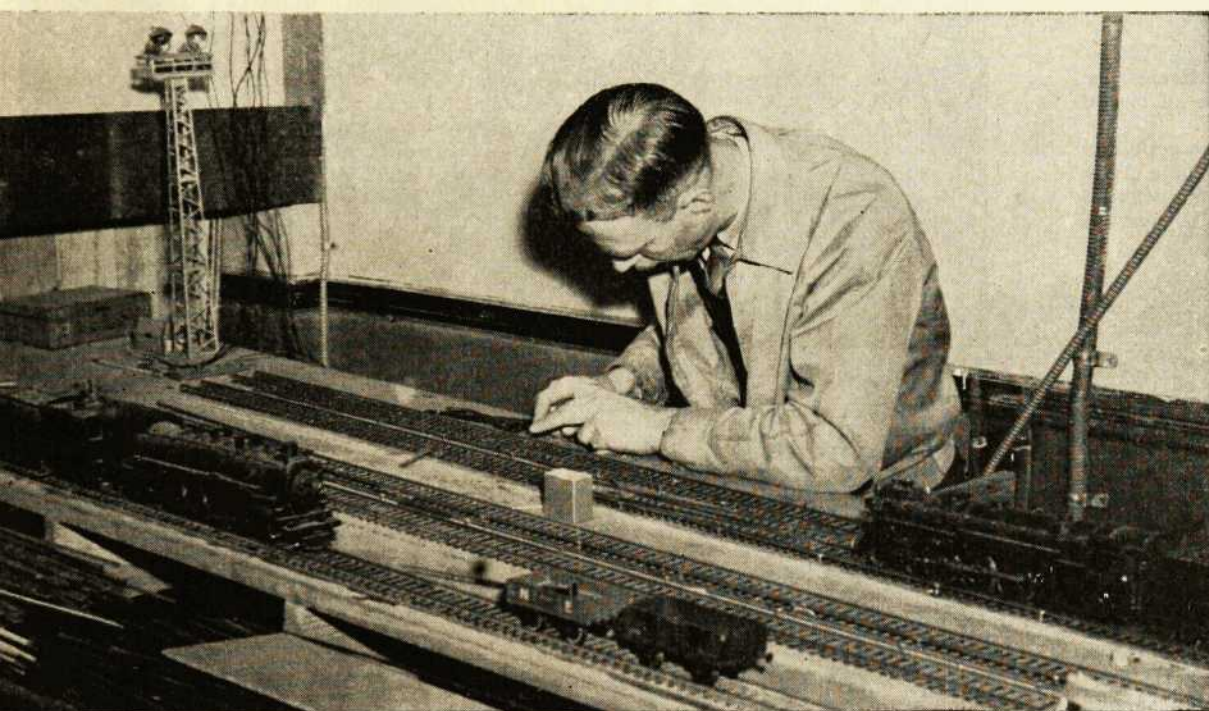
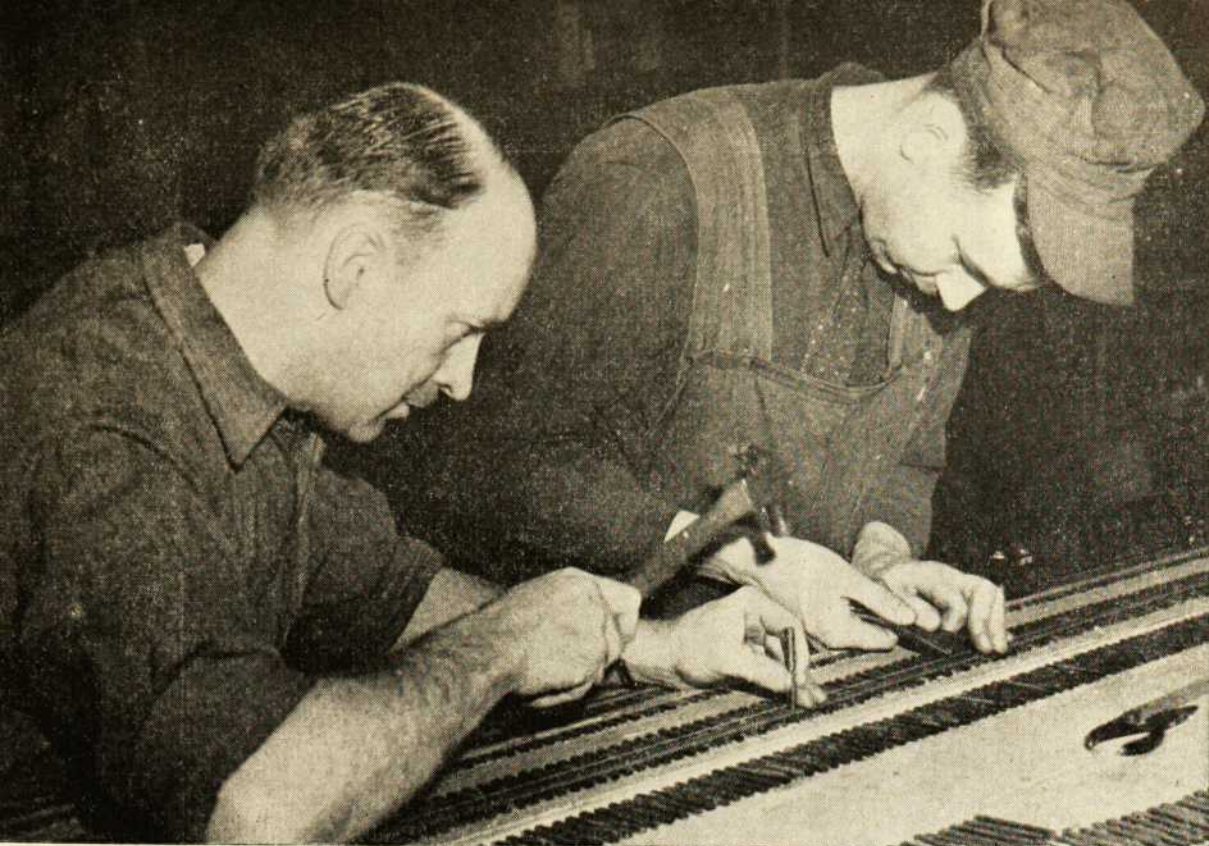
Chemin de fer miniature

Par Gaspard St-Onge

C'EST UN "PETIT TRAIN", mais pas "départemental" comme celui de la chanson. Au contraire, c'est une pure merveille de construction en miniature, une merveille comme seuls les grands de ce monde peuvent se payer. Voici, brièvement son histoire. En novembre 1943, des gens de diverses conditions se réunissaient pour former le *Montreal Model Railroad Club* à cette fin de procurer aux membres l'occasion d'exercer leur adresse: un genre de violon d'Ingres pratiqué en commun, quoi!

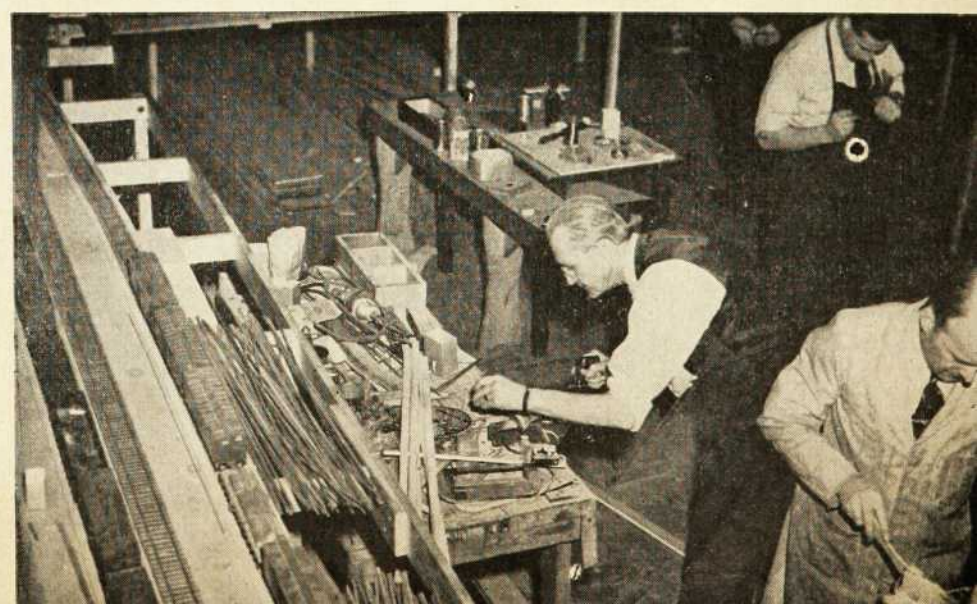
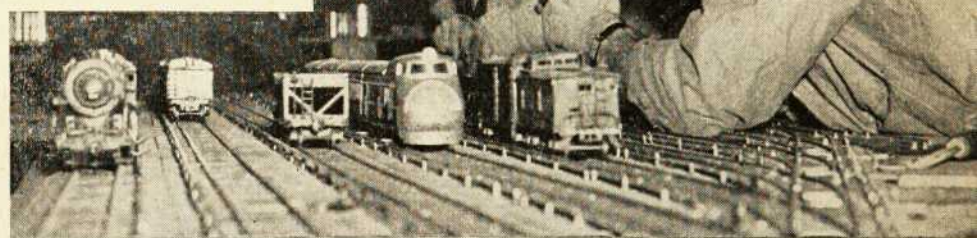
L'idée fit son chemin, tant et si bien qu'aujourd'hui, au dernier étage d'un édifice de la rue Ste-Catherine, non loin du cinéma Palace, tout un immense plancher est recouvert de rails sur lesquelles circulent des modèles réduits de trains de toutes sortes, tous confectionnés à l'échelle et d'une parfaite exécution. Rien n'y manque: signaux lumineux, réservoirs, cours d'aiguillage et de trillage, sémaphores, bref: tout ce qui peut évoquer le monde du chemin de fer. Là-dedans, chacun y travaille avec application, apportant ainsi sa contribution au grand oeuvre tout en faisant digression à son ordinaire besogne.

Le tout — y compris les locomotives à vapeur — est mû électriquement et à distance par un très ingénieux système de commande, logé dans une tour à la hauteur du plafond. Ce club est une affaire que les membres considèrent comme très sérieuse et nous les comprenons bien. Ils ont parfaitement raison de s'en montrer fiers et nous citons leur merveilleuse réalisation comme un superbe exemple de saine et instructive distraction. L'idée n'a pas fini de faire son chemin puisqu'il faut encore deux années de travail au moins, à ce que nous on dit les membres, pour mettre la dernière main au couronnement de l'oeuvre. Il se peut bien qu'à ce moment, on élaborera des plans nouveaux. Comment s'arrêter en si bon chemin...



Quelques scènes telles que vues par le photographe au *Montreal Model Railroad Club*, rue Ste-Catherine, non loin du cinéma Palace. — Ci-dessus, la pose des "dormants" et des rails, exécution moins pénible mais qui demande de l'attention et de la dextérité. — Ci-dessous, un tronçon reçoit les dernières retouches. Remarquez ces superbes travaux que sont les locomotives. — Ci-contre, une cour de trillage avec ses multiples aiguilles et divers modèles de voitures. — Ci-dessous, à gauche, des membres discutent sur un détail de réalisation. — A droite, membres au travail.

Photos Le Samedi — Conrad Poirier.



Par JULES PELLETIER

L'ÉGLISE ST-PIERRE, construite par l'empereur Constantin, à la demande du pape Sylvestre Ier, à côté du cirque de Néron et au-dessus du tombeau de St-Pierre, fut consacrée en 326 et plusieurs fois embellie et agrandie au cours des siècles suivants. La basilique qui existe aujourd'hui a été commencée à l'instigation du pape Jules II et d'après les plans soumis par l'architecte Bramante, originaire de Lombardie. Des artistes comme Raphaël et Michel-Ange furent ses collaborateurs.

L'intérieur de cette basilique, qui est comme la capitale du catholicisme, en impose plus encore par ses dimensions colossales que par l'impression d'unité artistique qui s'en dégage. L'effet produit augmente à mesure qu'on se rend mieux compte de la beauté des diverses parties comme de l'harmonie de l'ensemble.

Le maître-autel où le pape seul dit la messe a été consacré en 1594 et recouvert en 1633, sous Urbain VIII, d'un précieux baldaquin en bronze, fondu d'après les plans du Bernin.

Quand le pape se rend à la basilique St-Pierre pour l'une des grandes fêtes de l'Eglise ou pour une cérémonie solennelle comme, par exemple, la canonisation d'un nouveau saint, il entre, porté à bras sur la Sedia Gestatoria et bénit la foule agenouillée sur son passage.

Le palais du Vatican est voisin de la basilique. Le nombre de ses salles, chapelles et chambres, peut être d'un millier. Une petite partie seulement en est réservée à la cour pontificale; le reste se compose de salles d'apparat ou renferme des collections.

L'entrée principale, à l'extrémité des colonnades de droite de la place St-Pierre, est réservée aux personnes de la cour pontificale et aux fonctionnaires du palais. Elle ne peut-être utilisée par les étrangers qu'avec une autorisation spéciale. Des gardes suisses y montent la garde dans leurs pittoresques uniformes de lansquenets.

Le pape est à la fois évêque de Rome et chef suprême de l'Eglise. Comme évêque de Rome, il administre son diocèse par l'intermédiaire d'un cardinal-vicaire et comme chef de l'Eglise, il gouverne au moyen des congrégations et des secrétaireries.

On nomme *chapelle pontificale* l'ensemble des dignitaires ecclésiastiques et des fonctionnaires de la maison du pape, qui ont seuls le privilège d'entourer le souverain pontife dans les cérémonies et les solennités de l'Eglise.

[Lire la suite page 36]



LA VILLE ETERNELLE

À SAINT-PIERRE ET AU VATICAN



Ci-dessus, visiteurs de marque se procurant copies du cérémonial. — Photo du haut, entrée du Pape sur la Sedia Gestatoria. — Ci-contre, pèlerins d'une colonie du Portugal reçus en audience par Sa Sainteté le Pape Pie XII.

RENAISSANCE D'UNE INDUSTRIE

L'automobile en France

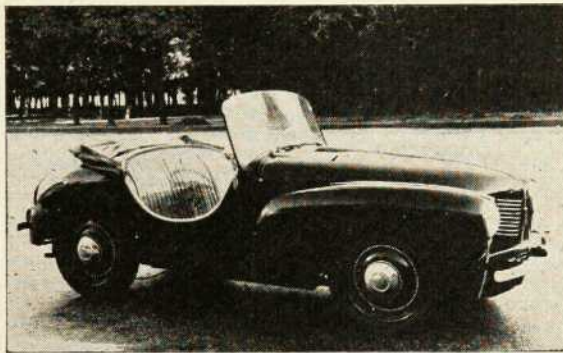
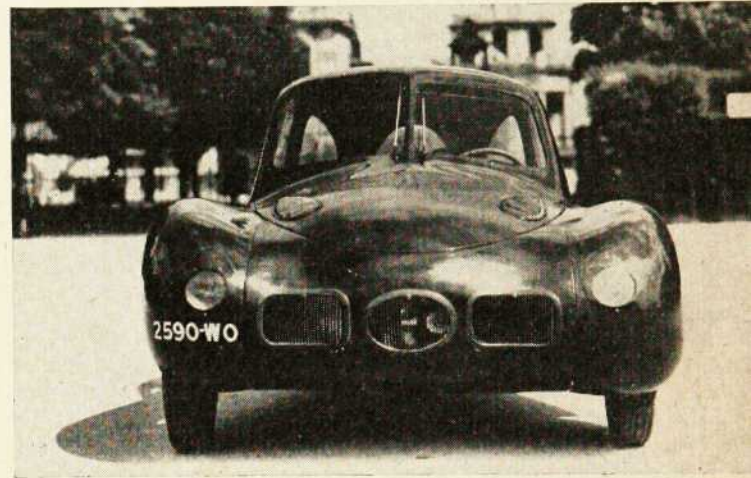
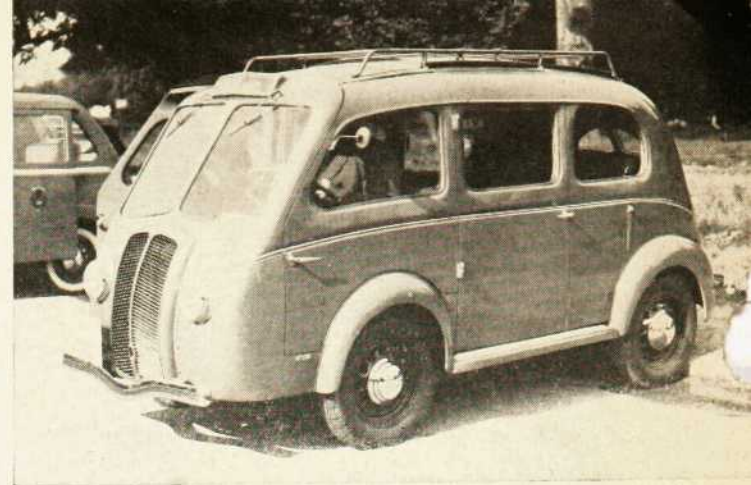
Par Marcel Laffon-Montels

(Exclusif au " SAMEDI ")

LE SALON DE L'AUTOMOBILE a eu lieu à Paris au Grand Palais et cette importante manifestation d'ordre économique et technique aura permis de faire le point en ce qui concerne une industrie d'une grande importance pour l'économie nationale française, industrie dont les fabrications sont en voie d'amélioration continue et qui serait susceptible de prendre rapidement un départ impressionnant si elle n'était pas arrêtée, ou du moins freinée, comme tant d'autres, par le problème des matières premières qui lui sont insuffisamment allouées. Rappelons, pour donner une idée claire de l'importance de l'industrie automobile dans la France d'avant-guerre, que, pour l'automobile, — et le cycle qui lui est normalement rattaché, — on comptait 300,000 ouvriers dont 18,000 étaient employés dans des usines de construction et 120,000 à la réparation et au commerce. Le chiffre d'affaires avait une importance annuelle de 26 milliards de francs et des chiffres officiels ont précisé que la seule industrie de la construction représentait 21% du chiffre d'affaires total de l'industrie mécanique fran-

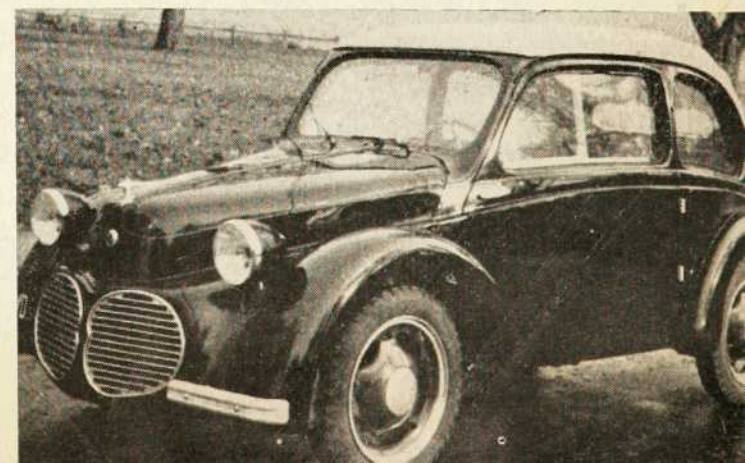
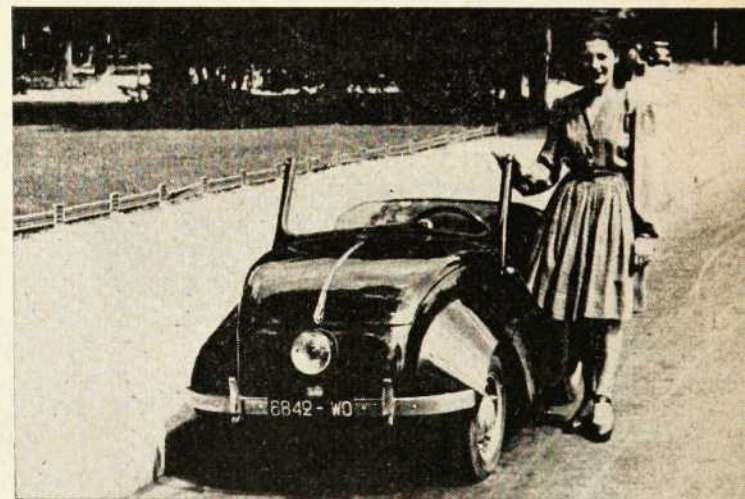
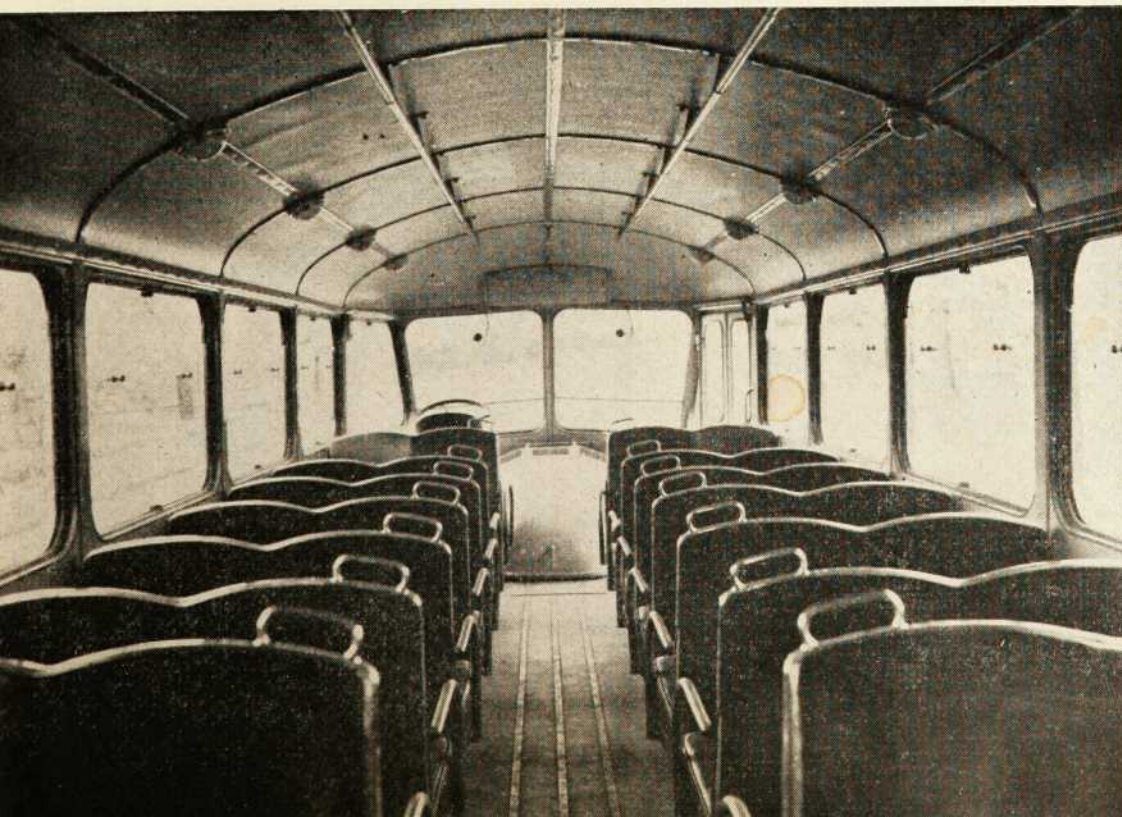
çaise. La consommation de métal était de 700,000 tonnes par an! Tous ces chiffres n'existent malheureusement plus qu'à l'état de souvenir...

Parmi tous les problèmes que pose l'avenir de l'industrie de l'automobile, il en est un qui est prépondérant, et c'est celui de la consommation d'essence. L'essence est extrêmement chère en France, et ceci s'explique en raison du fait que le litre est grevé par l'Etat d'un montant d'impôts très élevé que justifient les nécessités du budget national qui est extrêmement lourd du fait de la guerre et de ses conséquences. Une estimation récente a permis de calculer, en francs français, que le litre d'essence revient à 10 francs, 20 à Londres, à 10.40 frs à Bruxelles, à 10 frs à La Haye, à 5.40 à New-York, à 20.05 frs à Paris. Dans ces conditions, on comprend que les constructeurs aient consacré leurs premières recherches à réduire la consommation de combustible des véhicules qu'ils produisent. Un effort a également été tenté dans la voie du moteur électrique qui est en effet très économique. [Lire la suite page 39]



Ci-dessus, à gauche, la V.L. 333 Mathis, 3 roues, 3 places, 3 litres. — A droite, la voiturette par beau temps. — Ci-contre, de haut en bas, type de nouveau taxi pour Paris. — Autre modèle de taxi. — Vue de face de la V.L. 333 Mathis. — Un type de motocar, très économique. — Petite voiture dont rêve le Français moyen. — L'autocar ou autobus Chausson et son champ visuel. Tels sont les plus récents modèles populaires fabriqués en France.

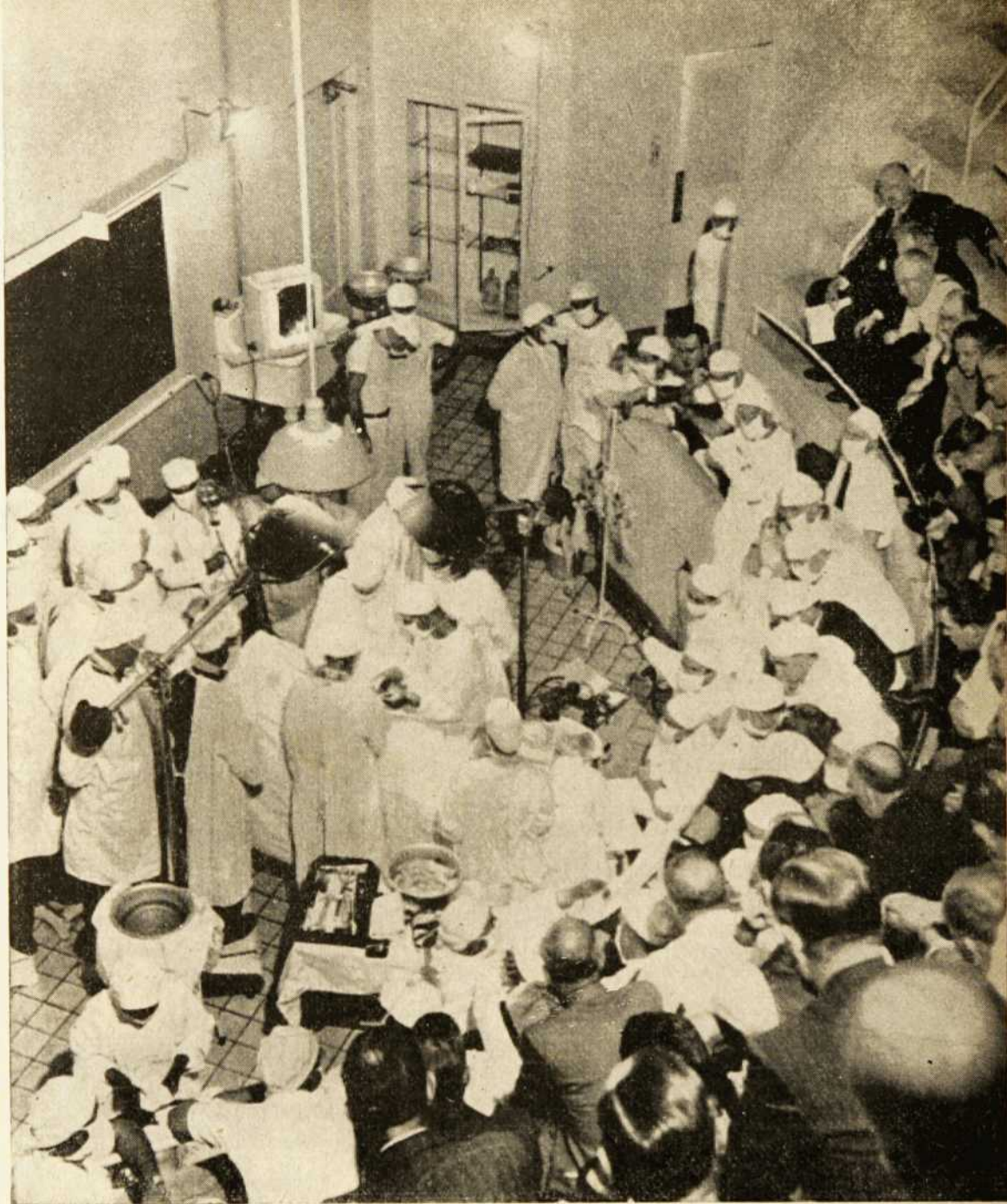
Photos S.I.F., Ottawa.



ÇA et LA *par* L'IMAGE



A Trieste, il y a toujours de la poudre dans l'air. Nous voyons ci-dessus, trois soldats de l'Oncle Sam reconstituant, pour les actualités filmées, la scène qui se produisit lorsque les autorités yougoslaves décidèrent, sous pression, de leur rendre la liberté. — Ci-dessous, à Londres, était exposée dernièrement une machine à classer et à compter l'argent absolument sans erreurs.



Au cours d'une récente manifestation religieuse tenue à Boston, on eut l'ingénieuse idée, grâce au concours d'un sosie de Sa Sainteté, de reconstituer la scène qui se passe quand le chef de l'Eglise s'adresse au peuple. Incidemment, le sosie a le nom canadien-français de Georges Pichette.

Pendant un congrès international de chirurgiens tenu dernièrement à Chicago, des délégués assistèrent à une opération délicate: l'ablation des trois-quarts d'un estomac. L'opération eut lieu au Cook Country Hospital. — Ci-dessous, un vétéran américain arrivant par avion d'Angleterre avec son fils qu'il a "enlevé" à sa femme, laquelle n'aimait pas les Etats-Unis après y avoir habité un certain temps. Le tout se fit au cours d'un voyage-éclair dans les deux sens au-dessus de l'Atlantique. L'enfant n'est âgé que de dix mois et se porte bien.





Ci-dessus, Sally, une chienne de Hendon, aux Etats-Unis, n'est assurément pas banale et sait faire montre d'un instinct maternel qui pourrait être cité en exemple à plus d'un humain. Donc, nous voyons ici Sally promenant tout bonnement sa petite famille dans un carrosse de bébé, en attendant sa maîtresse, Mme Chaventre qui, comme bien l'on pense, en est fière comme d'un trésor. — Ci-contre, à droite, voici, messieurs, le fameux complet pour hommes dont on a tant parlé ces derniers temps. S'il faut en croire les derniers décrets de l'élégance masculine, il se pourrait bien que, l'été prochain, vous portiez ce pantalon qui va à mi-ambe. Le veston sport reste à peu près le même, ainsi que le chapeau et les souliers. Examinez ce modèle à votre aise et demandez-vous ce que sera votre apparence dans un tel accoutrement. Et surtout, ne dites pas "jamais", car, paraît-il, on ne doit jamais dire "jamais" !



Ci-dessus, à Savanna, Illinois, aux Etats-Unis, un tracteur qui ne nivelle ni ne laboure la terre mais qui enfouit sous cette dernière des stocks considérables de bombes qu'il serait impossible de loger dans les entrepôts militaires à cause de manque d'espace. C'est là une expérience qui, dit-on, si elle réussit comme on le croit, permettra d'éviter des frais considérables. — Ci-contre, à droite, au Stade Dynamo de Moscou, avait lieu dernièrement un concours de course à tricyclette pour les tout petits. On n'y est pas allé de main morte si l'on juge par la mise en scène et la nombreuse assistance !



Ci-contre, RAM GOPAL, le célèbre danseur hindou dont on parle beaucoup à Londres en ce moment. On sait qu'aux Indes, la danse est étroitement liée à la religion. Mieux encore, son origine et sa tradition sont si anciennes qu'elles se perdent dans la nuit des temps. Ram Gopal, que l'on voit ci-contre, démontre qu'élevée au rang de l'art plastique, la danse, dans son mystérieux pays, a su également s'inspirer de la sculpture hindoue d'une délicatesse et d'une imagination qui ne cessent d'impressionner le monde occidental.



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

JACK DEMPSEY

Sans beaucoup se tromper, l'on peut dire que, dans les temps présents, sur les dix ou douze pugilistes produits dans une quelconque séance de boxe, six au moins n'entendent rien à la boxe.

C'est l'opinion de Jack Dempsey, ancien champion mondial des poids lourds qui, lors de sa récente visite à Montréal, a trouvé navrant cet état de choses qu'il constate, depuis plusieurs années.

C'est d'autant plus navrant que, malgré leur ignorance, certains boxeurs remportent parfois, sur des hommes connaissant leur métier, des victoires incontestables sinon décisives, grâce à la seule vertu de leur punch. Bien plus, ces victoires les incitent à demeurer tels qu'ils sont, c'est-à-dire toujours aussi ignorants des règles fondamentales de l'art pugilistique.

Munis pour tout bagage de deux sous d'ardeur,

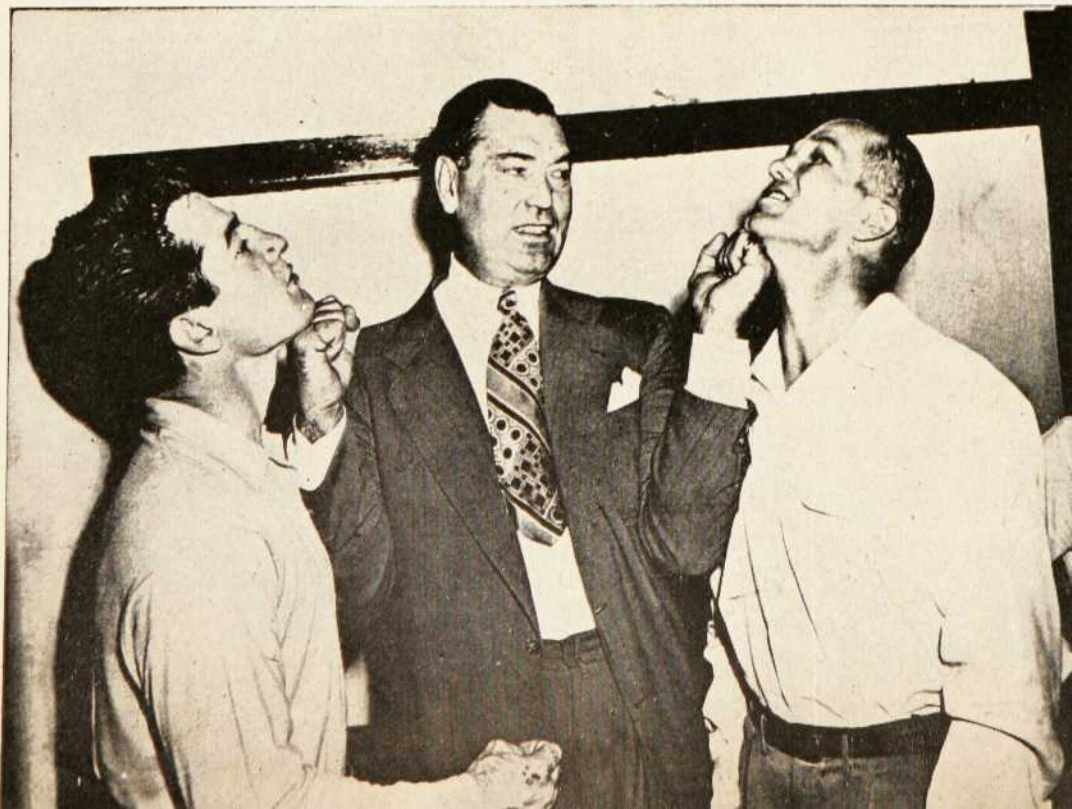
d'une ardeur désordonnée parfois, de trois sous de résistance, d'un sou de frappe, ces boxeurs semblent s'être dit, en montant dans l'arène, qu'à tout prendre un combat de boxe n'est pas bien différent d'une bataille de rues. Et, comme rien dans l'attitude du public ne vient les faire changer d'avis, ils continuent pour le plus grand dam de la boxe.

Pour un boxeur intelligent qui, courageusement et méthodiquement, s'est appliqué à apprendre son métier qu'il connaît chaque jour de mieux en mieux, il y a quatre ou cinq boxeurs qui se contentent uniquement de la puissance de leur punch et qui continuent à témoigner d'une propension au cafouillage le plus obscur. Il y en a même qui se battent en agitant leurs bras, comme si ceux-ci étaient les ailes d'un moulin à vent!

La boxe nécessite au moins trois années d'études approfondies et progressives. Connaître les coups classiques et la façon de s'entraîner, savoir pratiquer le corps-à-corps, acquérir la vitesse, apprendre à placer ses pieds, à évaluer la distance, constituent des notions élémentaires. Il faut encore savoir mettre en valeur le punch, perfectionner les façons que l'on a d'esquiver, de bloquer, de remiser et de contrer, pratiquer l'art de parer victorieusement à toutes les chinoïseries éventuelles de l'adversaire, assurer son coup d'oeil, fortifier son énergie, cultiver enfin l'intelligence nécessaire au combat.

Les boxeurs cafouilleux se doutent-ils seulement de ces difficultés? Nous ne le croyons pas. Nous croyons que le retour aux gants de quatre onces les rappellerait à esquiver et à bloquer. Les gants de quatre onces sont seuls capables de désencombrer les arènes de boxe de toutes les non-valeurs qui s'y accrochent envers et contre tous ceux qui aiment la boxe. Seuls, les gants de quatre onces, en effet, pour-

Ci-contre : BABE DIDRIKSON, la meilleure athlète de l'univers, championne du golf féminin, peut lancer une balle à 300 pieds aussi facilement qu'un joueur de baseball. Incroyable, n'est-ce pas? L'épouse du lutteur George Zaharias touche un revenu de près de \$10,000 par année. — JACK DEMPSEY, au centre, ancien champion mondial des boxeurs poids lourds, enseigne à ces deux pugilistes la bonne manière d'appliquer un uppercut. Le populaire Jack déplore le fait que trop de boxeurs montent dans l'arène, en ignorant l'A.B.C. de la boxe. Il ne se gêne pas de dire que le sport de la boxe est descendu à un niveau qui éloigne les spectateurs. S'il avait voix au chapitre, il renverrait à la première ronde, sous leur tente, un très grand nombre de ces boxeurs en préliminaires.



raient faire comprendre à ces cafouilleux que la boxe n'est point faite pour eux ou que, du moins, il leur faut faire un stage sérieux... à l'école. Ainsi, ils apprendraient que la boxe ne consiste pas seulement à s'assurer le meilleur sur un adversaire par la bagarre, mais aussi à éviter les coups et à marquer nettement des points.

Il est vrai que, pour le public populaire, la boxe n'est qu'une bagarre et le boxeur qui rentre dedans le plus farouchement et le plus courageusement du monde doit être sacré le meilleur. La majorité du public assiste à un combat de boxe avec ses instincts. Et ces instincts dominent souvent le sentiment sportif que le public possède cependant, mais qu'il ne veut pas toujours reconnaître.

VLAN ! ENCORE UNE MONSTRUOSITE !

C'est plus fort que nous. Il faut que nous éclatons chaque fois que nous rencontrons sur notre route un de ces cas d'amateurisme qui choquent le bon sens et la raison.

Et nous éclatons ainsi depuis, bientôt, un quart de siècle. Le cas du jeune joueur de hockey junior du National, André Corriveau nous force, de nouveau, à dénoncer les mensonges qui se perpétrent sous le couvert de l'amateurisme. Corriveau veut jouer pour les Sénateurs d'Ottawa, qui lui ont offert un salaire de \$150 par semaine. Histoire d'améliorer son sort, André aimerait à passer du rang junior au rang sénior, immédiatement, non pas quand le décideront les directeurs du National et du Canadien qui profitent des talents athlétiques de celui-ci ou celui-là.

Ce sont là les règles de l'amateurisme, direz-vous, et il faut s'y soumettre. Eh bien! notre raison ne s'y soumettra jamais, parce que ce sont des règles stupides où règne l'esclavage, parce que ce sont des règles anglaises que nous avons empruntées aux Anglais, depuis 65 ans. Elles sont désuètes. C'est, suivant une expression plutôt triviale, mais qui dit bien ce qu'elle veut dire, c'est à se taper le derrière par terre. Souhaitons que les sportsmen du National permettent au jeune Corriveau d'aller gagner ailleurs un meilleur salaire, tout en restant "amateur".

Ce faux amateurisme qui sévit un peu partout n'est pas autre chose que la réaction inévitable du bon sens contre des coutumes, bonnes peut-être en Angleterre, pays d'aristocratie, parfaitement stupides au Canada et aux Etats-Unis, pays de démocratie.

CHOSSES ET AUTRES

■ Une douzaine d'étudiantes en philosophie de l'Université de Montréal tricotent, dans leurs moments de loisir, les gilets que porteront les joueurs de hockey de l'Université... Qu'ils sont chanceux les mineurs australiens qui travaillent dans les nouvelles villes minières de la Nouvelle-Galles du Sud! Le gouvernement de Canberra a construit, pour les 5,000 ouvriers australiens de la mine de charbon Awaba, produisant chaque année 70,000,000 de tonnes de charbon, un club de golf, des pelouses pour les quilles et un club de yachting. Ces mineurs australiens, qui accomplissent une dure besogne, peuvent maintenant jouir d'un sport qui était, il y a seulement quelques années, réservé aux gens plutôt riches... Le ministre australien des Mines, M. Baddeley, a déclaré que ces sports en plein air inciteront les mineurs, fatigués de leur travail ardu, à donner un meilleur rendement. Si l'on compare le sort des mineurs australiens à celui des mineurs d'Angleterre, l'on conviendra que les Australiens sont dans le ciel et que les mineurs anglais doivent gagner leur sel, ailleurs...

■ Romain Pelletier, sportsman de Montréal, aujourd'hui promoteur de lutte de La Sarre, Abitibi, était de passage parmi nous, la semaine dernière, afin d'engager de nouveau Yvon Robert et Arthur Legrand, qui ont attiré beaucoup de monde dans ces parages, il y a deux mois... Roland Gladu a l'intention de se retirer du baseball, à la fin de la saison prochaine. Ces deux dernières années, au Mexique en été, à Cuba, en hiver, Roland a gagné un salaire de \$9,000 par année, dépenses payées. Quand il abandonnera le baseball actif pour gérer un club de la Ligue Provinciale, il aura en banque un peu plus de \$30,000.

NOUVELLE SENTIMENTALE

LE BONHEUR PASSÉ

Par ANNIE ACHARD

LE BATEAU venait de quitter l'embarcadere et se dirigeait vers Sorrente et Capri. Groupés sur la passerelle, les passagers regardaient le panorama de Naples se dérouler sous leurs yeux, tandis que le sommet du Vésuve disparaissait dans un nuage de fumée.

Appuyé à la balustrade, Luc Corbel voyait peu à peu se rétrécir le paysage. Il venait de passer plusieurs jours à Naples, et employait les dernières heures de son séjour à cette promenade à Capri.

Le bateau maintenant se rapprochait de la côte opposée, terre rocheuse, montagneuse et boisée. Sorrente toute blanche, se détachait sur son rocher. Luc changea de place pour contempler le nouvel horizon. Un mouvement du bateau lui fit heurter au passage une jeune femme, frileusement enveloppée dans un grand manteau que justifiait la température anormalement froide pour ce pays privilégié.

Aux excuses qu'il lui adressa, elle répondit par un sourire. Luc fut frappé par la beauté de ses immenses yeux et par le teint doré de sa peau. Un désir brusque lui vint d'engager la conversation... Il se retint, attendant une occasion propice.

Devant le petit port de Sorrente, le bateau débarquait quelques touristes, en embarquait quelques autres. Luc profita de ce remue-ménage pour observer son inconnue : elle était grande, mince. Vingt-cinq ans environ... une allure distinguée... Italienne ? Peut-être, bien que son type fût marqué d'un cachet plus oriental.

On côtoyait Capri... Le hasard servit Luc par quelques savantes manoeuvres... Il fut le compagnon de la jeune femme dans la barque à deux places qui les conduisit visiter la grotte bleue...

Ils pénétrèrent ainsi ensemble dans la caverne azurée, admirèrent ensemble le féerique décor, cette eau glauque, lumineuse, transparente et opaque à la fois, et, en sortant, reçurent ensemble l'inévitable douche donnée par la vague en furie...

Remontés sur le pont, ils s'ébrouèrent en riant. La connaissance était faite ; Luc se nomma...

Débarqués à Marina Grande, ils grimpèrent par les petits chemins, au milieu des champs d'orangers...

Une escale au cours d'un voyage en Italie. Un romancier et une virtuose se rencontrent, pourraient et devraient s'aimer... Mais le destin semble s'y opposer... Tels sont les éléments de cette captivante nouvelle.

La température, ici, était chaude. Un air doux, léger, les enveloppait. Les senteurs des arbres et des fleurs les entouraient de toutes parts. Ils parlaient peu, mais se sentaient l'un et l'autre émus par cette atmosphère embaumée de parfums, éblouissante de lumière, toute imprégnée de volupté...

— Etes-vous à Naples, pour quelques jours ? demanda Luc.

— Je désire visiter encore certains sites des environs, mais je ne pense pas que rien puisse me plaire davantage que cette île... dit-elle, sans répondre tout à fait à la question.

Sa voix était douce et chantante, avec d'étranges modulations.

— Pour moi, j'en suis certain, dit vivement le jeune homme. Je suis trop souvent seul...

Elle sourit :

— Souvent, seulement... Alors, je ne vous plains pas. Il y a des êtres qui sont seuls, toujours...

— Peut-être leur exigence est-elle grande, et demandent-ils trop à la vie... Il faut saisir l'heure qui passe, et accepter ce qu'elle peut donner de bon... sans redouter le lendemain...

— Epicurisme bien masculin... Les femmes sont plus ambitieuses, et veulent mieux qu'une heure... Elles attendent...

— Attente qui peut être stérile et décevante... Je n'ose dire ce que je pense...

— Osez... Vous êtes romancier, m'avez-vous dit... et sans doute psychologue... Alors, parlez...

— Eh bien... Je pense que cette vie si brève et souvent si dure et si hostile, accorde quelquefois une

chance de bonheur. Qu'importe que ce bonheur soit bref, s'il laisse dans nos êtres un souvenir auquel nous nous reporterons avec joie dans nos heures plus lourdes... Nous avons reçu la vie, un cœur, des sens... Qu'en faisons-nous, trop souvent ? Combien d'êtres parvenus au seuil de la vieillesse, et regardant en arrière ne trouvent dans leur existence que vide et néant... Vivre !... Vivre !... n'est-ce pas pourtant, la seule chose qui compte ? Vivre et aimer, car l'un peut-il aller sans l'autre ? Peupler sa mémoire de souvenirs...

— Oui... oui... fit-elle rêveusement... Parlez encore...

— Mais nous avons peur de saisir la joie qui passe, parce qu'elle peut ne pas durer... Folie !... Nous excellons à gâter le présent en redoutant l'avenir. L'avenir ? mais c'est la minute suivante...

— Voyez... Nous sommes ici tous les deux, devant un paysage de rêve, réunis par le hasard... qui n'était sans doute pas tout à fait aveugle. Je ne sais rien de vous... sinon que vous êtes jeune, que vous êtes seule... et que vous êtes belle... Si vous me permettez de vous dire : "Ne nous séparons pas tout de suite... continuons ensemble le voyage... Dérobons à la vie quelques jours de bonheur..."

— Oui, l'Aventure...

— La Belle Aventure...

— Quelle folie !...

— Quelle sagesse !... Mais la vie ne vaut d'être vécue que par la folie qu'on y met... Emplissons nos yeux de cette magnificence... gardons l'image de ces jardins, de cette clarté, le souvenir de ces parfums... puis repartons ensemble... ensemble...

Le soleil descendait à l'horizon, incendiant la mer et les rochers... Tous deux restaient maintenant sans parler... Côte à côte, ils revinrent vers la ville... vers le port.

Le bateau quittait Capri, se dirigeait vers Naples... Les jeunes gens ne s'étaient pas quittés ; assis l'un près de l'autre, ils demeuraient silencieux...

Le débarquement allait les séparer. Alors ils prirent rendez-vous pour dîner, dans une heure, à l'hôtel où séjournait Luc.

[Lire la suite page 37]

"Parlez... Vous êtes romancier, n'est-ce pas ? et, sans doute, psychologue !" dit la charmante inconnue à Luc Corbel, alors que le bateau s'approchait de Sorrente, merveilleusement inondée de soleil.

Dessin de JEAN MILLET



Roman policier

L'affaire de l'«Aquitaine»

Par PAUL DARGENS

VOUS M'ÉCRIREZ, n'est-ce pas Gérard ? murmura Jeanne Voiron en tournant son joli visage attristé vers son compagnon.

— Mais certainement... Je vous mettrai une lettre à notre première escale, aux îles Açores, répliqua l'interpellé.

— Merci !

Entre les deux jeunes gens il y eut une minute de silence, gros de pensées ; accoudés côte à côte au bastingage de l'«Aquitaine», un solide cargo construit pour résister victorieusement aux plus furieux coups de mer, ils regardaient le quai de Baccaland, l'un des plus animés de Bordeaux, s'allonger devant eux.

Des camions, lourdement chargés, passaient avec fracas, des tramways circulaient bondés de voyageurs ; en arrière, se dressaient des entrepôts, des chais.

Jeanne Voiron était une blonde de dix-huit ans, au joli visage qu'éclairaient deux grands yeux couleur de violette ; d'ordinaire elle était riieuse et gaie, mais en ce jour, sa physionomie reflétait la peine dont son âme était affligée.

Cette fille d'un capitaine au long cours mort en mer, durant un naufrage, éprouvait toujours une profonde angoisse en voyant un navire partir pour une destination lointaine ; or, l'«Aquitaine», d'ici une heure, devait appareiller, emportant vers l'Amérique du Sud, Gérard Mercier, son ami d'enfance qui lui était cher infiniment ; aussi, avait-elle obtenu de sa tante, Mme Torrel, la permission de venir dire un suprême adieu au voyageur.

Quant à Gérard, c'était un vigoureux garçon de vingt-trois ans, au teint bronzé, aux cheveux bruns rejetés en arrière ; ses yeux noirs avaient un regard tout à la fois hardi et intelligent. Comme la jeune fille, il était orphelin et cette similitude de situation eût encore ajouté à l'affection qui les unissait si la chose eût été possible.

Gérard naviguait depuis l'âge de quinze ans ; il avait contemplé déjà bien des cieux divers, respiré la brise des deux hémisphères. Ce voyage vers Buenos-Ayres lui apparaissait comme une simple promenade, d'autant que le capitaine Liénard, commandant l'«Aquitaine», lui était connu depuis longtemps et lui avait toujours témoigné de la sympathie.

Gérard Mercier était actuellement novice ; un jour viendrait où, ayant passé ses examens et conquis ses diplômes, il commanderait à son tour un navire et c'était là un avenir qui souriait tout particulièrement à son caractère résolu, aventureux.

— Ma chérie, quand je serai officier, et ce sera bientôt, nous nous marierons, disait-il tendrement penché vers Jeanne. Je vous aime ; aussi, de vous voir peinée de mon départ m'attristait-il, oh ! ma bien-aimée...

— Il ne faut pas, Gérard, répondit la jeune fille en faisant un effort pour sourire. Mon cœur répond au vôtre, je veux avoir confiance dans l'avenir, dans le bonheur qui nous est promis...

— Et qui sera nôtre, je vous le garantis ! affirma Mercier avec force.

Il se courbait un peu plus vers la jeune fille, respirant avec enivrement le délicat parfum s'exhalant de sa chevelure et Jeanne sentait courir sur son cou le souffle de son ami.

Un instant encore, Gérard hésita, mais la tentation était trop forte ; il finit par succomber, non sans avoir jeté alentour un coup d'oeil rapide, afin de s'assurer que nul ne les observait. Longuement, dévotieusement, ses lèvres

s'appuyèrent sur la nuque de Jeanne qui, saisie, frissonna.

— Oh ! Gérard !...

— Mon amour !... Ma fiancée !...

Mlle Voiron s'était redressée et maintenant faisait face à son compagnon qui l'enveloppait d'un regard attendri.

Il lui prit les mains et doucement l'attira vers lui. Jeanne obéit, venant se blottir contre la poitrine du jeune homme et comme à nouveau elle levait la tête, leurs lèvres se rencontrèrent.

Ce fut un baiser très doux qui les laissa quelque peu grisés.

Cependant, un groupe émergeait de l'écouille de l'«Aquitaine» ; il y avait là le capitaine Liénard, un solide loup de mer de quarante-cinq ans, à la face couleur de brique, aux petits yeux gris, vifs et perçants, et plusieurs messieurs en civil. D'abord, le représentant de la Compagnie à laquelle appartenait le cargo, M. Cardona, son affrètement actuel, lequel expédiait, grâce à ce navire, tout un chargement de vins de cru et de liqueurs de marque destinés à l'Argentine ; son secrétaire, Ricardo Cortez, qui devait convoyer la marchandise à destination, et enfin un envoyé de la compagnie d'assurances à laquelle M. Cardona avait cru devoir assurer ses précieux tonneaux et ses coûteuses caisses contre tous les risques de la navigation. L'assurance contractée était de huit millions, aussi ces messieurs venaient-ils de procéder à une dernière visite et par leurs soins, les cales de l'«Aquitaine» avaient été dûment verrouillées.

Ricardo Cortez en possédait les clefs, ainsi que le capitaine Liénard ; de cette façon on était certain qu'aucun membre de l'équipage ne pourrait aller se désaltérer aux frais de l'expéditeur.

M. Cardona était un homme de taille moyenne, à la physionomie astucieuse, au regard sans cesse en mouvement ; il était âgé d'une quarantaine d'années et déjà ses cheveux noirs grisonnaient largement vers

les tempes. Récemment, il avait fondé à Bordeaux une maison de commission et d'exportation qui, tout de suite, avait pris beaucoup d'extension.

Quant à son secrétaire, M. Ricardo Cortez, c'était un grand gaillard d'une trentaine d'années, au visage en lame de couteau, aux petits yeux ronds, clignotant derrière le miroitement de grosses lunettes d'écaille. Ses cheveux, d'un blond indécis, étaient soigneusement calamistrés et s'éclaircissaient vers le sommet du crâne. D'une politesse excessive, il ne revenait guère à Gérard Mercier non plus qu'au capitaine Liénard et aux autres membres de l'équipage.

C'est ce que le novice expliquait à voix basse à Jeanne.

— Je ne crois pas que nous serons jamais une paire d'amis, lui et moi, conclut-il avec un sourire. Heureusement, la traversée de Buenos-Ayres sera vite passée car l'«Aquitaine» est bonne marcheuse et une fois là-bas nous serons débarrassés de cet encombrant passager.

— Maintenant, capitaine, il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter bon voyage, disait au même instant M. Cardona à M. Liénard. Mon cher Cortez, tâchez de ne pas trop vous ennuyer...

— Oh ! soyez tranquille, répliqua le secrétaire, j'ai emporté du travail : une étude comparative sur les exportations françaises et anglaises en Amérique du Sud, que je compte rédiger durant les heures de la traversée.

— Au moins, comme ça, il restera enfermé dans sa cabine et nous n'apercevrons pas son vilain museau sur le pont, grogna quelqu'un derrière Gérard et Jeanne.

Les deux jeunes gens se retournèrent ; un grand diable de matelot, bâti en hercule, et dont les muscles saillaient sous son maillot rayé, était devant eux, qui leur souriait amicalement.

— Tiens, c'est toi Kéradiou ! fit le novice. Il paraît que notre voyageur n'a pas le don de te plaire !...

— Pas plus que son patron, répliquait-il. En voilà des manières de faire accompagner ses barriques ; il a donc peur qu'on les lui vole ?... Ah ! malheur, si cela ne vous fait pas transpirer... Ma parole, il prend les matelots de l'«Aquitaine» pour des ivrognes ou des coquins !

— Ne parlez pas si haut Kéradiou, intervint Jeanne, si l'on vous entendait !...

— Voilà qui me serait égal, je n'ai pas d'habitude de cacher ce que je pense...

— Jeanne a raison, toute vérité n'est pas bonne à dire, sourit Mercier en donnant une tape amicale au géant ; retourne à ton poste, cela vaudra mieux que de t'attirer une histoire !

Kéradiou et Mercier se connaissaient depuis deux ans et tout de suite, le marin s'était pris d'une vive affection pour le jeune homme dont il appréciait l'esprit droit, le courage que n'entamait jamais une défaillance.

Mais les visiteurs gagnaient la passerelle, reconduits par le capitaine qui, apercevant Jeanne, fit quelques pas à sa rencontre.

— Allons, au revoir mademoiselle Voiron, nous reviendrons bientôt à Bordeaux et vous reverrez votre ami Gérard ! fit-il, paternel.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent et l'instant d'après, Jeanne gagnait le quai, sur les pas de M. Cardona et des représentants des deux compagnies. Derrière eux, Kéradiou remonta la passerelle ; déjà on larguait les amarres.

La plainte des feuilles

O bois majestueux dans un décor immense
Où le chant des oiseaux vient troubler le silence
En se mêlant au vent qui siffle dans les pins ;
Feuillage rouge ou brun, bras fort des verts sapins
Qui protégez les nids et leur donnez l'asile
Loin des regards humains et des bruits de la ville ;
Clairière étroite et longue où l'on marche joyeux
En oubliant la terre et regardant les cieux ;
Tapis aux cent couleurs, tissé de feuilles mortes,
Tu te plains sous nos pas, mais toujours tu supportes
Le poète rêveur qui t'écoulant gémir
Se rappelle soudain qu'on souffre pour mourir.
Oui, l'on souffre et l'on meurt comme la pauvre feuille
Que l'automne disperse et que pas un ne cueille.
Un jour, dans l'air serein, tintera notre glas,
Certains nous nommeront, d'autres ne sauront pas
Quel est en ce moment l'être humain qui succombe.
Leur pas lourd et distrait foulera notre tombe
Et les voyant passer sans se mettre à genoux,
Nous leur dirons tout bas : "Amis, priez pour nous."
Mais ils n'entendront pas notre voix gémissante
À travers le grand vent qui soupire et qui chante,
Ils s'en retourneront aux plaisirs de demain :
Les feuilles et les morts se plaignent donc en vain.

Extrait de : Voir des Poètes
Editions Variétés.

Eva O. DOYLE

*Une sale affaire mise
en brèche par un jeune
héros qui, pour finir,
reçoit sa récompense.*

— J'ai là mon auto, mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous reconduire, proposa M. Cardona qui, depuis quelques instants, observait la jeune fille.

— Je vous remercie, monsieur, je préfère prendre le tramway, ayant quelques courses à effectuer, répliqua-t-elle froidement.

L'autre n'insista pas et s'éloigna, après l'avoir saluée; quant à Jeanne, elle s'assit sur une borne, voulant assister à l'appareillage. Elle avait le cœur gros, lourd de pressentiments et des larmes gonflaient ses paupières, mais en digne fille de marin, elle se contentait, ne voulant point affliger ceux qui partaient.

Mais des commandements retentissaient, la sirène de l'« Aquitaine » fit entendre un long hurlement, des jets de vapeur fusèrent et, lentement, l'avant du navire s'écarta, pointant vers le milieu du fleuve; les hélices battirent l'eau sous le vent des remous d'écume et doucement, dans un glissement, le bâtiment fila à la surface de la Gironde.

Le voyage était commencé.

Une dernière fois, Gérard entrevit la fine silhouette de son amie qui s'était dressée et agitait un mouchoir. Mais on l'appelait pour son service et lorsqu'il regarda à nouveau, la jeune fille n'était plus qu'un point noir, une barre minuscule dressée sur l'immense quai.

Jusqu'au soir, on navigua sans incidents, descendant le fleuve qui allait sans cesse en s'élargissant; de temps à autre, on croisait un navire remontant vers Pauillac ou vers Bordeaux; puis ce fut le phare de Cordouan et enfin, alors que le soleil semblait définitivement dans l'ouest, l'« Aquitaine » déboucha dans le golfe de Gascogne.

Il ventait frais du nord-ouest, la mer était un peu dure, mais le cargo et son équipage, en avaient vu d'autres. Vers dix heures, Gérard monta sur le pont avec la bordée de quart dont il faisait partie, ainsi que Jean Kéradiou.

Le ciel était ouaté de nuages; pas une étoile n'apparaissait au firmament et c'est à peine si, par instants, un mince croissant de lune se montrait entre deux masses cotonneuses, projetant timidement vers les flots un pâle rayon d'argent.

— Nous pourrions bien avoir un sérieux coup de tabac pour cette nuit! murmura Kéradiou, en hochant la grosse tête aux cheveux blonds ébouriffés.

— On verra bien! riposta philosophiquement Gérard. Tiens, poursuivit-il, on distingue nettement les lumières de Soulac... Et son bras tendu indiquait des feux piquant l'obscurité dans l'est, à plusieurs milles; la terre de France était là, semblant dire un dernier adieu aux voyageurs.

— Qu'est-ce que c'est que ce canot? interrompit Kéradiou. En voilà un qui se moque des règlements et navigue tous feux éteints. Encore des marins de quatre sous, bien sûr! Des gens qui font du bateau pour s'amuser!

En effet, vers l'arrière de l'« Aquitaine », à quelques encablures, on entrevoyait la silhouette mince d'un canot-automobile dansant à la crête des lames; on eût dit qu'il avait entrepris de suivre la même route que le cargo.

— Il ne viendra pas tout de même jusqu'en Amérique, ricana Kéradiou en haussant les épaules.

A ce moment, du haut de la passerelle, une voix familière, celle du capitaine, appela Gérard. Prestement, celui-ci escalada l'échelle et, l'instant d'après, il s'immobilisait devant l'officier.

— Gérard, mon garçon, vous allez faire une ronde avec votre ami Kéradiou, afin de vous assurer que tout est en ordre à bord! fit Liénard. Je compte sur vous, n'est-ce pas?...

— Oh! soyez tranquille, capitaine, riposta le novice. Vous avez remarqué ce canot qui file, là, dans notre sillage? ... poursuivit-il.

— Oui, je me demande ce qu'il fait là... Probablement des baigneurs de Soulac qui s'amuse... Je



Mercier assena, sur le menton du plus rapproché, un terrible coup de poing qui le mit hors de combat.

Dessin de
JEAN MILLET

le montrais tout à l'heure à M. Cortez, lequel vient d'aller se coucher!

Puis, grommelant dans sa moustache, le capitaine Liénard dit encore:

— Voilà comment les accidents arrivent. A naviguer ainsi, tous feux éteints, ces imprudents risquent de se faire couper en deux par un bâtiment quelconque... Enfin, nous n'y pouvons rien... Allez donc. Gérard et revenez me rendre compte!

Le novice ne se le fit pas répéter deux fois; quelques minutes plus tard, Jean et lui cheminaient par les coursives du bâtiment. Ils avançaient sans faire de bruit, le novice sur ses semelles de caoutchouc, le matelot sur ses pieds nus. Ce dernier balançait à bout de bras un falot dont la clarté jaunâtre trouait à peine les ténèbres.

Déjà le faux pont avait été visité, Gérard avait pu constater que tout était en règle; par une échelle, on gagna les cales.

— Tiens, fit tout à coup Mercier, le fanal qui devrait brûler dans cet angle est éteint. Il faudra prévenir le lampiste pour que cela ne se reproduise pas...

Déjà Kéradiou s'approchait afin de rallumer le luminaire lorsqu'il s'immobilisa brusquement; un bruit léger venait de se faire entendre à quelques mètres au delà d'un coude formé par le couloir et qu'eût dû éclairer la lanterne éteinte. De son côté, Gérard avait également entendu.

— Il y a quelqu'un! murmura-t-il.

Maintenant, on distinguait le grincement léger d'une serrure; un rôdeur devait tenter d'ouvrir l'une des portes du magasin contenant le précieux chargement; sur un signe du novice, Kéradiou éteignit sa lanterne et les deux hommes, redoublant de précautions, s'avancèrent. Il convenait de pincer l'audacieux qui ne craignait point de forcer une serrure pour aller se désaltérer au mépris des règlements! Le coude

doublé, on parvint en vue de la porte; celle-ci était entre-bâillée; du magasin arrivait une faible clarté, qui, presque aussitôt, s'éteignit. La porte cria sur ses gonds et les survenants devinèrent plus qu'ils ne virent, un homme qui se penchait, examinant les environs avec inquiétude.

Il avait dû percevoir un bruit suspect.

Sans plus attendre, Kéradiou bondit pour l'empoigner au collet; mais alors que le marin allait atteindre l'individu, celui-ci fit un geste brusque; un éclair raya les ténèbres et le couloir s'emplit du fracas d'une détonation.

Kéradiou avait vu le mouvement et s'était jeté de côté; la balle se logea dans une cloison mais le bandit en profita pour détalier à toutes jambes; Jean s'élança sur ses talons, tandis que Mercier, quelque peu inquiet, pénétrait dans la cale forcée, une lampe électrique à la main.

Presque aussitôt il eût un haut-le-corps. D'un tonneau ouvert coulait un mince filet d'essence qui formait déjà une flaque sur le sol; une longue mèche soufrée y baignait et, auprès, un briquet était abandonné. Le fuyard n'était pas venu pour boire, il se disposait à mettre le feu au navire. Prestement Mercier enfonce dans le trou un bout de bois qui se rencontre sous sa main puis, très ému, il se précipita au dehors. On n'entendait plus Kéradiou ni le misérable fuyard; à tout hasard, le novice courut sur leurs traces et quelques instants plus tard, il débouchait sur le pont, juste au moment où une grande ombre, s'enlevant par-dessus le bastingage de tribord, piquait une tête dans la mer.

— Ah! le coquin, il a préféré sauter à l'eau, plutôt que de se faire prendre, il m'a glissé entre les doigts, hurla Kéradiou, debout à quelques pas.

Le plouf du corps tombant à l'eau avait été entendu par les hommes de quart et un cri retentit: « Un

NOUVEAU! LES PILES EVEREADY MARQUE DÉPOSÉE POUR PROJECTEURS

*Durent 93% plus longtemps!**



BEAUCOUP D'ÉNERGIE! ASSEZ POUR MARQUER 29 BUTS

Oui, si elle était convenablement utilisée, l'énergie électrique contenue dans l'une des NOUVELLES Piles "Eveready" pour Projecteurs pourrait lancer une rondelle de hockey directement dans le but, en partant de la ligne bleue—et cela non pas une fois seulement, mais 29 fois!

*Qu'est-ce que cela signifie pour vous? Tout simplement ceci—les NOUVELLES Piles "Eveready" pour Projecteurs contiennent 93% plus d'énergie que les Piles "Eveready" si renommées fabriquées pendant la guerre. Presque deux fois plus durable—sans augmentation de prix!

Au cours d'une enquête récente, neuf usagers de projecteurs sur dix ont déclaré ceci: "Une LONGUE DURÉE est la caractéristique la plus désirable des piles pour projecteurs."

Et c'est exactement ce que vous obtenez, quand vous exigez les Piles "Eveready". Ces NOUVELLES piles possèdent presque deux fois plus d'énergie—font presque deux fois l'usage des Piles "Eveready" si renommées fabriquées au cours des dernières années. Oui—énergie et valeur presque doublées—mais encore au prix d'avant-guerre... 15c.

Le mot "Eveready" est une marque déposée de la

CANADIAN NATIONAL CARBON COMPANY LIMITED
805 DAVENPORT ROAD, TORONTO 4, CANADA

FM9F47



Recherchez toujours la date

RIEN NE PEUT REMPLACER
LA FRAÎCHEUR!



homme à la mer!». Presque aussitôt suivi par la chute d'une bouée.

Mercier entraîna Kéradiou vers la passerelle du capitaine, auquel brièvement, il fit son rapport, tandis que l'«Aquitaine» mettait en panne.

— Qui est-ce? interrogea Liénard, les sourcils froncés.

— Ricardo Cortez! répliqua Jean sans hésiter.

Comme l'officier et le novice esquissèrent un mouvement de surprise, il précisa:

— Je l'ai bien reconnu lorsqu'il m'a tiré un coup de revolver, puis en haut de l'échelle, quand il a tenté de m'écraser la tête d'un coup de barre de fer. Ah! si jamais je remets la main dessus!...

Il y eut un instant de silence; tous, penchés vers l'océan, examinaient sa surface sombre, cherchant l'homme qui ne reparait point.

Soudain, une voix monta du pont inférieur, c'était celle d'un marin.

— L'homme a gagné le canot qui nous suit... Voyez: on le hisse et l'embarcation vire de bord!

C'était vrai! Dans l'obscurité, on distinguait vaguement la manœuvre décrite. A présent, le canot s'enfuyait à toute vitesse dans la direction de la terre, emplissant l'air des explosions de son moteur.

Tous se regardèrent interdits...

— Voilà qui est bizarre, pour le moins! gronda le capitaine Liénard qui, s'adressant à son second, ajouta: remplacez-moi sur la passerelle, je descends faire une inspection. Qu'on attende pour repartir!

Il ne pouvait être question de donner la chasse au canot dont la vitesse était bien supérieure; suivi de Kéradiou et de Mercier, Liénard se rendit dans la cabine de Ricardo Cortez. Pour y pénétrer, il dut employer son passe-partout, car la porte était fermée à clef; l'étroite pièce était vide, la couchette n'avait pas été défaite.

On descendit aux divers magasins et peu après on découvrait une vérité stupéfiante: les précieuses barriques de vin de Bordeaux étaient là en nombre infime, les autres contenaient de l'alcool à brûler, de l'essence. Quant aux caisses, leurs bouteilles, en fait de liquides, ne renfermaient que de l'eau.

— Est-ce que par hasard? commença le capitaine Liénard, devenu écarlate.

— Vous y êtes, mon capitaine, fit Gérard. Nous avons à bord une cargaison fictive, assurée pour huit millions et, pour les toucher, les coquins ont essayé de nous envoyer par le fond en nous incendiant...

C'était l'évidence même, l'officier ne put qu'en convenir.

— Si je m'attendais à celle-là! bougonna-t-il en hochant la tête.

— Et moi donc! surenchérit Kéradiou.

Comme le capitaine lui jetait un regard de travers, le grand matelot, sans se déconcerter poursuivit, précisant sa pensée:

— Je vous assure que j'ai fait une drôle de figure lorsque le bandit m'a justant avec son revolver, m'a lâché un coup de feu à bout portant... Vous savez, on a beau ne pas avoir froid aux yeux, ça vous fait tout de même quelque chose!

— Parbleu, oui, approuva Liénard avec un sourire. Tu es un brave garçon, Jean Kéradiou, et nos armateurs, à qui je signalerai ta conduite ainsi que celle de Gérard, sauront vous récompenser comme il convient. Tout au moins je l'espère... Sur ce, remontons, nous n'avons plus rien à faire ici...

Ayant dit, l'officier verrouilla soigneusement les portes des cales, car il fallait que l'enquête judiciaire pût constater officiellement les faits; puis on regagna le pont.

Durant toutes ces opérations, le temps

avait passé; déjà une bande grisâtre qui allait sans cesse en s'élargissant, tachait le ciel vers l'orient. Avant une heure le jour poindrait.

Mais la mer était devenue mauvaise; d'énormes vagues, véritables montagnes liquides, se ruaient à l'assaut du cargo qui, sous petite vapeur, leur présentait soigneusement l'avant; la tempête se déchaînait avec fureur.

— A Bordeaux! commanda Liénard, en haussant les épaules.

Vers le milieu du jour, l'«Aquitaine» venait à nouveau s'amarrer au quai de Baccaland car son voyage était désormais sans objet.

Le capitaine Liénard avait alerté par T.S.F. les autorités du port. Aussi, un commissaire de police et quelques inspecteurs attendaient-ils le cargo. Immédiatement ils montèrent à bord et procédèrent à l'interrogatoire de l'officier, de Gérard et de Jean Kéradiou.

Avant d'agir, il convenait de s'assurer de la véracité des faits, d'éviter la gaffe toujours possible.

La conviction des enquêteurs fut vite établie; on avait laissé toutes choses en état et les tonneaux étaient là, témoignage de leur contenu.

— C'est bon, nous allons nous assurer de la personne de M. Cardona, fit le commissaire en remontant en auto avec ses hommes.

Mais une déception l'attendait; lorsqu'un quart d'heure plus tard le magistrat se présenta dans les bureaux du commissaire, cours de l'Intendance, il ne trouva que des employés subalternes.

M. Cardona n'avait pas paru de la journée et, de son domicile particulier, une domestique avait téléphoné qu'il était souffrant. Il l'était si bien qu'il n'était pas rentré de la nuit, s'étant borné à téléphoner à sa servante, d'un lieu ignoré, la priant de transmettre la communication.

Aussitôt, son signalement fut envoyé dans toutes les directions ainsi que celui de Ricardo Cortez; de plus, on entreprit des recherches afin d'identifier le mystérieux canot-automobile.

Mais de ce côté, on ne devait obtenir aucun résultat et l'opinion générale fut que la légère embarcation avait dû chavirer au cours de la tempête qui s'était abattue, durant la nuit, sur l'estuaire de la Gironde. Ainsi, Ricardo Cortez n'avait échappé à la justice des hommes que pour être frappé par celle de Dieu!

Deux jours plus tard, alors que Gérard et Jeanne se promenaient de compagnie, le novice acheta un journal que des camelots vendaient à grands cris; en tête, on lisait: «Mort de l'escroc Cardona.»

Suivait une dépêche de quelques lignes: «Sur la voie ferrée, près de Libourne, on avait découvert à l'aube, un corps broyé par le passage d'un express, dans ses poches on avait trouvé des papiers au nom de Juan Cardona.»

— Cela fera toujours un coquin de moins! grommela un matelot qui, sans se gêner, avait lu par-dessus l'épaule du jeune homme.

CHAPITRE II

IL Y AVAIT déjà plus d'une semaine que l'«Aquitaine» était venue s'amarrer à nouveau au quai de Baccaland.

Ainsi que nous l'avons dit, les recherches entreprises pour retrouver Ricardo Cortez et le mystérieux canot-automobile qui, durant la nuit de l'attentat, avait suivi le cargo, étaient demeurées sans résultat. Tout portait à croire que le misérable secrétaire avait succombé au cours de la tempête.

D'autre part, Cardona étant mort également, l'action judiciaire se trouvait éteinte. Avant peu l'affaire serait définitivement classée.

L'équipage avait été licencié ou pourvu de congé, seuls quelques hommes de garde demeuraient à bord.



Pierrot trottime

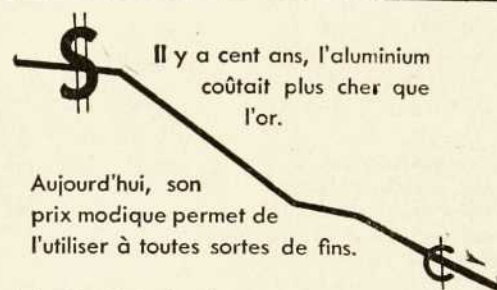
Mimi patine

sur de l'**aluminium** souple et léger

ETES-VOUS allé, récemment, chez un marchand de jouets ou un quincaillier? Ou à un magasin d'articles de sports? On y vend aujourd'hui toutes sortes d'objets *en aluminium* — trottinettes, patins, aiguilles à tricoter, pinces de blanchisseuse, ustensiles de cuisine, cocktail shakers, tringles, etc.

Aujourd'hui, l'aluminium est un des quatre métaux au monde dont l'usage est le plus répandu . . . et pour bien des raisons.

Sa beauté le rend précieux pour l'architecte comme pour la cuisinière. Son poids léger facilite tout travail — et permet aux avions d'aller plus haut et plus vite . . . Et il est tellement solide qu'on en bâtit des ponts! C'est le miracle du 20^e siècle!



A Arvida, P.Q., la plus grande fonderie d'aluminium du monde peut produire par jour deux millions de livres de ce métal. Un dixième de cette prodigieuse production se vend au Canada (où l'aluminium coûte moins cher que partout ailleurs dans le monde); le reste est exporté dans tous les pays du monde. Sources de devises étrangères, l'aluminium est un des facteurs essentiels de la puissance d'achat du Canada à l'étranger.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD.

Fournisseurs d'aluminium au Canada et à l'étranger.
MONTRÉAL • QUÉBEC • TORONTO • VANCOUVER • WINDSOR

Ce soir-là, Gérard Mercier était parmi ceux-ci; en l'absence des officiers, c'était lui qui commandait.

Kéradiou était également de sortie, ayant eu quelques courses à effectuer en ville.

Comme six heures venaient de sonner on frappa à la porte de la cabine en laquelle se trouvait le jeune novice occupé à lire et, sur son invitation, le battant s'écarta, livrant passage à un chauffeur nommé Millet.

— Il y a là-haut une dame qui demande à vous voir, fit le nouveau venu avec un bon sourire, car sur l'« Aquitaine » chacun aimait Gérard.

La première pensée de ce dernier fut qu'il s'agissait de Jeanne Voiron ou de sa tante Mme Torrel; Millet le dissuada immédiatement.

— La personne en question est âgée, une soixantaine d'années peut-être et ne semble guère familiarisée avec les bateaux.

— Bien, je vais aller voir de quoi il s'agit, répliqua le novice quelque peu intrigué.

La minute d'après, dans l'ombre commençante noyant le pont, car la nuit tombait rapidement, Mercier aperçut une dame vêtue de sombre qui se tenait appuyée au bastingage du côté du fleuve; par instants, elle jetait de furtifs regards vers la terre comme si elle eût craint d'être remarquée.

En entendant approcher le novice, elle se retourna vivement; ce n'était point Mme Torrel mais une inconnue, au visage fatigué, flétri, encadré de cheveux blancs.

Elle était vêtue simplement, presque pauvrement.

— M. Mercier, fit-elle à mi-voix, ah! je vous reconnais...

Et comme la physionomie de Gérard exprimait quelque surprise, elle poursuivit, devinant sa pensée:

— Tous les journaux ont publié votre photographie à propos de cette triste affaire en laquelle vous avez joué un rôle de premier plan, si j'en crois ce qui a été imprimé...

— Madame, j'ai fait mon devoir...

— Oui, mais avec une intelligence, une présence d'esprit remarquables. C'est ce qui m'a donné l'idée de venir vous trouver... J'aurais des choses de la plus haute gravité à vous confier...

L'étrangère avait encore baissé le ton, son regard se faisait plus inquiet. Fort intrigué, Gérard réfléchit une seconde, puis:

— Si vous voulez m'accompagner jusqu'à ma cabine, madame, nous y serons mieux pour causer et ainsi nulle oreille indiscrete ne pourra vous entendre.

— Oui, cela vaudra mieux, beaucoup mieux, répliqua précipitamment l'inconnue en emboitant le pas au novice.

Par un escalier aux marches bordées de cuivre, Gérard la conduisit dans l'entrepont où se trouvait la cabine qui lui était affectée.

Une fois là, il offrit à sa visiteuse l'une des deux chaises qui s'y trouvaient et prit place sur l'autre en disant:

— Madame, je vous écoute!

L'inconnue parut se recueillir une seconde puis, fixant sur son interlocuteur le regard de ses yeux noirs si fatigués, murmura:

— Auparavant, monsieur, je voudrais que vous me fassiez le serment de ne jamais prononcer mon nom, de ne point me mettre en cause, quoi qu'il arrive! A ces seules conditions je puis parler!

Tous ces préambules augmentaient encore la curiosité de Gérard.

— Après tout, je ne risque rien de promettre, songea-t-il.

Aussi, considérant attentivement la visiteuse, prononça-t-il gravement:

— Madame, vous avez ma parole... Quoi qu'il arrive, je ne vous mettrai pas en cause.

— Merci monsieur Mercier. Je n'en attendais pas moins de vous... Vous

êtes bien tel que je me l'imaginais... Un cœur droit...

— Au fait, madame, de quoi s'agit-il? coupa Gérard que ces compliments gênaient quelque peu.

— De la bande Cardona, répliqua-t-elle après un temps durant lequel elle avait semblé en proie à une suprême hésitation.

Et comme Gérard, fort intéressé par ce début se penchait vers elle, l'inconnue continua:

— Je vois que je vous intrigue... Vous le serez davantage monsieur, lorsque vous saurez tout, il faut que je soulage ma conscience, oui, il le faut et puis, il y a mon fils, mon malheureux Robert...

Le novice ne répondit rien; il attendait que l'étrange visiteuse continuât son récit. Celle-ci, le front baissé, semblait réfléchir, s'absorber en une profonde douleur.

A la fin, pourtant, elle releva la tête et voici en substance qu'elle narra à Gérard singulièrement attentif.

Elle se nommait Mme Lancieux et était veuve d'un courtier en vins; n'ayant point de fortune elle habitait aux environs de Bordeaux, à une adresse qu'elle ne pouvait point indiquer.

Elle avait élevé de son mieux son fils unique, Robert; pourtant ce dernier n'avait point tardé à devenir un très mauvais sujet, paresseux, ivrogne.

Les remontrances maternelles n'y avaient rien changé et Robert Lancieux qui se donnait comme représentant de commerce, menait depuis quelques années une existence qui, s'il la poursuivait, le conduirait tout droit en prison.

Mme Lancieux qui avait deviné la vérité, avait tenté l'impossible pour le ramener au bien. Lors des rares visites que lui rendait son fils, elle lui faisait de la morale. Le reste du temps, elle tremblait d'apprendre son arrestation.

Robert Lancieux riait, plaisantait, traitait de chimériques les craintes de sa mère, tant et si bien qu'en causant il avait fini par lui confier une partie de ses mauvaises actions.

Depuis près d'un an, il était affilié à une bande que dirigeait un bandit des plus redoutables: Juan Cardona; son lieutenant, Ricardo Cortez était également un malandrin de haute envergure.

Ces misérables s'étaient spécialisés dans un genre de crime qui, à en croire Robert, ne leur faisait pas courir grand risque. Dans quelques grands ports de commerce ils montaient, sous une raison sociale quelconque, un comptoir d'exportations et d'importations, Cardona assumait les fonctions de directeur alternativement avec Cortez.

Des cargaisons fictives étaient embarquées à bord de navires spécialement affrétés et assurés pour de grosses sommes. En mer, un complice de la bande provoquait un naufrage et le tour était joué, il n'y avait plus qu'à encaisser le montant des assurances.

— C'est ce qui a failli se passer à bord de l'« Aquitaine »! s'exclama Gérard frémissant.

— Oui, seule votre vigilance a empêché le désastre.

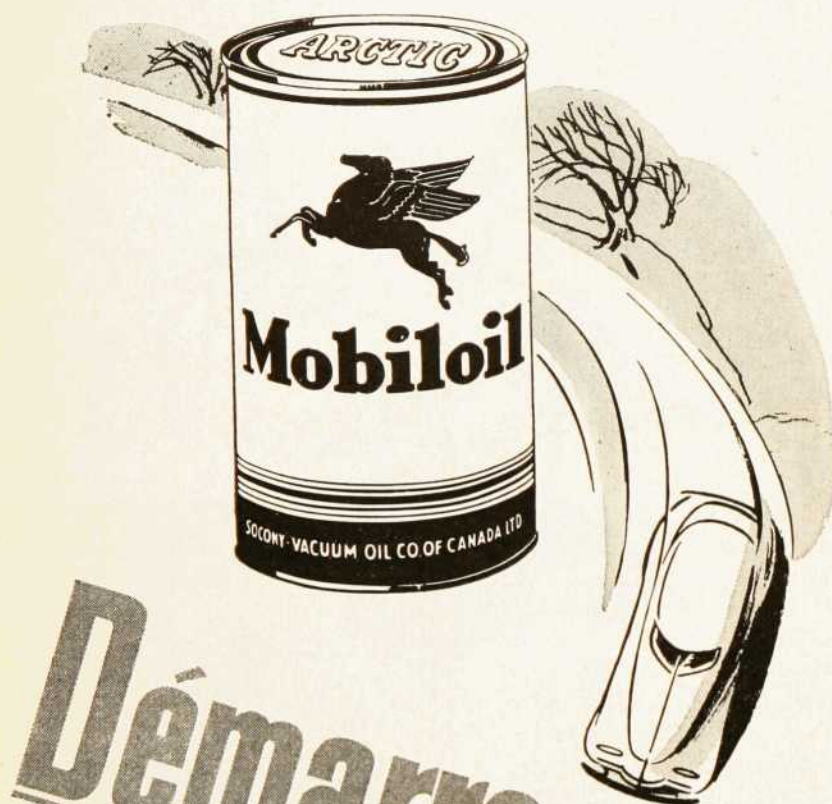
Déjà la liste des bâtiments ainsi anéantis était longue, la bande ayant opéré successivement à Dunkerque, Cherbourg, Saint-Malo, Nantes, La Rochelle, etc...

Mme Lancieux citait des noms de cargos ou de voiliers et soudain, Mercier étouffa une sourde exclamation, car la veuve du courtier en vins venait de mentionner le « Desaix ».

Or, c'était à bord de ce navire, qui s'était perdu corps et biens, dans la mer des Antilles, que le capitaine Voiron, le père de Jeanne, qui en assumait le commandement, avait trouvé la mort cinq ans auparavant.

Comme Mme Lancieux, surprise, murmurait:

— Vous doutez de mes affirmations,



Démarrages plus faciles avec

Appuyez sur le démarreur et écoutez votre moteur qui semble dire: "Allons-y!" C'est le genre de démarrage rapide que vous obtenez en "hivernant" votre moteur avec la nouvelle Mobiloil Arctic*. Grâce à sa fluidité exceptionnelle et à ses propriétés extraordinaires, cette huile vous aidera à démarrer rapidement; protégera complètement votre moteur après qu'il se sera réchauffé. De plus — la Nouvelle Mobiloil Arctic nettoie tout en lubrifiant. Evitez les ennuis, l'usure et les réparations — démarrez vite, obtenez un meilleur millage tout l'hiver, avec la nouvelle et économique Mobiloil Arctic.

*Si vous achetez votre huile en indiquant le numéro de sa catégorie, la Mobiloil Arctic équivaut à S.A.E. 20. Si vous voulez la S.A.E. 10, demandez l'Arctic Special.

Faite par les fabricants des Lubrifiants Industriels et Marins Gargoyle.



la nouvelle MOBILLOIL

garde votre moteur "Mobiloil propre"

EN VENTE PARTOUT AU CANADA PAR IMPERIAL OIL ET AUTRES VENDEURS IMPORTANTS

monsieur? ... Il vous semble impossible que de tels crimes aient pu demeurer si longtemps impunis? ...

— En effet, madame, balbutia le novice.

— C'est pourtant ainsi... Il faut me croire! Je vous dis la vérité, je le jure!

Puis, comme d'un signe Gérard l'invitait à poursuivre, la veuve reprit son récit.

A force de prières elle avait réussi à éveiller la crainte et, qui sait? peut-être les remords dans l'âme de Robert, lequel n'était qu'un obscur comparse de la bande. Si bien que la semaine précédente, lors d'une dernière visite, il avait déclaré être décidé à se retirer de la criminelle association.

Au reste, il ne s'entendait plus avec Cardona, lequel semblait l'avoir pris en grippe. Robert Lancieux était résolu à dénoncer à la justice ses coupables agissements et c'est sur ces paroles qu'il avait pris congé de sa vieille mère.

Il devait venir la revoir sous trois jours, hélas! elle ne l'avait point revu.

A son domicile où elle s'était rendue, Robert Lancieux n'avait point reparu. A cette heure, les plus sombres sentiments assaillaient le coeur meurtri de la vieille dame.

Pour elle, son fils avait succombé. Cardona et ses complices ayant pressenti ses intentions, l'avaient supprimé, s'assurant ainsi l'impunité.

Seuls, les morts ne parlent pas!

Mme Lancieux s'était juré d'éclaircir cette ténébreuse affaire, de savoir ce qu'était devenu son malheureux enfant et, au besoin, le venger, mais vieille, sans amis, sans relations, que pouvait-elle? ...

D'autre part, elle tremblait d'attirer sur elle la colère des bandits, aussi hésitait-elle à s'adresser à la justice car son nom serait prononcé.

C'est alors que l'idée lui était venue d'aller trouver Gérard, ce jeune homme s'était déclaré adversaire résolu des malfaiteurs, il ferait son profit des renseignements que, seule, Mme Lancieux pouvait lui fournir.

— Et comme vous avez bien fait, madame! s'exclama Gérard. Comme vous, j'ai une vengeance à exercer... Justice sera faite, je m'en porte garant! Parmi les nombreux marins dont Cardona et les siens ont causé la mort, il en était un, le capitaine Voiron, du «Desaix», qui était pour moi comme un second père, sa fille, Jeanne, m'est aussi chère qu'une soeur... Dites-moi tout ce que vous savez, fournissez-moi le plus de précisions possibles, faites appel à votre mémoire, ce ne sera pas en vain!

— Mais mon fils? ... Si je me trompe? ... S'il vit encore! ...

— Il ne sera point inquiété, croyez-le bien, son repentir lui vaudra l'indulgence des juges... Au besoin, je dirai quel concours vous m'avez apporté...

Et Gérard développait ses arguments, s'efforçant de convaincre la vieille dame, hésitante. Il y parvint, car peu après elle lui donnait la liste complète des bâtiments naufragés à sa connaissance et des raisons sociales diverses, sous lesquelles les malfaiteurs avaient opéré dans les ports qu'elle cita.

Gérard prenait des notes sur son carnet.

— Maintenant, interrogea-t-il alors qu'elle se taisait, parlez-moi de votre fils Robert... Donnez-moi son signalement de façon que je puisse le reconnaître si quelque jour je me trouvais en face de lui.

— Je doute que cela arrive jamais... Mon pauvre enfant est mort, mon coeur m'en avertit, balbutia la malheureuse femme en étouffant un sanglot.

Mercier, ému, demeurait silencieux, respectant sa douleur; pourtant, sur une nouvelle insistance de sa part, la

veuve du courtier finit par lui donner satisfaction.

Robert Lancieux avait trente-neuf ans; de taille moyenne, quelque peu corpulent, il avait les cheveux noirs, les yeux marrons, le teint bistré.

Signes particuliers: le représentant de commerce avait deux molaires aurifiées à la mâchoire supérieure, du côté droit et portait au mollet gauche une cicatrice rougeâtre en forme de V, longue de plusieurs centimètres, provenant d'une blessure qu'il s'était faite alors qu'il était enfant.

Maintenant, Mme Lancieux, l'air infiniment las, se levait pour prendre congé.

— Vous reverrai-je, madame? s'enquit Gérard Mercier qui l'avait imitée.

— Je ne crois pas la chose nécessaire... Je vous ai confié tout ce que je savais et une nouvelle démarche de ma part risquerait d'attirer sur vous l'attention des bandits que vous vous proposez d'affronter, répliqua-t-elle après un court instant de réflexion.

— Mais Cardona et Cortez sont morts!

— Qu'en savez-vous? riposta Mme Lancieux en regardant le novice bien en face, Cortez n'a pas été retrouvé; quant à Cardona, le train qui l'écrasa le défigura à ce point, paraît-il, qu'il était parfaitement méconnaissable... Sans les papiers découverts dans ses poches on n'aurait pu l'identifier, tout au moins, c'est ce que prétendent les journaux.

— En effet, murmura Mercier, devenu songeur.

— Si vous voulez toute ma pensée, dit Mme Lancieux, ces misérables sont encore de ce monde! En tout ceci il n'y a qu'une habile mise en scène destinée à égarer la justice... Oui, ces bandits n'ont point succombé, j'en ai la certitude maintenant, et si vous tentez de parvenir jusqu'à eux, de faire la lumière en ce mystère, vous en acquerrerez bientôt la preuve...

— Je ne demande pas mieux, fit Gérard dans les yeux de qui flamba un éclair, je ne les crains pas!

— En tout cas, gardez-vous bien, car vous aurez là, monsieur Mercier, de terribles adversaires... Je prierai pour vous, c'est tout ce que je puis faire!

— Et je vous en remercie, madame, répliqua le novice en s'inclinant.

Quelques instants plus tard, reconduite par Gérard, Mme Lancieux traversait le pont de l'«Aquitaine» désert à cette heure, et gagnait le quai enténébré où elle disparut, ombre craintive et furtive.

Après son départ, Gérard Mercier entreprit une longue promenade; il marchait de l'avant à l'arrière du navire, absorbé en de profondes réflexions, s'efforçant de voir clair dans tout ce venait d'apprendre, de classer les faits par ordre, de choisir une ligne de conduite.

En effet, il fallait agir au plus tôt.

Ce fut sur ces entrefaites que le second du cargo, le lieutenant Jarnac, rentra à bord afin d'y prendre la garde. Gérard en avait terminé avec le service, il était libre de se rendre à terre.

Prestement il descendit à sa cabine pour y changer de vêtements et peu après, ayant endossé un élégant complet bleu, coiffé une casquette de marine, il gagnait le quai.

Un tramway à destination du centre de Bordeaux passait, le jeune homme sauta sur la plate-forme.

Présentement, il était parfaitement calme, une mâle résolution s'inscrivait sur son visage; il était décidé à aller jusqu'au bout de l'aventure, quoi qu'il pût arriver.

Oui, il vengerait le capitaine Voiron et les nombreux matelots qui, à cette heure, dormaient de leur dernier sommeil au fond de l'océan, tandis que leurs meurtriers jouissaient de tous les plaisirs de la vie; peu à peu la convic-



L'exercice régulier peut faire plus pour avantager votre belle apparence qu'un maquilleur d'Hollywood. De même, Vitalis et le "Traitement de 60 secondes" "ragailardissent" votre chevelure... rafraîchissent votre cuir chevelu. Voulez-vous une chevelure qui vous vaudra du succès en société et en affaires? Lisez ce qui suit...

Donnez de la **Vie** à votre chevelure

Prenez 50 secondes pour frictionner Vitalis dans votre cuir chevelu. N'est-ce pas que ce picotement est revivifiant? Vous prévenez le dessèchement des cheveux... vous en freinez la chute excessive. 10 secondes pour peigner et vous n'en croirez pas votre miroir. Mais c'est vrai! Vous voyez un vous mieux coiffé... plus élégant.



avec **Vitalis** et le "Traitement de 60 Secondes"



Les hommes entreprenants ont l'air entreprenant. Une chevelure saine et vigoureuse accentue leur apparence virile. Et les jeunes gens viriles s'attirent les bonnes places... et les bonnes grâces des jeunes filles. N'oubliez pas que rien ne réussit comme... Vitalis et le "Traitement de 60 secondes".

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada

VOUS OBTENEZ PLUS D'UN *Réfrigérateur* Westinghouse



SEUL Westinghouse VOUS ASSURE CETTE RÉFRIGÉRATION À "Froid Constant"

Avez-vous déjà regardé le contrôle de froid d'un réfrigérateur ? Il n'y en a qu'un seul qui soit marqué en degrés de température, et celui-là, c'est le contrôle TRUE-TEMP Westinghouse !

Il offre un grand avantage parce qu'il est le seul qui puisse automatiquement garder vos aliments au degré de votre choix, quelles que soient les variations dans la température de la cuisine. En ces jours où le prix des aliments montent, les conserver à un froid constant est particulièrement important.

Le contrôle TRUE-TEMP est l'un des avantages supplémentaires pour lesquels il vaut la peine d'attendre un peu son Westinghouse.

**PLUS..
TOUS CES
AUTRES
AVANTAGES**

LE CONGÉLATEUR EXTRA-RAPIDE en Sanalloy Westinghouse pour congeler rapidement les cubes de glace et emmagasiner les aliments congelés.

GARDE-VIANDE où l'on garde les provisions de viande d'une semaine sans perte de saveur ni de poids.

HUMITIROIR À COUVERCLE DE VERRE pour garder humides les légumes et les fruits frais, etc.

PORTE-ÉTAGÈRE : fort pratique pour les petits articles d'usage fréquent.

CAISSE TOUT-ACIER À SOMMET-TOURELLE avec intérieur hygiénique d'une seule pièce, isolant Fibreglass, serrurerie durable.

MÉCANISME ÉCONOMIQUE hermétiquement scellé dans l'acier ; pas besoin de huilage ; dépense de courant minime.

INTERRUPTEUR DE SÛRETÉ SENTINELLE : qui protège automatiquement le mécanisme du réfrigérateur contre les pannes d'électricité.

151 M 711

CANADIAN WESTINGHOUSE CO. LIMITED • MONTREAL, HAMILTON, CANADA

Il y a un vendeur Westinghouse près de chez vous

tion de Mme Lancieux s'ancrait dans l'esprit du jeune homme.

La double mort de Cardona et de Cortez lui semblait de plus en plus suspecte ; d'instinct il pressentait que ce n'était là qu'une mise en scène.

Vingt minutes plus tard, Gérard Mercier pénétrait dans l'une des salles du commissariat central et demandait à parler à l'inspecteur Ferrand, un des policiers chargés d'enquêter sur la tentative de sabotage de l'« Aquitaine ».

A plusieurs reprises, il avait longuement questionné Gérard et ce dernier en gardait le souvenir d'un homme intelligent, actif et résolu.

L'agent auquel s'était adressé le novice, lui répondit, en étouffant un bâillement, que l'inspecteur Ferrand était en conférence avec son chef, le commissaire Grisard.

— Très bien, coupa Mercier dont le visage s'éclaircit — car le commissaire Grisard lui était également connu — annoncez-moi à ces messieurs, je vous prie, dites que j'ai une communication importante à faire au sujet de l'« Aquitaine ».

— C'est entendu, mais rien de semblable n'est à craindre, répliqua Mercier avec une conviction impressionnante.

Son interlocuteur s'éloigna, gagnant le premier étage par un escalier s'amorçant au fond de la salle ; l'instant d'après il était de retour, faisant signe au novice de le suivre.

Il introduisit celui-ci dans un bureau meublé d'une table de travail, de cartonniers verts. Un homme d'une cinquantaine d'années, au crâne chauve, à l'air morose et dédaigneux, feuilletait un dossier, cependant qu'un second, plus jeune, fumait une cigarette, debout à quelques pas.

Ce dernier n'était autre que l'inspecteur Ferrand, quant à son compagnon, c'était le commissaire Grisard.

Emile Ferrand pouvait avoir trente-deux ans, de taille moyenne, il était mince, mais ceci ne l'empêchait pas d'être vigoureux.

Ses cheveux bruns ombrageaient un front intelligent, les yeux gris avaient un regard direct et résolu. Bref, le personnage était en tous points sympathique.

— Quel bon vent vous amène, cher monsieur Mercier ? fit-il en tendant à Gérard une main que celui-ci serra cordialement.

— J'ai du nouveau, et très grave à vous communiquer concernant la bande Cardona...

— Mais celui-ci est mort !... Que venez-vous nous raconter ? grogna M. Grisard en levant la tête.

— Je ne crois pas que le cadavre trouvé à Libourne soit celui de l'escroc... Au reste, écoutez-moi, ensuite vous jugerez...

Sur ce, Gérard Mercier commença à exposer les faits ; presque aussitôt M. Grisard l'interrompit :

— Qui vous a appris tout cela, mon garçon ?

— Une personne bien informée à qui j'ai juré de ne point donner son nom, mais croyez-moi, monsieur le commissaire...

— Je n'ai pas de temps à perdre, coupa Grisard en haussant les épaules. Inutile d'insister... Je ne vous suivrai pas en vos divagations. Ma parole, mon ami, vous avez lu trop de romans policiers et ceci vous a tourné la tête !

— Cependant, chef... risquait l'inspecteur Ferrand, que la narration de Gérard semblait intéresser.

Un geste bref du commissaire lui imposa silence ; puis celui-ci ajouta :

— Vous pouvez disposer ; inspecteur, reconduisez ce jeune homme et puis-que vous semblez lui porter intérêt, dites-lui à quoi on s'expose en essayant de narrer des contes à dormir debout à un magistrat !

C'était définitif, il n'y avait pas mo-

yen d'insister davantage. Bien que déconfit, Gérard gagna la porte, suivi de près par Ferrand, toujours souriant et philosophe.

CHAPITRE III

UNE FOIS dans le couloir, le policier posa la main sur l'épaule de son compagnon.

— Ne vous frappez pas, mon cher, M. Grisard est ainsi, quand il a une idée dans la tête, il refuse d'en démordre.

— Cependant, la vérité...

— Puisqu'il ne veut pas l'entendre, cette vérité que vous prétendez avoir découverte, venez dans le bureau voisin et narrez-moi votre histoire, interrompit l'inspecteur en poussant une porte.

L'instant d'après, les deux interlocuteurs s'asseyaient face à face et Mercier exposait ce qu'il savait.

Ferrand, impassible, l'écoutait en jouant avec un crayon.

— Hum... finit-il par dire, tout ceci me paraît assez vraisemblable, cependant vous manquez de preuves, et il en faut pour mettre en marche l'appareil judiciaire.

— Le rôle de la police consiste justement à les rechercher !

— Quand elle est régulièrement saisie, ce qui n'est pas le cas... D'autre part, vous refusez de nommer la personne qui vous a si bien renseigné...

— J'ai juré, monsieur l'inspecteur !

— Bon, bon, je n'insiste pas, mais vous comprendrez facilement que, dans ces conditions, vous n'avez rien à attendre de M. Grisard. Quant à moi, je ne puis qu'obéir aux ordres de mes chefs.

C'était une fin de non-recevoir, Gérard en fut immédiatement convaincu.

— Eh bien, soit ! s'exclama-t-il en se dressant, je réunirai tant de preuves qu'il faudra bien que l'on m'écoute.

— Oui, c'est cela, apportez-nous des preuves, ensuite nous verrons, approuva l'inspecteur qui ne prenait pas au sérieux les paroles du novice.

Et, sur un ton amical il entreprit de calmer l'exaspération de celui-ci.

Tout en l'écoutant distraitement, Gérard songeait...

Soudain il interrompit Ferrand au milieu d'une phrase pour demander :

— Pourrais-je avoir communication du rapport du médecin légiste qui pratiqua l'autopsie du cadavre trouvé sur la voie ferrée de Libourne ?... Vous savez, le prétendu Cardona...

— La chose n'est peut-être pas très régulière, mais comme je tiens à vous faire plaisir, nous allons donner une entorse au règlement. Seulement, je vous prie de ne pas le crier sur les toits, car je serais blâmé.

Ce disant, l'inspecteur ouvrait l'un des tiroirs de son bureau et en tirait un dossier qu'il tendit à Mercier.

— Voilà le rapport en question, lisez-le tranquillement... J'ai affaire au téléphone, je reviendrai vous prendre d'ici une demi-heure...

Sur ce, le policier se leva et sortit après avoir allumé une cigarette, cependant que Gérard se plongeait dans l'examen du document officiel.

Presque aussitôt, le novice étouffa une sourde exclamation ; dans la description que le médecin donnait du corps, un détail venait de lui sauter aux yeux.

Le mort de Libourne avait deux molaires aurifiées à la mâchoire supérieure.

Gérard Mercier n'était pas au bout de ses découvertes ; un peu plus loin il lut que le défunt avait une cicatrice en forme de V au mollet gauche.

A présent la chose n'était pas douteuse ; ce n'était pas le corps de Cardona que l'on avait trouvé sur les rails, mais celui de l'infortuné Robert Lancieux !

Sa mère ne s'était pas trompée en supposant que les bandits, redoutant

une dénonciation de sa part, l'avaient supprimé. Ainsi, il faisait d'une pierre deux coups puisque pour la justice, le mort n'était pas Lancieux, mais Cardona.

Pour obtenir ce résultat, il avait suffi de glisser quelques papiers d'identité appartenant au commissionnaire, dans les poches du pauvre diable.

Maintenant Mercier réfléchissait. Devait-il faire part de sa découverte à l'inspecteur Ferrand ?

Là-dessus il se répondit négativement ; en l'absence de preuves, le policier ne pouvait pas le seconder et comme Gérard avait promis de ne pas mettre en cause Mme Lancieux, il était impossible que celle-ci vint reconnaître le corps de son fils ; donc, Mercier était hors d'état de démontrer ce qu'il avait deviné.

Et puis, en admettant que Mme Lancieux se fût résolue à témoigner, il ne savait où aller la chercher, la pauvre femme ayant refusé de lui communiquer son adresse.

Non, mieux valait se taire et poursuivre l'enquête ; plus tard, lorsque Gérard aurait recueilli un commencement de preuves, il reviendrait trouver Ferrand et alors on aviserait.

Ayant ainsi conclu, le marin referma le dossier qui ne pouvait plus rien lui apprendre et il avait l'air parfaitement indifférent lorsque Ferrand le rejoignit.

— Eh bien ! êtes-vous satisfait, mon jeune ami ? s'enquit le détective en enveloppant Mercier d'un regard curieux.

— A peu près ! repartit évasivement celui-ci. Allons, bonsoir monsieur, et encore une fois merci !

Tous deux échangèrent une cordiale poignée de main, après quoi le novice s'esquiva lestement.

Cette nuit-là, dans sa couchette de l'« Aquitaine », il ne dormit guère ; une sorte de fièvre s'était emparée de lui et, l'esprit tendu, le cerveau surexcité, il s'efforçait d'établir un plan de campagne.

Néanmoins, lorsqu'il se leva au matin, Gérard était frais et dispos. Sa ligne de conduite était arrêtée, il suivrait le conseil quelque peu ironique de Ferrand, et commencerait seul son enquête.

Plus tard on verrait...

Durant une partie de la matinée il vaqua à son service puis, vers midi, ayant obtenu du capitaine Liénard une permission de huit jours, il quitta le paquebot en compagnie de Kéradiou quelque peu intrigué.

Tous deux se rendirent chez Mme Torrel, laquelle habitait avec sa nièce Jeanne, un modeste logement situé derrière la cathédrale ; ces dames étaient à table et accueillirent fort bien les nouveaux venus.

Tranquillement, Gérard leur exposa qu'une affaire de la plus haute importance, un engagement à bord du yacht d'un millionnaire, l'obligeait à se rendre le jour même à Saint-Nazaire...

— Je vais avec toi ! s'exclama Kéradiou, il y aura bien une place à bord de ce bateau...

— Parbleu ! riposta Gérard, sois tranquille, je ne t'oublie pas... Je ferai ton affaire en même temps que la mienne, inutile de te déranger. Au reste, tu n'as pas de permission...

— Je vous souhaite bonne chance, ami Gérard, murmura Jeanne dont le joli visage s'était assombri, c'est votre métier de naviguer et chacun doit suivre sa destinée.

— Certainement ! approuva Mme Torrel qui comprenait les angoisses de sa nièce.

L'heure d'après, l'express à destination de Nantes emportait Mercier loin du chef-lieu de la Gironde.

A Nantes, à Saint-Nazaire, à La Rochelle, j'ai pu constater l'exactitude des renseignements qui m'avaient été don-

nés. Des navires ont bien fait naufrage au cours de ces dernières années ; bon nombre avaient été assurés pour des sommes importantes qui furent payées à des maisons de commissions, aujourd'hui disparues. Plusieurs de ces firmes éphémères avaient pour directeurs des individus dont le signalement correspond à celui de Cardona, à moins que ce ne soit à celui de Ricardo Cortez, conclut Gérard Mercier.

— Tonnerre, c'est grave, petit, ce que tu me racontes-là, grommela Jean Kéradiou en assenant sur la table un coup de poing capable d'assommer un boeuf.

— Je t'en prie, tiens-toi, ne me fais pas remarquer...

C'était dans un petit bar de la place Gambetta ; l'heure d'avant, Kéradiou, que son ami avait averti par une dépêche expédiée de Rochefort, était venu y rejoindre Gérard.

Six jours s'étaient écoulés depuis que ce dernier s'était mis en route ; il rentrait à Bordeaux fort satisfait. Il y avait de quoi, on en conviendra ; son enquête avait révélé l'exactitude des renseignements fournis par Mme Lancieux.

Cependant, autour des deux causeurs, de nombreux clients allaient et venaient, rentrant ou sortant, car la soirée s'avavançait.

Affalé sur une table voisine de celle occupée par les deux marins, un homme vêtu à la façon d'un débardeur, ronflait, la tête enfouie dans les bras.

— Tout de même, grognait Kéradiou, qui, au fond, n'en revenait pas, voilà une terrible histoire. Je me demande ce que fait la justice si nous devons accomplir sa besogne.

— Patience, il faudra bien qu'elle se décide un jour, répliqua Mercier dont le regard brillait d'une sourde énergie. J'ai juré de venger nos infortunés camarades ainsi que le capitaine Viron... Les assassins seront arrêtés et punis ou j'y perdrai mon nom. Dès demain, je mettrai l'inspecteur Ferrand au courant des résultats que j'ai obtenus.

Durant quelque temps encore, les deux amis s'entretenaient de la sorte.

Ils parlaient à mi-voix, mais à chaque instant, Gérard devait rappeler à l'ordre le bouillant Kéradiou dont l'indignation était à son comble.

— Plus bas, mon vieux, plus bas, lui répétait-il.

— En tout cas, tu peux compter sur moi, camarade, pour te seconder dans ton oeuvre de justice, finit par dire le grand matelot. Tu seras la tête et moi les bras... Je n'ai pas beaucoup d'idées dans la cervelle mais mes poings sont solides et à l'occasion cela peut servir...

— Parbleu ! je compte sur toi, repartit Mercier en serrant cordialement la main de l'excellent homme. Maintenant, donne-moi des nouvelles du bord, que fait-on sur l'« Aquitaine » ?

— Rien de fameux, repartit le Breton qui, en quelques mots, exposa les faits suivants :

L'ordre était venu de désarmer le cargo et de licencier l'équipage.

Le capitaine Liénard avait pris le commandement d'un autre navire, le « Courbet », et sous peu il partirait pour Buenos-Ayres ; malheureusement il n'y avait pas de place à bord pour Kéradiou, non plus que pour Mercier, le rôle de l'équipage étant au complet.

En conséquence, le Breton avait transporté son sac dans une modeste chambre d'un hôtel voisin du port ; pour Mercier, en descendant du train, il avait loué un cabinet meublé dans une maison particulière non loin de la rue Sainte-Catherine.

— Demain, j'irai gîter près de toi, déclara Kéradiou. Ensuite, nous nous chercherons un engagement.

— Pas immédiatement... Il faut que nous restions libres et notre licenciement de l'« Aquitaine » me convient parfaitement, interrompit le novice, la

VOUS OBTENEZ PLUS D'UN Westinghouse



LA CUISINE EST UN **PLAISIR !**
LE REPAS UN **RÉGAL !**

Vous pouvez cuire un repas complet... viande, légumes et dessert pour huit personnes au four Westinghouse TRUE-TEMP ou encore huit pains de 16 onces, quatre gâteaux, quatre tartes, ou une dinde de 23 livres.

Dans tous les cas, vous savez que tout sera cuit également parce que les contrôles automatiques du four Westinghouse vous assurent un rendement précis.

Le régulateur TRUE-TEMP maintient automatiquement et distribue également la chaleur dans tout le four. Il n'y a pas de poches de chaleur. C'est une des nombreuses raisons pour lesquelles les ménagères qui sont fières de leurs talents culinaires attendent d'avoir un poêle Westinghouse.

AJOUTEZ TOUS CES AVANTAGES

- Poêle tout acier émaillé porcelaine, monté sur base sans ouverture.
- Table de cuisson d'une seule pièce émaillée porcelaine — pas de fissure.
- Élément de surface rapide, résistant et facile à nettoyer.
- Interrupteur à cinq allures de chauffage assurant la chaleur appropriée à toutes les surfaces de cuisson.

- Four d'une seule pièce émaillé porcelaine. Pas de fissures — il se nettoie comme un plat de faïence.
- Gril "sans fumée" pour griller les steaks, les côtelettes, et autres aliments, juste à point, rapidement et facilement.
- Horloge électrique automatique (moyennant supplément) qui rend la cuisson au four complètement automatique.
- La qualité Westinghouse dans tous les détails de construction.

5344-709 CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY, LIMITED HAMILTON, CANADA

Il y a un vendeur Westinghouse près de chez vous

Voici le secret de la Douceur de Marche



QUAND votre auto était neuve, elle roulait avec douceur parce que les amortisseurs remplissaient bien leur fonction. Si vous n'obtenez plus cette marche planée, il serait facile de la rétablir. Il s'agit peut-être simplement d'ajouter du liquide ou d'effectuer de légères réparations ou de petits réglages. Si les amortisseurs sont usés, ils peuvent être remplacés par des neufs, et cela ne coûte pas cher. Quel que soit le mal, votre station de service United Motors a le remède. Rendez-lui visite aujourd'hui afin de goûter une marche douce dans votre auto demain.

Il y a dans votre voisinage une station United Motors Service pour répondre à tous vos besoins. Recherchez l'enseigne United Motors orange et bleue bien connue — c'est votre assurance de mécaniciens compétents, de méthodes de service approuvées, de pièces d'équipement d'origine — un ensemble de facteurs capable d'améliorer le fonctionnement de votre auto, d'en prolonger la durée et d'en réduire le coût d'usage.

**DIVISION UNITED MOTORS SERVICE DE GENERAL MOTORS
PRODUCTS OF CANADA, LIMITED, OSHAWA, ONTARIO**



Recherchez
cette enseigne

Elle est près
de chez vous

United Motors Service est un organisme national de stations de service indépendantes, choisies et autorisées pour la vente et le service de ces produits:

Batteries DELCO	Radios d'autos DELCO	Amortisseurs DELCO
Pompes à essence, indicateurs et vélocimètres AC	Chauferettes HARRISON	Lampes GUIDE
Garniture de freins INLITE	Radios de maison DELCO	Démarrage, éclairage et allumage DELCO-REMY
Pièces de radio DELCO	Roulements à billes NEW DEPARTURE	Avertisseurs KLAXON
Roulements à rouleaux HYATT	Thermostats HARRISON	Radiateurs HARRISON
		Freins hydrauliques DELCO

tâche que nous avons entreprise sera longue, ne nous le dissimulons pas et bien des jours peut-être s'écouleront avant qu'il nous soit permis de reprendre la mer.

— C'est juste, reconnut le matelot, tu as raison, comme toujours, mon fieu.

Durant quelque temps encore, les deux amis s'entretenaient de la sorte, puis, comme onze heures venaient de sonner, ils réglèrent leurs consommations et tranquillement, prirent la direction de la rue Sainte-Catherine.

Peu après, ils faisaient halte devant l'immeuble où Gérard Mercier avait élu domicile.

C'était une de ces grandes maisons noires, d'aspect pauvre comme il y en a tant dans toutes les grandes villes.

A cette heure, tous les locataires devaient dormir car pas une lumière ne brillait derrière les croisées.

Il en allait de même dans les maisons du voisinage; l'endroit était tranquille et parfaitement solitaire.

Pendant ce temps, dans le petit bar de la place Gambetta, des incidents d'un tout autre genre avaient lieu.

A peine les deux marins en étaient-ils sortis, que leur voisin, le débardeur qui, jusque-là avait ronflé à poings fermés, redressa sa haute taille, jetant alentour un regard circonspect.

Les quelques consommateurs encore présents ne lui accordaient aucune attention; les uns jouaient aux dés avec le patron, debout derrière son comptoir de zinc, les autres discutaient politique.

— Oh! oh! murmura l'homme, il paraît que le chef a vu juste et que j'ai bien fait de m'attacher aux pas de ce diable de Kéradiou... Par lui, nous avons retrouvé Gérard Mercier...

« Nous nous demandions quelle pouvait bien être la cause de sa soudaine disparition, mais pour mon compte, je n'aurais jamais deviné qu'il fût si bien informé de nos affaires! »

« Si nous ne voulons pas qu'il nous cause de sérieux ennuis, il est temps d'y mettre bon ordre. »

Sur ce, le pseudo-ivrogne se leva et d'un pas décidé, gagna la cabine téléphonique située à l'autre extrémité de l'établissement.

L'instant d'après, il demandait et obtenait une communication.

— Allô! allô! attaqua-t-il, est-ce bien au directeur de l'entreprise de déménagements France et Gironde, que j'ai affaire?...

— Parfaitement, répondit quelqu'un à l'autre bout du fil. Ici, France et Gironde... Qui êtes-vous?...

— Celui que vous avez envoyé aux informations sur le port... Le camarade qui était parti est revenu...

— Nous le savions déjà, coupa le mystérieux correspondant, l'un des nôtres l'a rencontré alors qu'il sortait de la gare Saint-Jean... Il l'a accompagné de loin et nous a de la sorte, appris son adresse.

— Parfait! grommela le débardeur, voilà qui simplifie singulièrement la besogne et nous permettra d'agir sans perdre de temps... Il y a urgence, le voyageur en question revient de Nantes et de La Rochelle... Il a découvert nombre d'opérations qui ont eu lieu là-bas... Je n'ose vous en dire davantage...

Là-bas, le directeur de France et Gironde avait étouffé un juron.

— Tu es sûr de ce que tu avances? interrogea-t-il.

— Oh! absolument... Notre voyageur est renseigné, à en croire qu'il a assisté à nos réunions... Je me demande qui a pu si bien l'informer... J'étais non loin de lui, tandis qu'il racontait tout à son camarade, le grand bêta que j'avais en surveillance...

— Ils ne t'ont point repéré?

— Non, car je faisais semblant de dormir... Nos deux hommes habitent séparément... C'est là une circons-

tance heureuse dont il faudrait profiter immédiatement... Demain, il pourrait être trop tard...

— Est-ce sérieux à ce point? s'enquit le correspondant.

— Oui, et vous pouvez me croire, je ne suis pas un trembleur!

— Le fait est!

— Un mot suffira pour vous convaincre de l'urgence qu'il y a d'agir. Dès demain notre Gérard se propose d'aller rendre visite à un certain Emile Ferrand à qui il contera ce qu'il a appris.

Il paraît que le correspondant du débardeur n'ignorait point quelles fonctions étaient dévolues à Ferrand et qu'il ne se souciait pas de voir celui-ci se mêler de ses affaires car, du coup, toutes ses hésitations parurent s'envoler.

— C'est bien, décida-t-il, je monte en auto avec l'équipe que j'ai sous la main... Avant peu, il y aura du nouveau... Pour toi, rapplique à l'instant à la maison, tu y complèteras ton rapport.

— Bien, monsieur le directeur!

Sur ce, le débardeur raccrocha mais il semblait singulièrement satisfait en ressortant de la cabine téléphonique. Ayant jeté sur le comptoir une pièce de monnaie, montant de ce qu'il devait, il s'éloigna le dos voûté, les mains enfouies au creux des poches.

Nul n'avait surpris cette bizarre conversation et à cette heure un sérieux danger planait sur la tête de Gérard Mercier.

Cependant, celui-ci ne s'en doutait guère; très fatigué par son voyage, il avait hâte de regagner son lit, tandis qu'au contraire le brave Kéradiou qui n'avait pas sommeil, ne demandait qu'à bavarder.

— Ecoute, mon cher, f'nis par déclarer le novice, je dors littéralement debout, car il y a des nuits que je n'ai pas fermé l'oeil... Tu comprends... l'inquiétude... les préoccupations...

— Parbleu! cela se conçoit... reconnut le Breton.

— Dans ces conditions, je ne te renvoie pas, mais préférerais que nous remettions à demain la suite de cette conversation!

— Entendu... Comme tu voudras... Je passerai te prendre vers huit heures si tu le veux bien.

— D'accord, consentit Gérard après une seconde de réflexion.

— A présent, bonsoir, et surtout ne m'en veux pas si je t'ai fait perdre un quart d'heure de repos!

— Tu ne parles pas sérieusement!... Allons, bonsoir!

Sur ce, les deux amis échangèrent une cordiale poignée de main, après quoi, Jean Kéradiou s'éloigna à grandes enjambées. Il était singulièrement préoccupé, le bon Breton, et tout ce qu'il venait d'apprendre l'avait bouleversé, faisant naître en lui une colère qui n'était pas près de s'apaiser.

Cependant Gérard Mercier fouillait dans toutes ses poches, cherchant le passe-partout que sa logeuse lui avait confié et grâce auquel il pouvait ouvrir la porte de l'immeuble donnant sur la rue.

En effet, la maison ne comportait pas de concierge comme cela arrive fréquemment en province.

— Je me demande où j'ai bien pu le mettre, maugréait Gérard qui commençait à s'impatisser.

Enfin, dans l'une des poches de sa gabardine, il découvrit la clé, déjà il l'introduisait dans la serrure lorsque là-bas, une puissante automobile se montra, tournant l'angle d'une rue voisine.

A toute vitesse elle arrivait et comme Gérard poussait le battant, le véhicule stoppa au bord du trottoir.

Presque aussitôt les portières battirent et quatre hommes s'élancèrent hors de la conduite intérieure, tandis

que le chauffeur immobile sur son siège restait au volant, gardant son moteur en marche.

— C'est lui, je le reconnais, il n'y a pas d'erreur, lança l'un des individus, grand diable aux formes dégingandées que dissimulait mal un long cache-poussière.

Un feutre mou de couleur sombre et dont les bords soigneusement rabattus cachaient en partie son visage, le coiffait.

Quant aux autres, ils étaient vêtus de paletots de cuir et coiffés de casquettes qu'ils portaient enfoncées sur les yeux.

Quelque peu surpris par le brusque arrêt de cette puissante voiture en ce quartier pauvre, Gérard Mercier s'était retourné, considérant les survenants.

Ce fut ainsi qu'il perçut les paroles proférées par celui qui semblait être le chef de la bande.

— Serait-ce à moi que ces gens en veulent ? murmura-t-il avec étonnement.

La chose ne semblait guère probable, car enfin, il n'était à Bordeaux que depuis quelques heures et à part Kéradiou, nul ne connaissait son refuge.

Or, le brave Jean ne l'avait certainement pas annoncé à ses amis et à ses relations, d'autant que dans sa dépêche, Gérard lui recommandait la plus expresse discrétion.

Toutes ces réflexions s'étaient formulées dans l'esprit de Mercier avec la rapidité de l'éclair. Déjà, les inconnus arrivaient sur lui, deux par la droite, cependant que les deux autres tournaient la voiture, débouchaient par la gauche.

En un instant, le novice fut ainsi entouré.

— Ah ! ça, messieurs ! commença-t-il en fronçant le sourcil, est-ce que par hasard ? ...

Il n'eut pas le loisir d'achever, car les quatre hommes mettant revolver au poing se ruaient sur lui dans l'évidente intention de l'acculer contre la porte.

— Toi mon petit, on va te régler ton compte, ricana le plus grand, cela t'apprendra à te mêler de ce qui ne te regarde pas !

— Pas de revolver, chef, coupa l'un de ses compagnons, c'est un joujou qui fait trop de bruit... J'ai mon couteau, laissez-moi faire... Je me charge d'expédier ce poulet ! ...

Ce disant, le misérable tirait de sa poche un long couteau à cran d'arrêt dont la lame étincela dans l'ombre ; puis, d'un bond, l'arme levée, il se précipita sur le novice.

Au cours de sa vie de marin, Gérard Mercier avait déjà affronté bien des périls, aussi était-il doué d'un sang-froid peu ordinaire.

Comprenant que c'était sa vie qui était en jeu, il donna un coup de pied en arrière, ouvrant ainsi violemment la porte à laquelle il était adossé, puis, prestement, il s'engouffra dans le couloir.

Son intention était de retenir le battant au nez de ses agresseurs mais ces derniers ne le lui permirent pas, ils avaient prévu la manoeuvre et l'un d'eux réussit à engager son pied entre le chambranle et le battant.

— Ah ! coquin, tu ne nous échappes pas...

— Emparez-vous de lui et qu'on l'expédie en vitesse, grinça le chef qui semblait exaspéré.

Alors la troupe entière se précipita dans le couloir par lequel Gérard détaillait à toutes jambes ; heureusement l'obscurité était complète et protégeait ainsi sa fuite.

Mais le novice, pas encore familiarisé avec les lieux où il n'était venu qu'une fois, manqua l'escalier s'amorçant dans un recoin sombre ; lorsqu'il s'en aperçut il était trop tard, déjà les malandrins qui le talonnaient lui bar-

raient le passage, empêchant tout retour en arrière.

Il ne restait plus qu'à aller de l'avant, c'est ce que Gérard fit. Le couloir débouchait dans une vaste cour que des corps de bâtiments, dépendant des immeubles voisins bordaient à droite et à gauche. Au fond, s'élevait un mur haut de plusieurs mètres.

Des caisses d'emballages, des tonneaux, quelques voitures à bras, le tout appartenant à un brocanteur occupant le magasin du rez-de-chaussée encombraient la cour en question.

Il y avait également une sorte de hangar bourré de marchandises hétéroclites, qui s'adossait au mur.

Gérard eût tôt fait de comprendre qu'il était pris ainsi que dans une souricière ; il était seul et sans armes en face de quatre bandits vigoureux et résolu.

Appeler au secours ? ...

Le marin y songea bien mais vite il comprit que ce serait là chose inutile ; avant que les locataires de l'immeuble, alertés, se soient risqués hors de leur logement, ses adversaires l'auraient rejoint et l'homme au couteau aurait tôt fait de lui régler son compte ainsi qu'il l'avait annoncé.

— Ah ! si j'avais avec moi mon brave Kéradiou... songeait Gérard.

Oui, mais, à cette heure, l'athlétique Breton était loin, il avait dû regagner son domicile sans soupçonner à quel danger son camarade allait être exposé.

Cependant Gérard fuyait toujours. Derrière lui, à quelques mètres, la bande lancée à ses trousses accourait.

Les bandits ne faisaient aucun bruit car tous étaient chaussés de souliers à semelles de caoutchouc.

— Je suis perdu ! se dit encore Mercier.

Il avait atteint le fond de la cour. Impossible d'aller plus loin. Quant à escalader la muraille lui faisant face, il n'y fallait point songer.

Ce fut à cet instant, où sa situation semblait désespérée, que le novice avisa le hangar dont nous avons parlé ; celui-ci se dressait dans un recoin sombre et à l'intérieur l'obscurité était encore plus épaisse.

Etouffant le bruit de ses pas, Gérard Mercier s'y jeta en un élan désespéré. Presque aussitôt, il chancela, ses pieds s'étant pris dans des chiffons traînant à terre, et lourdement, il tomba de tout son long en murmurant :

— Cette fois, ça y est... Les autres vont entendre...

Par miracle il n'en fut rien ; sur ce point, le sol du hangar était recouvert d'une épaisse couche de paille ayant appartenu à l'emballage de quelques caisses et Gérard s'affala dessus sans se faire de mal ni causer le moindre tapage.

Prestement il se releva et, tassé sur lui-même, se faisant aussi petit que possible il demeura immobile, l'oeil et l'oreille au guet.

Dans la cour, ses adversaires le cherchaient évidemment, car on les entendait aller et venir, mais ils devaient user de précautions, ne voulant point donner l'alarme dans toute la maison.

Parfois Gérard percevait un juron étouffé ou un choc sourd indiquant que ses ennemis déplaçaient un tonneau ou quelque chose de ce genre.

— Il faut en finir, gronda le chef perdant patience, il ne sera pas dit que nous nous serons laissés jouer par ce jeune drôle... Qui de vous a une lampe électrique ?

— Moi ! répondit une voix.

— Alors c'est bien et attention ! Deux d'entre vous vont reculer jusqu'à l'entrée du couloir afin de le garder... Toi, l'homme à la lampe, prépare-toi à faire de la lumière à mon signal et dès que nous aurons repéré notre homme nous lui sauterons dessus... C'est bien compris ? ...

CE SERA BIENTÔT LE TEMPS...

des cadeaux de Noël Ronson



"Standard", joliment guilloché \$6.



"Gem", le briquet des élégantes \$8.



"Standard", fini au chrome et à l'émail \$8.

Pressez, il s'allume ! Relâchez, il s'éteint ! La flamme disparaît dès que vous enlevez le doigt.

Même les ouvriers magiciens du Père Noël sont ravis de l'habileté des artistes Ronson. A la fabrication de chaque briquet Ronson, on apporte un soin infini et les meilleurs matériaux, appuyés par 50 années de perfection traditionnelle dans le travail métallurgique. Avec une telle qualité, garante d'un bon service pendant des années, à un si modeste prix, il n'est pas étonnant qu'un Ronson soit le cadeau 'de premier choix' pour hommes et pour femmes.



"Whirlwind", avec pare-brise magique ... \$10.



"Crown", ravissant briquet de table en argent plaqué. Pour la table de dîner et n'importe quelle table de la maison ... \$15.50

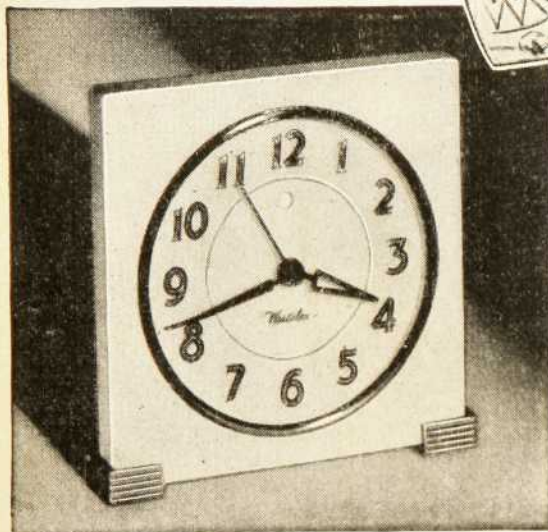
SUR LES ONDES ... Écoutez "20 QUESTIONS" de Ronson, tous les samedis soirs (Lundis soirs à Vancouver) sur le réseau National de Radio-Canada.

Ronson Art Metal Works (Canada) Ltd., Toronto, Ont.

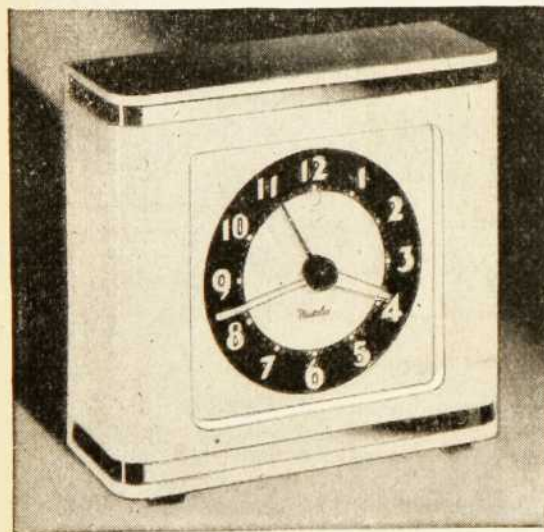
LE MEILLEUR BRIQUET AU MONDE

RONSON

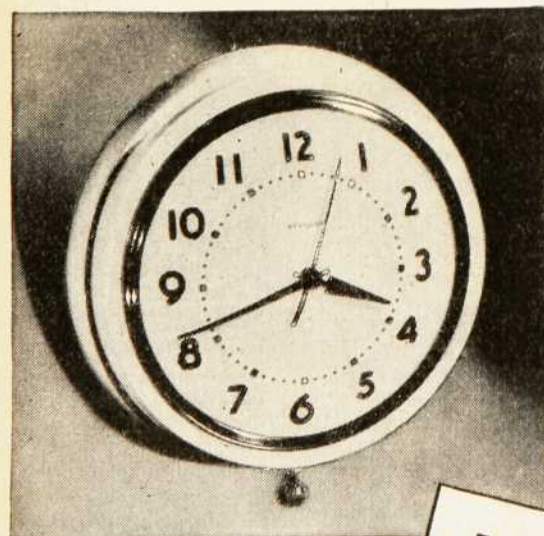
RIEN DE PLUS PRÉCIS.....



LOGAN—réveil électrique à déclenchement automatique, très belles lignes et précision Westclox, tout ce que vous désirez dans une pendulette électrique. Beau fini ivoire. Cadran ordinaire ou lumineux.



BACHELOR—réveil électrique à déclenchement automatique. Si beau que vous vous en servirez probablement comme pendulette sur la cheminée. Fini ivoire. Cadran lumineux.



MANOR—horloge électrique qui vous donnera l'heure juste à la cuisine. Modèle attrayant, à déclenchement automatique. Les gros chiffres et le cadran incliné permettent de lire l'heure facilement. 3 beaux finis, au choix.

Les plus belles pendules que nous ayons jamais faites. Voyez les Westclox avant d'acheter une pendule ou un réveil électrique. Jolis modèles pour toutes les pièces. Il y a aussi de beaux modèles à ressort, dont le plus important est Big Ben, le réveil Westclox si renommé.



WESTERN CLOCK CO. LIMITED • PETERBOROUGH, ONT.

— Parfaitement! firent des voix en un murmure.

De son coin, Gérard Mercier n'avait rien perdu de ce dialogue; une sueur d'angoisse inondait ses tempes.

Ah! que n'eût-il donné pour posséder un bon revolver... Les paroles de la pauvre Mme Lancieux lui revenaient à cette heure en mémoire:

— Gardez-vous bien! Vous aurez affaire à des redoutables adversaires, lui avait-elle dit.

Comme elle avait eu raison... Et lui, au lieu de s'armer, ce qui aurait dû être son premier soin, avait continué à vaquer à ses dangereuses occupations, n'ayant en poche qu'un mauvais canif.

CHAPITRE IV

LA BANDE de Cardona et de Cortez était, elle, pourvue abondamment de revolvers et de couteaux, car c'était bien certainement à elle que Gérard Mercier avait présentement affaire, ces bandits ayant intérêt à le supprimer.

Mais comment savaient-ils qu'il était sur leur piste?... Voilà ce que Gérard ne pouvait arriver à comprendre.

Pourtant ce n'était pas le moment de réfléchir; actuellement, il avait mieux à faire; coûte que coûte, il fallait sortir de ce guépier, sinon...

— Attention, vous y êtes?... demandait le chef d'une voix chuchotante qui arriva cependant jusqu'au malheureux novice.

Gérard, dans son coin, sous le hangar se ramassait sur lui-même, prêt à bondir, ne voulant point être découvert en ce lieu et assommé sur place ainsi qu'un lapin au gîte.

Soudain, sous la paille, ses doigts rencontrèrent un objet dur, au contact glacé, une lourde barre de fer.

Prestement le novice s'en saisit; dans sa main nerveuse ce levier constituait une arme redoutable et puis, cela valait mieux que rien!

Au même instant, un long fuseau de clarté blanchâtre s'allongeait à travers la cour qu'il balayait de biais et Gérard entrevit l'homme qui tenait la lampe électrique, à quelques pas de lui.

Fort heureusement, le bandit lui tournait le dos, dirigeant le rayon de clarté vers un coin opposé de la cour; ce fut ce qui décida le marin à intervenir.

Se dressant, sa barre de fer au poing, il se rua en avant; au bruit, son adversaire lui fit face et Gérard eut le temps d'entrevoir le chef de la bande, l'homme au chapeau mou, surgissant de derrière un amas de caisses.

— Le voici! Nous le tenons!... cria-t-il avec un sauvage accent de triomphe.

— Pas encore! riposta le jeune matelot.

En même temps il assenait sur le bras du plus rapproché de ses adversaires un terrible coup de levier; l'individu poussa un hurlement de douleur qui résonna lugubrement dans la cour et lâcha sa lampe qui tomba sur le sol, où elle se brisa en éclats.

Instantanément les ténèbres envahirent le théâtre du combat. L'homme à l'imperméable et au chapeau mou jura effroyablement car il venait de se heurter contre un tonneau et avait failli culbuter de tout son long.

Mercier n'en entendit pas davantage; tête baissée il fonçait en avant vers le couloir. C'était là sa seule chance de salut.

Seulement, deux malandrins devaient garder cette issue. Il fallait profiter de leur surprise première, sans cela c'en était fait du jeune homme. En trois élans, il fut près de la porte en question. A la même seconde, l'un des sacripans sortant de l'ombre se dressait devant lui, brandissant un poignard.

— Le voilà, prévenait-il d'une voix rauque, je...

Le forban n'eut pas le loisir d'achever la phrase commencée; pointant son

levier, Gérard l'en frappait au creux de l'estomac et le misérable, la respiration coupée, s'affala lourdement en jetant une plainte sourde. Son camarade qui s'était écarté de quelques pas revenait à la rescousse.

Mercier ne l'attendit point; déjà il détalait à toutes jambes par le couloir, à la façon d'un lièvre poursuivi.

— Si les coquins ont refermé la porte donnant sur la rue je suis pris... songeait-il.

Par bonheur, il n'en était rien, la bande s'était gardée cette issue, afin de pouvoir battre en retraite rapidement.

Comme un bolide, Mercier déboucha sur le trottoir et une exclamation de satisfaction jaillit de ses lèvres.

— Enfin!...

— Pas si vite, mon garçon... On ne file pas les uns sans les autres! lui répondit une voix enrouée à l'accent canaille.

Et le chauffeur de l'automobile des bandits, qui était demeuré debout près de sa voiture dont le moteur continuait à tourner, se précipitait une lourde clef anglaise à la main, barrant la route au fugitif.

Gérard bondit de côté, si bien que le coup destiné à lui fracasser le crâne ne l'atteignit qu'à l'épaule gauche.

Il riposta par un coup de barre de fer envoyé à toute volée à travers la figure du chauffeur.

Celui-ci recula en grondant, crachant ses dents dans un jet de salive rougeâtre.

— Ah! la sale bête... Il m'a bien arrangé.

Le novice n'en écouta pas davantage et, reprenant sa course, il entreprit de contourner l'auto; en effet, il n'était point tiré d'affaire, loin de là, deux de ses adversaires rappliquaient de la cour au pas gymnastique et Mercier les sentait sur ses talons.

Au cours de ce bref combat avec le chauffeur, il avait perdu quelques secondes et ceci risquait de lui coûter la vie; de plus, son bras gauche, ankylosé, le faisait souffrir, lui refusant tout service.

Il eut encore la force de traverser la rue, mais ses jambes se dérobaient sous lui. Il se sentait épuisé.

Un renforcement s'offrait entre deux maisons sur le trottoir opposé. Il s'y accula comme un sanglier qui fait tête à une meute. Il était temps, les autres arrivaient, bien décidés à en finir. Leur exaspération était évidente et des couteaux brillaient en leurs mains.

Le chauffeur s'était joint à eux et en arrière, on voyait arriver, clopin-clopant, l'homme à la lampe soutenant son poignet fracassé et le forban à l'estomac si rudement endommagé.

Un cercle d'adversaires cernait le marin et il comprit que la lutte suprême allait s'engager.

Faisant appel à toute son énergie, il étreignit désespérément son levier, décrivant autour de lui un formidable moulinet; au passage, l'arme faillit heurter le crâne du chef qui eut tout juste le temps de sauter en arrière.

— Le drôle est enragé, ma parole... Allons, en avant, ruons-nous sur lui tous ensemble... Vous laisserez-vous tenir en échec par ce gamin, presque un enfant?...

En dépit de ces admonestations qu'il prodiguait à ses compagnons, l'homme à l'imperméable demeurait prudemment hors d'atteinte, n'ayant nulle envie de faire connaissance avec la barre que Gérard maniait si vigoureusement; les autres eurent un mouvement d'hésitation.

— Rappelez-vous, il y a une prime de cinq mille francs pour qui descendra ce failli chien! faisait le chef.

Cette promesse ranima le zèle des rôdeurs; au reste, il était visible que Gérard se fatiguait, ses moulinets n'a-

[Lire la suite page 24]

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

NOISETTES D'AGNEAU

Désosser 6 côtelettes d'agneau et frapper la viande avec un pilon pour l'aplatir, on obtiendra ainsi des rouelles de ½ pouce d'épaisseur. Mettre ces rouelles dans un plat et couvrir d'une marinade faite avec 3 c. à tb. d'huile, 3 c. à tb. de vinaigre, 1 petit oignon haché finement, 2 c. à tb. de persil frais, du sel et du poivre. Laisser mariner 10 à 12 heures. Egoutter la viande et faire rôtir sur un gril dans un four de 450° F. 10 minutes d'un côté, puis 10 minutes de l'autre. Servir avec une purée de pommes de terre à la crème.

PURÉE DE POMMES DE TERRE A LA CREME

Faire cuire dans leur pelure 6 pommes de terre avec très peu d'eau. Quand elles sont bien cuites, les peler, les passer en purée, y ajouter ½ tasse de lait chaud et 2 c. à tb. de beurre. Assaisonner de sel et de poivre. Mettre dans un plat beurré. A l'aide d'une cuillère, faire des cavités dans la purée, remplir de lait chaud et remettre au four pour faire absorber le lait. 6 services.

CREPES A LA GELEE

1 tasse de lait
1 tasse de farine
2 oeufs
½ c. à thé de sel

Tamiser la farine avec le sel et délayer avec le lait. Séparer les oeufs, battre les jaunes et les ajouter à la pâte. Battre les blancs en neige ferme et les incorporer à la pâte. Faire cuire dans une poêle avec très peu de beurre. Quand elles sont bien cuites, les couvrir de gelée et les rouler. Servir chaudes.

CREME MOULEE AU TAPIOCA

½ tasse de tapioca pulvérisé
¾ de tasse de jus de fruits : pommes, prunes, fraises ou framboises
1 tasse d'eau froide

Cuire le tout au bain-marie jusqu'à épaississement et jusqu'à ce que le mélange soit clair et transparent. C'est à ce signe que l'on reconnaît que le tapioca est cuit. Retirer du feu, laisser refroidir un peu et y incorporer 2 blancs d'oeufs battus. Verser dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre bien ferme. Servir avec sauce à la guimauve.

SAUCE A LA GUIMAUVE

Mettre dans un bain-marie 12 carrés de guimauve avec ½ tasse de sirop de maïs et ½ tasse de lait. Laisser cuire jusqu'à ce que la guimauve soit bien fondue. Colorer légèrement en vert et servir froid. 6 services.

GALETTES DE POIS VERTS

1 boîte de petits pois
1 oeuf battu légèrement
1 c. à tb. de beurre fondu
1 c. à thé d'oignon râpé

Bien égoutter les petits pois et les passer en purée. Ajouter à cette purée l'oeuf, le beurre et le jus d'oignon, sel et poivre au goût. Verser par cuillerées dans un poêlon contenant du beurre bien chaud et faire rôtir des deux côtés. 6 services.

OEUF AU FROMAGE

Mettre dans un plat en pyrex 6 rôties beurrées, couvrir de fromage râpé, 1 tasse. Verser sur le tout du lait bouillant, juste assez pour humecter le pain. Casser un oeuf sur chaque rôtie et mettre cuire à four chaud 400° F. jusqu'à ce que les oeufs soient cuits. 6 services.

SHORT-CAKE AUX PECHEES

1 ½ tasse de farine
1 c. à thé de sel
3 ½ c. à thé de poudre à pâte
4 c. à tb. de shortening
½ tasse de lait
1 boîte de pêches en conserve
crème fouettée

Mettre dans un bol la farine préalablement tamisée puis mesurée, tamisée de nouveau avec le sel et la poudre. A l'aide d'un appareil spécial ou de 2 couteaux, couper le corps gras dans la farine jusqu'à ce que le mélange ressemble à du gruau. Ajouter le lait et délayer vivement la pâte à l'aide d'un couteau jusqu'à obtention d'une boule molle. Mettre cette pâte dans une assiette à gâteau bien beurrée, badigeonner de lait et cuire à four chaud 400° F. 12 à 15 minutes. Laisser refroidir sur un treillis. Couvrir de pêches bien égouttées et garnir de crème fouettée. 6 services.

L'ÉCLAT DES COULEURS D'AUTOMNE DANS VOTRE CUISINE

Qui, l'automne pénètre avec ses riches parures dans votre cuisine, lorsque vous employez vos plats pyrex de couleurs, pour le four. Attrayants, et tellement pratiques ces quatre bols de couleurs, emboîtés, sont toujours à votre service pour une foule d'usages. Pour cuire, pour conserver, pour mélanger ou pour servir, les superbes bols pyrex de couleurs, pour le four, répondent à tous les besoins d'une ménagère. Service de quatre, seulement - - - \$3.70

CHERCHER L'ÉTIQUETTE ORANGE FAMILIÈRE OU CETTE MARQUE DE COMMERCE EMPREINTE DANS LE VERRE

PYREX



"PYREX" EST LA MARQUE DÉPOSÉE DE CORNING GLASS WORKS OF CANADA LIMITED

LES COUPES PYREX SONT IDÉALES POUR L'ALIMENTATION DES BÉBÉS

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 828
10 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 829

C	E	P	A	G	E	T	P	O	U	S	S	A
E	P	I	N	E	H	I	C	C	R	U	O	R
R	U	S	E	M	U	R	I	S	I	E	N	A
E	R	E	D	A	M	E	R	E	T	U	N	S
M	E	C	E	T	T	E	N	E	B	R	E	
O	S	E	M	E	S	E	T	R	E	S	C	
N	U	T	A	R	I	R	E	I	R	E	A	H
I	N	O	N	I	L	U	N	I	A	R	A	
E	S	O	O	E	F	R	E	N	E	T	U	
S	F	I	E	L	S	I	L	E	T	S	D	
P	I	L	U	L	E	S	L	E	E	C	I	
C	I	D	R	E	V	I	S	E	S	T	H	E
O	T	E	S	S	I	R	E	S	L	E	U	R
C	O	L	I	S	R	O	C	G	E	S	T	E
A	N	E	R	I	E	P	Y	O	U	T	E	S

M. J.-René Nadon, 2374, rue Rouen, Montréal, P.Q. ; Mlle Jeannine Rollin, 211 ouest, rue Ontario, appt. 3, Montréal, P.Q. ; Mlle Madeleine Turgeon, 6514, rue Chambord, Montréal, P.Q. ; Mme J. Verreault, 362, rue De La Salle, Québec, P.Q. ; M. Ernest Magnan, 389 Avenue Bernatchez, Québec Ouest, P.Q. ; Mme Jeannot Bélair, Ormstown, Co. Châteauguay, P.Q. ; M. R. Laframboise, (303) Sana. St-Laurent, Hull, P.Q. ; Mme L. Bureau, Varennes, P.Q. ; Mme J.-L. Couture, Lyster, Co. Mégantic, P.Q. ; M. Patrick Daly, Case Postale 397, Roberval, P.Q.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 830

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

Ville ou Village

Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORizontalement

1. Tumeur au jarret d'un cheval. — Coup de dés. — Sert à stimuler.
2. Tribu nomade de Tartarie. — Portique en pierre. — Lac du Soudan.
3. Billet d'identité. — Mammifère prosimien de l'Inde.
4. Marque la joie. — Explorateur américain. — Occupe le deuxième rang.
5. Homme politique français né à Lumigny. — Préfixe. — Remorquer.
6. Fécule. — Côté d'un navire frappé par le vent. — Château de la Loire.
7. Chef-lieu d'Ille-et-Vilaine. — Interstices qui séparent les molécules.
8. Peigne de tisserand. — Cadet. — Petite prairie.
9. Grand vase de grès. — Marque infériorité de qualité.
10. Peintre né à Montpellier. — Romancier suisse né à Nyon. — Brève.
11. Choiesies. — Marmite de cuisine. — Genre de légumineuses.
12. Stationner. — Lande où l'on met paître les troupeaux. — Mammifère du genre *bradype*.
13. Boîtes pour conserver les objets. — Renouveler une obligation.
14. Lui. — Genre de palmiers. — Fils de Domitius.
15. Grand fleuve de l'Afrique. — Large sillon. — Yacht de course.

VERTICALEMENT

1. Bonbon laxatif. — Maladie de l'esprit qui rend furieux.
2. Interjection marquant la douleur. — Absorber en respirant. — Terre entourée d'eau. — Mesure chinoise.
3. Masse de pierre dure. — Qui a un goût d'oeufs couvés.
4. Etoffe de laine. — Partie opposée au tranchant. — Propre.
5. Couvre-pied. — Unique.
6. Métal blanc léger et malléable. — Argot. — Peu de chose.
7. Légumineuse. — République de l'Amérique méridionale. — Titre anglais.
8. Conjonction copulative. — Difficile à remuer. — Connu.
9. Terrain. — Mélancolique. — Face d'un corps polyédrique.
10. Nom grec du dieu de l'Amour. — Être fantastique féminin. — Duvet long et soyeux.
11. Sert de parenthèses dans un texte. — Exposer les raisons.
12. Lien pour attacher les bêtes. — Parasite. — Assistera.
13. Consentir. — Masse de pierre.
14. Pronom indéfini. — Venus au monde. — Pénètre. — Négation.
15. Couvrir d'amidon. — Rivière d'Italie, affluent du Pô.

L'AFFAIRE DE L'"AQUITAINE"

[Suite de la page 22]

vaient plus la même rapidité, avant peu, le levier s'échapperait de sa main défaillante et alors, il serait à la merci de ses ennemis.

Le sentiment de sa perte, qu'il eut très nettement à cet instant, exaspéra Mercier ; jusqu'ici il n'avait point appelé à l'aide, pensant sans doute que la chose était inutile. A présent, il était plus que temps, aussi un cri long, désespéré, s'échappa-t-il de sa gorge en feu :

— Au secours !... A l'assassin !...

— Te tairas-tu, vipère ! vociféra le chauffeur en lui allongeant un coup de couteau qui, glissant sur une côte, laboura la poitrine de l'infortuné.

— A moi !... Au meurtre !... continuait à clamer Gérard.

Déjà, dans la rue, des fenêtres s'ouvraient, des têtes effarées se montraient, sondant du regard le terrain du combat où un bec de gaz placé à quelques pas éclairait d'une lueur incertaine.

— A moi !... A l'aide !...

Un second coup de couteau venait d'entamer l'épaule du novice et l'un des adversaires, passant sous son levier, tâchait de la saisir aux jambes, de le culbuter.

Ce fut alors qu'un bruit de galopade éperdue se fit entendre ; quelqu'un accourait, martelant furieusement le pavé de ses gros souliers tandis qu'une voix que Gérard crut bien reconnaître, criait :

— Tenez bon !... Voilà du secours !

A la même seconde, un grand gaillard bâti en hercule bondissait hors de l'ombre, faisant tourner au-dessus de sa tête une ceinture de cuir, munie à son extrémité d'une lourde boucle d'acier.

Un dernier élan l'amena au milieu des assaillants, et Gérard qui, d'un coup de pied bas, venait d'échapper à l'étreinte sournoise de son ennemi, se redressa, poussant une joyeuse exclamation :

— Kéradiou !... A moi, mon vieux, à moi !

De son côté, le grand Breton avait identifié son jeune camarade ; sa rage, sa force en parurent décuplées. N'ayant point sommeil il se promenait lorsque les appels de Gérard lui étaient parvenus.

D'un coup de ceinture il cingla le chauffeur qui essayait de l'arrêter puis il se rua sur le chef de la bande.

Ce dernier, comprenant que la partie était perdue, avait tiré son revolver et s'apprêtait à foudroyer le marin à bout portant ; celui-ci eut tout juste le temps de se baisser et la balle, se perdant dans l'espace, alla fracasser l'imposte vitrée d'une boutique de l'autre côté de la rue.

Déjà Kéradiou était sur l'homme que, d'un coup sur le poignet, il obligea à lâcher son revolver.

D'un coup de poing, il lui fit sauter son chapeau. Celui-ci tomba en entraînant quelque chose auquel le Breton ne prit pas garde tout d'abord.

— Bon sang ! hurla-t-il, c'est Ricardo Cortez !...

De fait, devant lui, il avait bien le secrétaire de Cardona, le bandit n'avait point péri dans le golfe de Gascogne ainsi que le supposait la police et c'était bien lui qui dirigeait l'attaque de cette nuit.

— Ah ! cette fois, tu ne m'échapperas pas ! gronda Kéradiou hors de lui.

Et, comme un forcené, il se précipita en avant, dans l'intention de saisir Cortez au collet, mais celui-ci s'était armé d'un couteau et d'un furieux coup de revers, il entailla la main tendue vers lui.

Et, comme un forcené, il se précipita en avant, dans l'intention de saisir Cortez au collet, mais celui-ci s'était armé

d'un couteau et d'un furieux coup de revers, il entailla la main tendue vers lui.

Au reste, les autres bandits accouraient pour porter secours à leur chef, des coups de feu claquaient car, à présent que l'alarme était donnée, les malandrins n'hésitaient plus à se servir de leur revolver.

Kéradiou chancela, la cuisse traversée par un projectile.

— Au large, commanda Cortez, décampons, sinon nous allons avoir la police sur les bras !...

De fait, les portes s'ouvraient et vers l'extrémité de la rue, des agents cyclistes se montraient, arrivant à toutes pétales.

Les bandits n'insistèrent point et, tout en exécutant une rapide fusillade destinée à tenir en respect ceux qui auraient voulu leur barrer le passage, ils se replièrent précipitamment vers leur automobile.

D'un bond, le chauffeur se hissa sur son siège, le moteur tournait toujours, il embraya d'un coup sec.

Ses compagnons s'engouffrèrent dans le véhicule qui démarra, filant à toute vitesse vers le bout de la rue demeuré encore libre.

Jean Kéradiou avait bien tenté de poursuivre les fuyitifs, mais à peine eût-il fait quelques pas qu'il s'abattit lourdement sur un genou, la blessure qu'il avait reçue à la cuisse engourdissait sa jambe ; là-bas, sur le trottoir, Gérard Mercier ne valait guère mieux car, avant de s'éloigner, l'un des malandrins, s'emparant de sa barre de fer, lui en avait asséné un terrible coup sur le crâne.

Lorsque les agents cyclistes parvinrent enfin sur le lieu de la bagarre, l'auto disparaissait, tournant l'angle d'une rue, à deux cents mètres de là, sans plus se soucier des coups de sifflot réitérés lancés par les représentants de l'autorité.

— Nous arrivons à temps ! grammaire le brigadier commandant la ronde.

— Vous pouvez même dire qu'il est un peu tard, ricana Kéradiou, une minute de moins et nous pincions ce gibier, lequel est d'importance.

— Il n'est pas dit que nous ne le retrouverons pas !

Ce disant, le brigadier ordonnait à deux de ses hommes de filer à toute vitesse sur les traces de l'auto ; peut-être parviendraient-ils à la joindre, ou d'autres gardiens alertés réussiraient-ils à lui barrer le passage.

Hélas, ce suprême espoir devait être déçu !...

Quelques minutes plus tard, les cyclistes étaient de retour, annonçant que la limousine fugitive avait disparu sans qu'on pût déterminer la direction qu'elle avait prise.

— Mais enfin, quels sont ces gens ? grognait le brigadier mécontent et tout hérisé.

— Ricardo Cortez ! Le complice de Cardona, l'escroc... rétorqua Kéradiou avec humeur.

— Vous dites ?...

— La vérité... Je l'ai parfaitement reconnu, bien qu'il se soit camouflé de la bonne manière... Je lui ai fait sauter son chapeau !...

— Voici un feutre mou ! s'exclamait à cet instant un agent, en ramassant l'objet en question sur le sol. Tiens, il y a une perruque noire avec.

— Parbleu ! que vous disais-je ? grogna le Breton en haussant les épaules.

Tout en parlant, le grand marin s'était mis debout et son regard inspectait les environs, semblant chercher quelqu'un

— Où est Gérard ?... Ne l'ont-ils pas enlevé ?

Kéradiou s'interrompit brusquement. Il venait d'apercevoir son camarade gisant de tout son long sur le trottoir et ne donnant plus signe de vie.

— Ah ! mille tonnerres ! S'ils me l'ont tué !... Malheur à eux !

Et, sans plus se soucier de sa blessure, il se précipita vers le novice, bousculant au passage le brigadier qui ne se rangeait pas assez vite à son gré.

L'instant d'après, agenouillé près de Mercier, Jean Kéradiou s'efforçait de reconnaître l'état de ses blessures.

Gérard était tombé la face contre terre et ne bougeait pas plus qu'une souche. Jean le retourna avec précaution, une maman n'eût pas fait mieux. Alors le visage du pauvre garçon apparut, livide, décomposé.

Un mince filet de sang coulant de son front entaillé à la racine des cheveux balafrait sa joue d'une tache sombre. Il avait les yeux clos, les narines pincées.

— Ah ! quelle misère ! balbutiait Kéradiou, un si brave petit gars !

Cependant, on s'empressait autour du novice, car à présent, de toutes les maisons du voisinage, des gens en costume de nuit sortaient, l'air affolé, criant, s'interpellant, pérorant à perte de vue, donnant des détails sur la bagarre.

Chacun prétendait savoir mieux que son interlocuteur ce qui s'était passé et il en résultait une confusion inexprimable. L'un des agents cyclistes était allé quérir une voiture ambulante ; celle-ci arriva enfin et Gérard Mercier, toujours privé de sentiment, fut placé à l'intérieur.

Jean Kéradiou y monta à sa suite et le véhicule fila vers le plus proche hôpital.

Là, un interne de service, des infirmiers, entourèrent Kéradiou.

— Vous êtes blessé à la main et à la cuisse, commençait le premier.

— Ceci n'est rien... Ne vous occupez pas de moi... Voyez plutôt mon petit Gérard... J'ai peur que les bandits ne lui aient fait son affaire, fit le Breton avec un grand geste.

On apportait la civière sur laquelle Mercier était étendu et le médecin, s'étant courbé vers le pauvre garçon, se redressa aussitôt.

— Il n'est qu'évanoui, mon brave, fit-il en se tournant vers Jean, rassurez-vous donc !

— Ah ! merci, docteur !

De fait, quelques minutes plus tard, Gérard revenait à la vie ; son premier regard fut pour Kéradiou qui, debout à son chevet, fixait sur lui un regard inquiet.

— Merci, mon vieux, je crois bien que sans toi je ne serais plus de ce monde, balbutia-t-il en tendant une main incertaine que le Breton serra avec effusion.

— Cela se pourrait bien, petit, je ne m'en serais consolé de ma vie !

— A présent, tenez-vous tranquilles tous les deux, il faut que j'examine vos blessures, intervenait l'interne d'un air bourru qui cachait mal sa satisfaction.

En effet, les deux marins avaient grand besoin de soins appropriés ; Gérard avait reçu trois coups de couteau qui, heureusement, ne lui avaient fait que des blessures superficielles.

Le coup de barre qui l'avait assommé avait glissé, ne le frappant que de biais, sans cela il aurait eu le crâne fracturé ; quant à Kéradiou, la balle qui lui avait traversé la cuisse était ressortie, sa main droite ne portait qu'une large estafilade.

— Vous avez de la chance de vous en tirer à si bon compte, conclut l'interne en achevant de panser les deux amis, dans quelques jours il n'y paraîtra plus. On va vous coucher et demain, lorsque le chef passera la visite, si vous n'avez pas de fièvre, on vous permettra peut-être de décamper.

— Nous ne demandons pas autre chose, assura Kéradiou, lequel n'avait jamais aimé le séjour des hôpitaux.

A l'entendre, il s'y croyait en prison, manquant d'air et d'espace.

Une demi-heure plus tard les deux amis étaient allongés côte à côte dans d'étroits lits blancs.

— Tout de même, murmurait Gérard,

à qui les idées revenaient peu à peu, je me demande pourquoi ces gens m'ont attaqué...

— Hé ! petiot, n'as-tu donc point reconnu celui qui menait la danse ? repartit Kéradiou, qui avait entendu la réflexion de son compagnon.

— Ma foi non !

— J'ai eu plus de chance... Tu as eu affaire à Ricardo Cortez...

— Oh !...

— C'est comme je te le dis, il n'y a pas d'erreur possible, l'homme au chapeau mou c'était lui, je lui ai arraché sa coiffure et du même coup sa perruque, alors je l'ai parfaitement reconnu, d'autant que la lumière du bec de gaz voisin l'éclairait en plein, insistait le Breton.

— Au fait, la chose ne m'étonne point, fit Mercier, je n'ai pas d'ennemis à Bordeaux à part ces misérables... Je me demande comment ils ont su mon retour et que j'étais sur leur piste ?

— Cela, mon fils, je ne te l'expliquerai pas, repartit Kéradiou.

— C'est un mystère que nous verrons à éclaircir plus tard. Pour l'instant, tâchons de dormir... La tête me fait très mal... Il me semble que le bourdon de la cathédrale m'emplit les oreilles de son tocsin.

Et Gérard, qui était littéralement à bout de forces, ferma les yeux ; quelques minutes plus tard, il sombra dans un sommeil profond, voisin de celui de la mort.

Jean Kéradiou, penché au bord de sa couche, le contemplait d'un regard affectueux ; à la fin, tranquille sur le sort de son ami, le Breton s'allongea à son tour sur le dos et bientôt il ronflait à poings fermés.

Lorsque les marins s'éveillèrent il faisait grand jour ; déjà la plupart des malades hospitalisés dans la salle où ils se trouvaient, étaient en train de déjeuner.

Les infirmières à longues blouses blanches, allaient et venaient, glissant à pas feutrés.

L'une d'elles s'approcha de Gérard, questionnant :

— Eh bien ! comment cela va-t-il ce matin ?...

— Beaucoup mieux que je ne m'y attendais, répliqua le novice, je n'ai pas de fièvre...

— C'est exact, en effet, constata l'infirmière qui lui avait pris le poignet.

Là-bas, dans son lit, Kéradiou s'agitait ; Mercier répondit à son amical bonjour.

CHAPITRE V

MAIS un groupe se montrait au seuil de la salle ; c'était le médecin-chef, homme d'une cinquantaine d'années à la physionomie grave et sévère que suivaient ses internes. Parmi eux se trouvait celui qui avait pansé les matelots à leur arrivée.

En quelques mots il mit M. Giraud, c'était le nom du chirurgien, au courant de la situation et de nouveau les blessés furent examinés.

— Rien de cassé, conclut M. Giraud en hochant sa tête que couronnait une forêt de cheveux grisonnants, les plaies de ce gaillard-là ont bon aspect et se refermeront d'elles-mêmes... Ils n'ont besoin que d'un peu de repos et d'une alimentation convenable.

Sur ce, adressant aux deux amis un signe de la main, le médecin-chef s'éloigna, poursuivant son inspection.

Après son départ, Gérard Mercier s'absorba en une profonde méditation dont les questions de Kéradiou ne par-

— A quoi penses-tu donc, camarade ? demanda enfin le Breton que ce mutisme obstiné contrariait visiblement.

— A nos ennemis et à ce qu'il conviendra de faire quand nous sortirons d'ici, continua le novice, je n'ai pas envie de renoncer à la lutte, bien au contraire !

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	6	4	8	2	6	4	7	3	5	6	2	7	4	7	5
E	U	O	N	U	N	N	C	X	U	E	N	O	A	U	N
5	8	3	7	6	4	8	2	6	5	4	7	8	3	6	5
E	O	P	C	O	C	U	L	F	S	O	H	V	E	F	U
4	6	5	2	7	4	8	5	3	6	4	7	2	5	6	4
N	R	R	O	E	F	E	P	R	E	I	Z	N	R	A	A
4	5	6	3	7	5	4	6	2	8	5	6	3	7	5	2
N	I	L	I	V	S	C	L	G	A	E	E	M	O	P	V
4	7	5	6	2	7	4	8	3	6	5	8	2	7	8	5
E	U	A	C	O	S	E	U	E	H	R	G	Y	P	A	T
4	7	5	3	6	5	4	7	2	6	5	4	7	3	8	5
N	L	E	N	A	L	V	U	A	N	E	O	S	T	I	P
5	2	8	5	4	6	3	7	5	6	4	7	2	7	3	5
H	G	N	O	U	T	E	T	N	E	S	O	E	T	Z	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

POUR CALMER DOULEUR ET MALAISES CAUSÉS PAR LE RHUME

ASPIRIN

COMMENCÉ À AGIR EN 2 SECONDES

PLUS BAS PRIX QUE JAMAIS
12 comprimés... 18c
24 comprimés... 29c
100 comprimés... 79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI



Comment assurer à vos YEUX FATIGUÉS un prompt repos

FAITES CE SIMPLE ESSAI AUJOURD'HUI



YEUX FATIGUÉS ? Calmez-les et rafraîchissez-les avec deux gouttes de Murine sûr et doux, dans chacun—Vous obtenez un... **SOULAGEMENT RAPIDE.** Instantanément, vos yeux se sentent rafraîchis. Murine, mélange habile de 7 ingrédients, nettoie et calme les yeux qui sont fatigués par le surmenage ou l'exposition au soleil, au vent et à la poussière.

MURINE POUR LES YEUX



JOUEZ de la GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE ENR.
122-5, Blvd. Charest, Québec.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Rayonnez de Santé et de Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO «A»

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du
produit SANO «A».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

— Parbleu, moi non plus!

— Alors, laisse-moi envisager la situation sous tous ses aspects... Il nous faut établir un plan de campagne et ne plus opérer à l'aveuglette, sinon la bande finira par nous échapper.

— Je compte sur toi pour cela, car tu sais, moi... les idées, ce n'est pas mon fort... reconnut Jean en se laissant aller sur ses oreillers.

Durant près d'une heure encore, Gérard Mercier médita de la sorte; après quoi, appelant une infirmière, il lui demanda de quoi écrire.

Se calant sur le bord de son lit, le novice entreprit de rédiger une longue lettre; de temps à autre il s'arrêtait, levant la tête, cherchant une phrase, un mot.

Alors il rencontrait le regard de Jean Kéradiou qui le contemplait avec une admiration non dissimulée.

Enfin la missive fut achevée et Gérard la remettant à l'infirmière, lui recommanda de la jeter à la poste le plus possible.

— Mais à qui donc as-tu écrit? s'enquit le Breton, intrigué.

— Tu le sauras plus tard, repartit le novice. Vois-tu, nous devons nous défier de tout le monde. Il y a gros à parier que la conversation que nous avons eue ensemble, dans le petit bar de la place Gambetta, a été surprise par un émissaire de nos adversaires? De là l'attaque qui a failli nous coûter la vie à tous les deux.

— Cela se pourrait bien!

— Dis que c'est certain... J'y ai beaucoup réfléchi... Pour moi, la chose n'est pas douteuse. Donc, à l'avenir, silence et prudence, telle doit être notre devise.

— Tu as raison! approuva le Breton qui, à part lui, ajouta: tout de même, il en a une tête, ce Gérard... Je me demande comment il fait pour avoir autant d'idées... J'ai beau me creuser, je ne lui arrive pas à la cheville...

Et sur cette constatation qui ne faisait naître chez lui aucun sentiment d'envie, le brave garçon tendit la main à son jeune ami.

Quatre jours plus tard, les deux marins, à peu près remis, quittaient l'hôpital; leur première visite fut pour Jeanne et pour sa tante, Mme Torrel, qu'ils avaient fait prévenir de ce qui leur était arrivé. Il va sans dire que les deux femmes accueillirent les survivants avec la plus franche cordialité; ceux-ci durent narrer à plusieurs reprises les tragiques événements que nous connaissons.

Ce matin-là, M. Abel Delestang se tenait dans son bureau et, tout en dictant son courrier, semblait singulièrement préoccupé; sa dactylographe, Francine Mauriac, une jolie rousse de vingt ans, aux yeux verts, qui l'observait à la dérobée, en acquit la certitude à plusieurs reprises.

En effet, le patron se trompait, cherchait ses mots, ce qui ne lui arrivait jamais, bref, il avait la tête ailleurs.

M. Abel Delestang était l'un des principaux courtiers d'assurances maritimes de la place de Bordeaux. La compagnie qu'il représentait traitait de nombreuses affaires. C'était à elle que Juan Cardona avait assuré, pour huit millions de francs, le cargo l'«Aquitaine» et sa cargaison fictive.

Au physique, le courtier était un homme de petite taille, assez corpulent, au visage rond, au tempérament sanguin.

Sous les cheveux grisonnants coupés en brosse, le front se développait large, volontaire. Les yeux noirs avaient un regard perçant; le nez fort, dominait une bouche aux lèvres épaisses.

Un menton carré, modelé en pleine pâte, complétait cette physionomie dont l'expression générale était l'énergie, l'activité.

Enfin un employé frappa discrètement à la porte et, sur l'ordre de M. Delestang, se montra au seuil du bureau.

— Ces messieurs sont arrivés.

— Tous?

— Oui, tous, monsieur... Je les ai introduits au salon, conformément à vos instructions.

— C'est bien, j'y vais, riposta le courtier en se levant; puis s'adressant à Francine Mauriac oui, le bloc-notes et le crayon à la main, faisait mine de le suivre.

— Je n'ai pas besoin de vous pour l'instant... Nous continuerons à mon retour...

— Bien, monsieur, murmura la jeune fille en se dirigeant vers le petit bureau voisin où était installée sa machine à écrire.

Quant à M. Delestang, s'étant assuré dans une glace que sa cravate était bien nouée, que son veston tombait correctement, il passa dans un petit salon communiquant directement avec son cabinet de travail; deux hommes qui s'y trouvaient assis, se levèrent à son apparition.

L'un était Gérard Mercier; quant à son compagnon, c'était Jean Kéradiou. Cordialement, M. Abel Delestang leur serra la main ainsi qu'à d'anciennes connaissances.

En effet, au cours de l'enquête qui avait suivi la tentative de sabotage de l'«Aquitaine», le courtier avait eu l'occasion d'apprécier les deux hommes à leur juste valeur et ne leur avait pas ménagé les compliments sur leur courage, leur esprit de décision.

A l'hôpital, Gérard Mercier s'en était souvenu et c'est au courtier qu'il avait écrit la longue lettre qui avait si fort intrigué Jean Kéradiou.

Dans cette missive, le novice exposait de façon détaillée à M. Delestang les renseignements recueillis par lui, concernant les agissements de la bande Cardona et réclamait son concours.

Dès qu'il avait été libre, Gérard était venu voir le courtier et, rapidement, on était tombé d'accord sur ce point: il convenait de traquer sans merci les malandrins, cela par tous les moyens et, puisque la police bordelaise semblait montrer quelque mollesse, on se substituerait à elle, voilà tout!

De fait, lorsque Kéradiou avait déclaré que l'un des agresseurs de Mercier n'était autre que Ricardo Cortez, le commissaire de police Grisard avait furieusement haussé les épaules. Il s'était tenu dans l'idée que Cortez devait s'être noyé dans le golfe de Gascogne, il n'en voulait pas démordre. Ne le laisserait-on point en repos avec ces accusations stupides?...

Pour M. Grisard, le novice avait été attaqué par de simples rôdeurs en quête d'un mauvais coup; cette affaire n'avait aucun rapport avec celle de l'«Aquitaine», il n'aurait point de peine à le prouver.

Sur un signe de Gérard, présent à l'interrogatoire, Kéradiou n'avait point insisté, mais M. Delestang avait été mis au courant de ce nouvel incident et ceci n'avait fait que confirmer sa volonté d'agir en dehors de la police officielle.

Quelques instants plus tard, précédant les deux matelots, le courtier général pénétrait dans le grand salon où, d'ordinaire, se réunissaient les membres de son conseil d'administration. Une demi-douzaine de messieurs à la physionomie grave et sévère s'y trouvaient assemblés.

C'étaient d'autres courtiers de la place de Bordeaux, représentants des compagnies d'assurances maritimes ayant eu plus ou moins à souffrir des agissements de Cardona, de Cortez et de leurs acolytes.

A l'entrée des nouveaux venus, tous s'étaient mis debout.

— Mes chers collègues, permettez-moi de vous présenter MM. Mercier et

Kéradiou... Leurs noms ne vous sont point inconnus car, au cours de ces temps derniers, les journaux ont beaucoup parlé d'eux. Ce sont des hommes intelligents, résolu, capables de mener à bien l'enquête délicate dont je compte les charger au nom de ma compagnie. J'ose espérer que vous vous associerez à moi et accorderez toute confiance à ces braves matelots.

Sur ce, M. Delestang entreprit d'exposer à ses auditeurs attentifs les renseignements recueillis par Gérard au cours de son voyage à Nantes et à La Rochelle; il termina par la narration de l'agression qui avait failli coûter la vie aux deux amis.

— Vous le voyez, messieurs, la situation est sérieuse, nous avons affaire à un ennemi déterminé, disposant de puissants moyens d'information... La police refusant de nous suivre dans cette voie, il ne nous reste plus qu'à démasquer nous-mêmes les coupables. Alors, la justice agira et les bandits seront châtiés.

Longtemps, M. Delestang parla de la sorte; ses auditeurs approuvaient d'un signe, posant parfois des questions auxquelles Gérard répondait de façon claire et précise.

Ensuite, on délibéra et il fut arrêté que des crédits importants seraient ouverts aux enquêteurs; il ne fallait point que, faute d'argent, ils ne puissent mener leurs recherches à bonne fin.

— Bien entendu, messieurs, notre accord doit demeurer secret, sinon nos adversaires en seraient vite informés conclut M. Abel Delestang.

C'était l'évidence même, chacun le reconnut et promit de n'en souffler mot à personne.

— Il est regrettable que la police officielle nous lâche, observa cependant M. Davril, grand vieillard à la physionomie réfléchie, représentant une grosse firme parisienne, elle dispose de pouvoirs étendus...

— Je suis entièrement d'accord avec vous, mon cher collègue.

— Dans ces conditions, reprenait M. Davril, j'ai amené de Paris un fort habile détective, M. Jacques de Villefort, qui pourrait prendre en main la direction de l'enquête.

Les autres approuvèrent à l'unanimité et sur un mot de M. Davril, M. Abel Delestang sonna, afin de s'informer si quelqu'un n'était pas venu demander son collègue parisien. En effet, Jacques de Villefort avait pris rendez-vous avec M. Davril, et l'on pouvait compter sur son exactitude.

Le coup de sonnette de M. Delestang fit accourir un garçon de bureau; le courtier lui glissa un mot à l'oreille et, peu après, un nouveau personnage était introduit. C'était Jacques de Villefort qui venait d'arriver.

Rapidement, on le mit au courant de ce qui avait été décidé, Jacques approuvait sans réserve.

— Je ne voudrais pas déposséder M. Mercier de la direction de l'enquête qu'il a si bien amorcée, fit-il gaiement, en se tournant vers Gérard. Donc, s'il veut bien accepter ma collaboration...

— Monsieur, Kéradiou et moi serons très heureux de travailler sous vos ordres, interrompit le jeune homme. Nous ne nous dissimulons point notre infériorité. Seul, un homme de votre valeur peut triompher des bandits auxquels nous avons affaire.

Cela fut dit avec une simplicité qui toucha le détective, aussi tendit-il à Gérard une main que celui-ci serra cordialement.

— Voilà qui est entendu! déclara-t-il. Nous travaillerons de compagnie et ferons de la bonne besogne, j'en suis persuadé!

Il fut décidé qu'une somme de trois cent mille francs, fournie par les diverses compagnies d'assurances intéressées, serait aujourd'hui même déposée dans une banque au nom de Gé-

rard Mercier. En effet, de Villefort ne voulait point être nommé dans cette affaire; il convenait de ne pas effaucher l'adversaire.

Là-dessus, on se sépara... Gérard, Kéradiou et de Villefort quittèrent de compagnie les bureaux du courtier et, tout en devisant de choses indifférentes, gagnèrent le jardin public.

Là, ils s'installèrent sur des chaises, au beau milieu d'un vaste carrefour; de la sorte, ils ne craignaient point que leur conversation fût surprise par des oreilles indiscrettes. Leur conférence dura plus d'une heure et, seuls, les oiseaux du ciel auraient pu dire ce qui fut décidé.

Lorsque tous trois se séparèrent, ils étaient pleinement d'accord.

— Surtout, de la prudence, recommanda à mi-voix Jacques. Désormais, Merrier, ne sortez point seul, car c'est à vous que l'on en veut tout particulièrement.

— Soyez tranquille, monsieur le détective, je ne le quitterai pas plus que mon ombre, fit Kéradiou, et si quelqu'un tente de le regarder de trop près, c'est à moi qu'il aura affaire!

— Au reste, nous sommes armés, ajouta le novice, chacun de nous a un bon revolver...

— Sage précaution, approuva le policier, sur ce, au revoir mes amis!

On échangea une dernière poignée de main, puis on quitta le jardin public.

Pendant ce temps, M. Delestang avait réintégré son cabinet de travail, son premier soin fut de sonner sa dactylo, Francine Mauriac.

Celle-ci se présenta aussitôt; aimable, souriante ainsi qu'à l'ordinaire.

— Mademoiselle Francine, fit le cour-

tier, je vais vous dicter une circulaire absolument confidentielle que vous taperez à trente exemplaires. Vous rédigerez les adresses que je vous donnerai et me les remettrez ensuite en mains propres, car je me charge de les jeter à la poste.

« Comme vous n'aurez point terminé cette besogne à midi, vous ferez apporter votre déjeuner du restaurant voisin, je ne veux pas que vous sortiez durant l'exécution de ce travail. D'autre part, ie vous avertis que la plus extrême discrétion vous est recommandée... »

« Je vous serai donc obligé d'effacer de votre mémoire les termes de la circulaire en question; au moindre bavardage vous serez immédiatement congédiée. C'est compris, n'est-ce pas? »

Le regard de M. Delestang fixait la jeune fille bien en face. Celle-ci comprit que la chose était sérieuse, aussi s'empressa-t-elle de répliquer:

— Monsieur, je suis discrète par nature, je ne pense pas que vous ayez jamais eu à vous plaindre de moi!

— Je le reconnais volontiers.

— Je ferai donc de mon mieux pour continuer à mériter votre confiance et votre estime, poursuivit Francine qui s'animait et dont le joli visage se nuancait de rose.

— J'y compte!

Sur ce, M. Delestang entreprit de dicter à la dactylographe la circulaire destinée à ses collègues des grands ports français et étrangers; tout en la sténographiant, Francine se mordait la lèvre inférieure d'un air préoccupé et, peu à peu, les couleurs s'effaçaient de ses joues.

On eût dit qu'elle comprenait toute l'importance du document.

Conformément aux ordres du patron, la jeune fille tapa ce texte en plusieurs exemplaires qu'elle glissa sous des enveloppes; le courtier d'assurances les empocha après les avoir vérifiées soigneusement.

Vers six heures, quelque peu fatiguée par cette absorbante besogne, Francine Mauriac quittait enfin son bureau, lequel donnait sur les allées de Tourny.

Comme chaque soir, la dactylographe s'éloigna à pas pressés, en personne qui a hâte de regagner son domicile; pourtant, à la dérobée, elle jetait en arrière des regards furtifs afin de s'assurer qu'elle n'était point suivie.

Elle parvint ainsi sur le cours de l'Intendance: un taxi passait à vide, rasant le trottoir.

Mlle Mauriac fit un signe au chauffeur qui stoppa; alors, lestement, elle grimpa dans le véhicule ordonnant à mi-voix:

— Conduisez-moi à l'entrée de la rue Vannier, et vite...

L'auto fila, se perdant dans la foule des nombreux véhicules encombrant la chaussée; moins de cinq minutes plus tard, elle stoppait à l'entrée de la rue Vannier, voie paisible et solitaire située dans l'un des quartiers les plus calmes de Bordeaux.

Des couvents, des institutions d'enseignement, une maison de santé, la bordaient à droite et à gauche.

De vastes jardins isolaient ces diverses constructions les unes des autres; dans les grands arbres, des centaines d'oiseaux pépiaient gaiement avant de regagner leur nid.

Francine Mauriac ayant mis pied à terre à quelques pas de la clinique, régla son chauffeur qui, faisant exécuter un demi-tour à sa voiture, s'éloigna regagnant le centre de la ville.

La dactylo attendit que le taxi eût définitivement disparu, alors, au lieu de pénétrer dans la maison de santé qui semblait être le but de sa course, elle se remit en marche.

La minute suivante, elle stoppait devant un haut mur percé d'une porte charretière peinte en vert.

Au delà, on devinait qu'une vaste cour se développait; l'endroit paraissait abandonné.

Une dernière fois, Francine Mauriac s'assura que nul n'était en vue, après quoi, s'armant d'une clé, elle frappa quatre coups régulièrement espacés contre l'un des battants de la porte verte, négligeant de se servir de la sonnette qui s'offrait là, à portée de sa main.

Quelques secondes s'écoulèrent durant lesquels Francine ne cessa de surveiller les environs, puis des pas furtifs retentirent dans la cour et la minute suivante, l'un des vantaux de la porte charretière s'entr'ouvrait discrètement.

Dans l'intervalle ainsi ménagé, un homme de mauvaise mine dont une casquette enfoncée sur les yeux dissimulait en partie le visage, avança la tête.

— Ah! c'est vous, fit-il en reconnaissant la visiteuse, entrez vite!

Mlle Mauriac obéit sans mot dire, en personne que rien ne saurait surprendre.

Au fond de la cour se dressait un pavillon assez important, d'aspect vétuste et délabré.

Déjà l'homme se disposait à refermer la porte. Il n'en eut pas le temps. Brusquement un individu se dressa devant lui, engageant son pied entre le chambranle et le battant que, d'un coup d'épaule, il repoussa, tandis qu'il braquait un revolver sur l'étrange portier, quelque peu stupéfait.

C'était Jacques de Villefort.

— Police... Haut les mains... com-

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?

Qui ça? Mais c'est Zéphirin, c'est l'Bom' Guillet de "Madeleine et Pierre". C'est aussi Boberto de "Tessa" et le Facteur de "Marius" qu'il joua pour Pierre Dagenais, avec "L'Equipe" ainsi qu'un autre rôle pour la même troupe. Il a suivi des cours de vol de la *Laurentide Flying School*, à Cartierville (Bois Franc) et il tient à recommander son professeur, Joe McDermott. Ce n'est pas tout, en plus de jouer tant à la scène qu'à la radio dans "Madeleine et Pierre", ce jeune homme de talent est un danseur. Si vous l'aviez vu interpréter des danses de sauvages, la danse du scalpel, la danse du feu, la danse de la paix et le reste... Cela, évidemment, avant qu'il devienne technicien à CKAC. N'oublions pas qu'on l'a entendu dans "La Forteresse", on a entendu "ses sons", comme il dit, puisqu'avec son bon ami Marcel Giguère, "un bon copain de travail, il a pioché dur."



Vous souvenez-vous des spectacles de marionnettes, à l'Île Ste-Hélène, au Parc Dominion, au Gesù, au Parc Belmont? Eh bien, ce bonhomme était encore là-dedans avec son frère, que nous ne nommerons pas tout de suite, et avec Jacques Pelletier. Ce jeune homme a épousé une de nos grandes vedettes de la radio qui a détenu les rôles les plus importants au cours de la dernière saison. De plus, ce jeune enfant qui se ressemble encore beaucoup aujourd'hui, devait bien savoir parler franc car sa mère a fondé et dirigé depuis longtemps une école de diction, de mise en scène fort connue des radiophiles et des habitués des spectacles. Avez-vous deviné? Ce jeune communiant photographié par Albert Dumas, alors qu'il avait 7 ans, est aujourd'hui bien connu dans le domaine de la radio et de la scène. Le perdrons-nous un jour? Si oui, ce sera pour le retrouver dans le cinéma qu'il aime royalement et où il voudrait faire sa vie. "Ce serait mon rêve, dit-il, car j'aime souverainement le cinéma. N'oublions pas de dire qu'il n'est plus un amateur de photographie, qu'il est passé maître dans ce domaine comme dans le domaine de l'enregistrement des disques. Tournez à la page 34 de ce numéro du SAMEDI pour trouver la réponse."

NE SOUFFREZ PLUS DE LÈVRES GERÇÉES



Le nouveau LYPSTYL adoucissant soulage vite l'irritation



Une application de Lypstyl sur vos lèvres sèches, gerçées, soulage rapidement. Lypstyl contient de l'émollient Pommade de Benjoin. Seulement 25c aux comptoirs de pharmacie.

LYPSYL



Challenger

LA MONTRE DE PRÉCISION PROTÉGÉE

BIRKS
BIJOUTIERS

Tenez Vos Engagements

Sab	Mo	M	Mer	Jeu	Ven	Sab
					1	2
					8	9
3	10	11	12	13	14	15
					22	23
					30	31

Cette Semaine Aussi

PARADOL

du Dr Chase

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre
Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

NOTRE FEUILLETON

LE SECRET DE MANETTE

Par EMILE RICHEBOURG

LS NE ME TROMPENT pas, eux, murmura-t-il; toujours fidèles, voilà les véritables, les seuls amis: plus que jamais, ils vont être mes consolateurs.

— Ah! reprit-il, et cette lettre que j'oublie de lire. Il me semble que je connais cette écriture, continua-t-il en regardant la suscription.

Il déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre, et ses yeux cherchant tout de suite la signature, il lut le nom de Maurice. Aussitôt un pli se creusa sur son front.

— Pourquoi m'écrit-il? Que me veut-il encore? prononça-t-il d'une voix creuse. Ne lui ai-je pas dit que tout était fini entre nous, qu'il était devenu pour moi un étranger?

Il eut la tentation de déchirer la lettre sans l'avoir lue, mais il se retint.

— Après tout, pourquoi ne lirais-je pas? se dit-il; voyons ce qu'il a l'audace de m'écrire.

Dès les premières lignes ses lèvres pâlirent et un frisson passa dans tous ses membres. Quand il eut tout lu, il tomba lourdement sur un siège. Ses yeux démesurément ouverts restaient fixés sur le papier comme s'ils ne pouvaient plus s'en détacher.

Sans mouvement, la tête inclinée, cherchant à saisir la pensée qui lui échappait, il ressemblait à un être pétrifié. Cela dura un quart d'heure.

Tout à coup, il bondit sur ses jambes et se mit à marcher en se secouant comme un possédé.

— Ainsi, s'écria-t-il, je suis bien éveillé, ce n'est pas un épouvantable cauchemar!... La lettre, la voilà, je la vois, je la tiens... et j'ai lu, j'ai bien lu!

Une de ses mains s'était crispée sur sa tête et il ne sentait pas que ses ongles perçaient la peau de son crâne. Maintenant un tremblement convulsif secouait tous ses membres.

— Mais non, reprit-il d'une voix pleine d'anxiété, c'est impossible. Maurice n'a pas fait cela!... Mais cette lettre, pourquoi me l'a-t-il écrite? Pourquoi me dit-il que Georgette est morte? Morte, elle Georgette!... Et lui aussi... Morts tous les deux!... Ah! tout est confusion dans mon esprit; il me semble que ma tête va éclater, que je perds la raison...

Il continuait à marcher d'un pas saccadé, fiévreux, et à chaque instant il se frappait le front ou se portait des coups de poing furieux dans la poitrine.

Enfin, il s'arrêta. Puis, s'étant approché de la fenêtre, il relut la lettre. Il remarqua qu'elle portait la date du 23 janvier. C'était la veille, le 22, qu'il avait vu Georgette et Maurice.

Mais, six jours après la jeune fille était revenue rue Berthe, pour s'occuper de son déménagement, qui avait eu lieu le 30.

Si les rapprochements de ces dates rassuraient un peu Jacques Sarrue au

sujet de Georgette, par contre ils augmentaient encore l'obscurité de la lettre et le laissaient dans une grande perplexité.

Il avait jeté l'enveloppe dans le foyer de la cheminée; il la ramassa, et l'examen des timbres lui fit découvrir qu'elle était arrivée le 31 janvier au bureau de Montmartre, huit jours après avoir été écrite.

C'était pour Sarrue une nouvelle énigme à déchiffrer.

Il se fit les deux questions suivantes:

— Pourquoi cette lettre n'a-t-elle été distribuée que le 31 janvier? Par qui a-t-elle été mise à la poste?

Plus il cherchait, plus ses idées devenaient confuses.

— Oh! je ne puis rester plus longtemps dans cette affreuse incertitude, reprit-il d'une voix étranglée; il faut absolument que je sache tout ce qui s'est passé!

Il glissa la lettre dans une de ses poches, prit son chapeau et s'élança hors de sa chambre. Il dégringola l'escalier en bondissant sur les marches, passa comme une flèche devant Mme Durut, stupéfiée, et courut jusqu'à la rue Durantin, où il arriva haletant, les yeux hagards, ayant tout à fait l'air d'un insensé.

XXIX — OÙ L'ON VOIT PLEURER LE POÈTE

MONSIEUR Maurice Vermont est-il chez lui? demanda-t-il à la concierge.

— Il y a quinze jours qu'il est parti, répondit-elle.

— Oh! mon Dieu! fit Sarrue, d'une voix brisée, c'est donc vrai!

— On ne peut plus vrai, répondit la concierge, interprétant autrement la pensée du poète.

— Ainsi, il est mort! Il s'est tué!... Elle le regarda avec étonnement.

— Ah ça! fit-elle, qu'est-ce que vous dites donc? De qui parlez-vous?

— De Maurice Vermont.

— Alors, je ne comprends plus. Votre ami n'est pas mort et je ne crois pas qu'il ait jamais eu l'idée de se tuer. Je viens de vous dire qu'il est parti; c'est la vérité. Une vieille dame est venue le chercher et il s'en est allé avec elle.

Sarrue poussa un soupir de soulagement.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai eu peur, je l'avoue. Vous venez de me rassurer, me voilà remis. Vous dites donc qu'une dame est venue chercher Maurice.

— Oui.

— Où cette dame l'a-t-elle emmené?

— A la campagne, loin de Paris. Je n'en sais pas davantage. Il faut croire que M. Vermont ne veut pas qu'on sache où il est, puisque vous l'ignorez aussi, vous qui êtes son meilleur ami.

— Mais vous voyez bien que je ne savais même pas qu'il eût quitté Paris.

— C'est juste. Cela me prouve une fois de plus que M. Vermont n'attendait pas la vieille dame, et qu'il ne se

doutait pas à midi qu'il partirait une heure après.

— Est-ce qu'il ne vous a rien dit en s'en allant?

— Rien, sinon qu'il serait absent pendant quelque temps. Mais je sais aujourd'hui qu'il n'est pas près de revenir à Paris.

— Il vous a écrit?

— Non.

— Alors, comment savez-vous?

— Je vais vous le dire.

« Pas plus tard qu'avant-hier, il est venu ici un monsieur muni d'un papier timbré, signé Maurice Vermont, et qu'il m'a dit être un « pouvoir ». Après m'avoir payé le terme de loyer, dont je lui ai donné la quittance, ce monsieur m'a prié de le conduire, ainsi que deux hommes qui l'accompagnaient, dans la chambre de M. Maurice. L'un de ces hommes était un marchand de meubles. Pendant qu'il crayonnait sur du papier l'estimation du mobilier, le monsieur qui agissait au nom de votre ami se mit en devoir de vider tous les tiroirs, et il fit un paquet de ce qu'ils contenaient. — Ma chère dame, m'a-t-il dit, je vais emporter ceci, qui appartient à M. Maurice Vermont et ces divers objets à Paris où lui seront envoyés s'il les réclame plus tôt. Ce monsieur, que j'ai amené avec moi, va acheter les meubles, et ce soir ou demain au plus tard il les enlèvera. Vous pouvez donc, dès aujourd'hui, mettre la chambre à louer.

« Les trois hommes sont partis, continua la concierge, et hier matin on est venu chercher les meubles. Sa chambre est à louer, vous pouvez voir l'écriteau à la porte.

La main appuyée sur son front, Sarrue réfléchit un instant.

— Dites-moi, reprit-il, ce monsieur, le mandataire de M. Vermont, ne vous a donc pas fait connaître le motif de son départ de Paris?

— Je lui ai fait peut-être cent questions... Dame, je suis assez curieuse et j'aurais bien voulu savoir... Mais, voyez-vous, monsieur Sarrue, ces gens d'affaires ont toujours l'air de ne pas entendre; du moment qu'ils ne veulent rien dire, ils deviennent muets comme cette commode. Il ne m'a pas dit son nom; je sais seulement qu'il est notaire.

— C'est étrange, grommela Sarrue entre ses dents.

Il y eut un assez long silence. Sarrue était embarrassé. Ne sachant comment s'y prendre pour adresser de nouvelles questions à la concierge, il hésitait à lui parler de la lettre de Maurice.

La femme comprit qu'il avait encore quelque chose à lui demander.

— Monsieur Sarrue, lui dit-elle, ce que je viens de vous apprendre ne paraît pas vous avoir entièrement satisfait?

— C'est vrai, répondit-il, cependant je suis assez heureux de savoir que rien de fâcheux n'est arrivé à M. Vermont.

— Après avoir cru qu'il s'était suicidé, je le comprends.

« Ah ça! monsieur Sarrue, comment avez-vous pu imaginer une chose pareille?

— C'est une lettre que j'ai reçue...

— Une lettre?

— Oui, une lettre de Maurice, dans laquelle il m'annonce qu'il est décidé à s'ôter la vie.

— Ah! je comprends, fit la concierge.

Vous avez raison, monsieur Sarrue, votre ami a eu l'idée de se donner la mort; cela explique pourquoi il y avait de la poudre et des balles sur la cheminée de sa chambre. Je me souviens, maintenant: en partant avec la vieille dame, M. Vermont a oublié d'emporter une lettre qu'il avait écrite la veille ou le matin même; c'est cette lettre que vous avez reçue.

— C'est possible; mais qui donc l'a mise à la poste, six ou huit jours plus tard?

— Probablement Mlle Georgette.

Sarrue sursauta.

— Georgette, fit-il, Georgette!...

— Oui, après l'avoir lue, car elle l'a lue aussi, la pauvre petite, et, comme vous, elle a cru que M. Vermont s'était tué. Oh! je comprends enfin tout ce qui s'est passé, c'est cette lettre qui a causé à Mlle Georgette une si grande douleur, un si profond désespoir et qui l'a rendue si malade, que j'ai bien cru qu'elle n'en reviendrait pas.

— Voyons, dit Sarrue avec agitation, je ne saisis pas bien, expliquez-vous mieux. Mlle Georgette est donc venue ici?

— Certainement; elle y est même restée cinq jours malade, couchée dans le lit de votre ami; c'est moi qui l'ai soignée. Il a fallu courir chercher le médecin; heureusement qu'il est venu tout de suite; il a pu arrêter le mal, et la chère mignonne a été sauvée. Voulez-vous que je vous raconte?...

— Oui, dites, dites-moi tout.

— Eh bien! il n'y avait pas une heure que M. Vermont était parti avec la vieille dame, lorsque Mlle Georgette vint pour le voir; elle avait, paraît-il, quelque chose de très important à lui dire. Il faut que vous sachiez aussi que M. Vermont l'avait attendue la veille toute la journée et une partie de la nuit, en proie à une grande inquiétude. Mlle Georgette n'était pas venue, — c'est ce qu'elle m'a dit, — parce qu'elle s'était subitement trouvée indisposée chez une personne à qui elle faisait une visite. Elle ne m'a pas menti, bien sûr, car elle était très pâle et se soutenait à peine sur ses jambes; si bien que lorsque je lui eus dit que M. Vermont était sorti, mais qu'il reviendrait probablement dans la soirée pour prendre ses effets avant de partir, je dus l'aider à monter l'escalier, en la conduisant dans la chambre de M. Vermont, où elle voulait l'attendre.

« Je la laissai seule. Je pensais, moi aussi, que votre ami reviendrait. Je me trompais. Des heures s'écoulèrent, la nuit vint. Étonnée de ne point voir descendre Mlle Georgette, et craignant qu'elle ne fût plus mal, je me décidai à remonter dans la chambre. Je trou-

vai la pauvre petite étendue sans mouvement sur le parquet. Je la crus morte et me mis à pousser de grands cris. Une voisine accourut. A nous deux nous fûmes assez fortes pour relever Mlle Georgette et la coucher dans le lit de M. Maurice.

« Que s'était-il passé ? Nous pouvons supposer maintenant que Mlle Georgette, ayant trouvé la lettre en question dont l'enveloppe n'était pas cachetée, eut la curiosité de la lire, et que c'est après avoir fait cette lecture qu'elle est tombée sans connaissance. Cette supposition est d'autant plus juste que je ramassai une lettre au milieu de la chambre et que je la remis dans son enveloppe. Je n'ai pas eu la pensée de la lire ; d'ailleurs, je lis très mal l'écriture.

« Bref, le médecin vint et ordonna des remèdes qu'on courut chercher. Mlle Georgette revint de son évanouissement. Quand elle se trouva un peu mieux, elle se souvint apparemment de la lettre. Elle me la demanda. Je la lui donnai. Après l'avoir lue, ou plutôt relue, je m'aperçus qu'elle la fourrait sous le traversin. Elle pleurait, elle sanglotait, elle poussait des gémissements à fendre l'âme. J'étais vraiment très effrayée.

« J'avais tort, car, d'après ce qu'a dit le médecin, c'est surtout parce que Mlle Georgette a beaucoup pleuré qu'elle n'a pas été malade plus longtemps.

« Quant à la lettre, monsieur Sarrue, il est évident que c'est Mlle Georgette qui l'a emportée et mise à la poste.

— Oui, dit-il, j'en suis absolument certain.

— Maintenant, vous voilà rassuré ; il n'y a pas de malheur.

Sarrue baissa la tête.

— Si, pensait-il, le malheur existe ; mais il est pour elle, pour elle seule !

— Dites-moi, reprit-il tout haut, vous avez appris à Mlle Georgette que Maurice a été emmené par une femme inconnue, qui est venue le chercher ?

— Certainement ; je n'avais aucune raison pour lui cacher la vérité.

— L'avez-vous revue depuis ?

— Non.

— De sorte qu'elle ignore que Maurice a fait emporter les objets qui se trouvaient dans sa chambre et qu'il veut conserver, et que, par son ordre, ses meubles ont été vendus ?

— Naturellement, elle ne peut pas savoir cela.

Après l'avoir remerciée, Sarrue quitta la concierge.

Il revint chez lui la tête inclinée sur sa poitrine, le cœur serré comme dans un étou, en proie à une agitation extrême.

En ouvrant la porte de sa chambre, il jeta un regard plein de tristesse sur la porte voisine, qui s'était si souvent ouverte devant lui, et un soupir s'échappa de sa poitrine.

— C'était ma soeur, ma fille ! s'écriait-il avec douleur, la gaieté et le rayon de soleil de chaque jour, poésie vivante, et j'ai été sans pitié pour elle ! Mes mains, que je lui avais tendues pour la protéger, ont broyé son cœur, et je l'ai chassée !... Ah ! c'est odieux, c'est infâme ce que j'ai fait là ! Mais je suis donc un méchant !...

Il s'assit tristement dans un coin, et, après avoir relu la lettre de Maurice, il se remit à réfléchir, la tête dans ses mains.

Ce qui s'était passé, il le voyait, il le devinait ; le mot de l'énigme était trouvé. Il se blâmait, il s'accusait.

— Oui, se disait-il, en les accablant sous le poids de ma colère insensée et ridicule, je les ai réduits au désespoir. Comme moi, les malheureux ne raisonnaient plus. Après avoir vainement attendu Georgette, sachant combien j'avais été dur et cruel pour elle, Maurice s'est imaginé que le désespoir l'avait poussée au suicide, et lui-même a eu l'intention de se donner la mort

C'est alors qu'il a écrit cette fatale lettre. Il aurait certainement mis son projet à exécution si la Providence, qui veille évidemment sur lui, n'avait pas amené chez lui cette femme qui l'a emmené. Qui est-elle, cette femme ? Probablement une parente. Et il est parti, persuadé que Georgette était morte. Il n'y a pas à en douter, sans cela il lui aurait écrit. Ah ! pourquoi, avant de partir, n'a-t-il pas détruit cette lettre ? Georgette ne l'aurait pas lue, Georgette ne croirait pas à son tour que Maurice a cessé de vivre, car elle le croit, la pauvre enfant ; et ce qui le prouve, c'est que cette lettre a été mise à la poste par elle ; c'est qu'après l'avoir lue, elle est tombée sans connaissance et qu'elle a failli mourir du coup terrible qu'elle a reçu. Maintenant, où est-elle ? que fait-elle ? Elle pleure, elle est désolée, désespérée !

« Et c'est moi, s'écria-t-il d'un ton douloureux, c'est moi, qui aurais donné ma vie pour elle, qui ai causé son malheur ! Si je ne m'étais pas montré sans pitié, Maurice, retenu par Georgette, qu'il aime, ne serait pas parti. Où est-il allé ? Personne ne le sait. Peut-être ne reviendra-t-il plus à Paris. Il se fixera quelque part et dans un an, dans six mois il ne pensera plus à Georgette.

Il releva brusquement la tête.

— Tout à l'heure, reprit-il, j'avais tort en disant que Maurice eût bien fait de détruire sa lettre ; non, non, il

qu'elle était malheureuse, devenait pour lui une véritable torture.

Il sortait de chez lui dès le matin et ne rentrait que très tard pour se coucher. Quel emploi faisait-il de son temps ? Quand il avait donné ses leçons, ce qui lui prenait à peine trois ou quatre heures, quatre jours chaque semaine, il s'en allait rôder le long des quais, devant les étalages des bouquinistes. C'était sa vieille habitude qui le conduisait plutôt que sa volonté. Et quand il était fatigué de regarder les livres, car il n'en achetait plus un seul, il s'éloignait, le front penché vers le sol, et pendant des heures il errait comme une âme en peine à travers les rues de la ville.

Il cherchait Georgette, le pauvre poète, et il espérait qu'il parviendrait à la rencontrer. Il lui fallait cette illusion et il oubliait que Paris est grand.

— Le jour où je la retrouverai, disait-il, c'est à genoux que je lui demanderai pardon, et c'est en embrassant ses pieds d'enfant que je la supplierai de me rendre le droit de la protéger et cette amitié sans laquelle, je le sens, je ne puis plus vivre !

Il faisait un seul repas par jour, quelquefois même il ne mangeait pas du tout. Il fallait que son estomac criât bien haut pour le décider à entrer chez un traiteur quelconque. Du reste, il ne faisait pas une forte dépense, il mangeait seulement pour ne pas mourir de faim.

Son vêtement n'avait jamais été dans

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Une véritable fatalité semble s'acharner sur Manette, vieille rebouteuse dont la laideur lui a causé de grandes tristesses, quand elle était jeune. Comment ne pas s'associer aux émotions de Manette, qui a supporté de lourdes responsabilités ? Comment ne pas s'intéresser aux nuances exquises de la sensibilité et à l'expression des choses de son cœur ? Manette raconte à qui veut l'entendre qu'on n'a pas besoin d'être sorcier pour dire à un mauvais sujet qu'il finira mal et à une femme jalouse et méchante qu'elle ne sera pas heureuse en ménage... L'auteur nous fait passer par des tranches inoubliables. Il nous présente Jacques Sarrue, personnifiant le Bon Samaritain d'une manière presque parfaite, respectant la douleur de celle qu'il protège, la belle Georgette, passémentière de son métier.

vaut mieux que Georgette le croit mort que de supposer qu'il l'a abandonnée !

Il se replongea de nouveau dans ses sombres réflexions. Mais il cessa de s'occuper de Maurice pour ne plus penser qu'à Georgette.

Il la voyait pâle, maigrie, noyée dans les larmes, malade, abandonnée de tout le monde, sans travail, sans argent, dénuée de tout, dans la plus affreuse misère !

Et pressant son front brûlant sous ses mains glacées, il s'adressait les reproches les plus violents.

Soudain, un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée et il se dressa d'un seul mouvement.

Il pleurerait à chaudes larmes.

— Ah ! s'exclama-t-il avec fureur, en agitant ses grands bras, je suis un misérable, un monstre !

XXX — LA TOUR SOLFÉRINO

UN INSTANT avait suffi pour creuser une plaie profonde au cœur de Jacques Sarrue. Les jours qui suivirent, loin de lui rendre le calme, augmentèrent encore sa douleur et lui firent sentir plus cruellement ses déchirements intérieurs. Habituellement grave, il était devenu taciturne et sombre ; il ne parlait plus à personne ; il répondait à peine quand on l'interrogeait ; il fuyait ses meilleurs amis, qui s'étonnaient de le voir changé ainsi, et cherchait tous les moyens de s'isoler, de vivre seul.

Il pensait constamment à Georgette, et cette idée que la jeune fille souffrait,

un aussi piteux état : il ne voyait plus la brosse, il était criblé de taches d'encre, de graisse, festonné d'accrocs, usé, râpé jusqu'à la trame ; son chapeau n'avait plus ni forme ni couleur, et un mendiant n'aurait pas retiré ses souliers de la botte d'un chiffonnier. Il se laissait aller, il s'abandonnait complètement, et s'il se rasait et changeait de chemise deux fois par semaine, c'était plutôt par habitude que par respect pour les autres et pour lui-même. N'ayant plus qu'une pensée, une idée fixe, il agissait en quelque sorte comme une machine.

Plus que jamais il fréquentait les cimetières. On le voyait passer comme un spectre errant au milieu des tombes et des monuments funèbres. Le silence qui entoure les morts plaisait à sa misanthropie. Les gémissements du vent dans les acacias, les saules pleureurs et les cyprès semblaient répondre à sa désolation.

Il avait complètement perdu l'inspiration poétique ; la muse mécontente avant abandonné l'ingrat. N'ayant plus de goût à rien, il ne travaillait plus. Une étude littéraire sur Lord Byron et une autre sur Pétrarque restaient inachevées sur sa table et disparaissaient sous la poussière. Ses vieux amis d'autrefois, les livres, étaient absolument oubliés, il ne leur donnait même plus un regard.

Quelquefois, le soir, avant de rentrer chez lui, ne sachant où aller ni comment tuer le temps, et par un bizarre contraste d'humeur, il entrait dans un de ces bals publics du boule-

vard extérieur qui, naguère, lui inspiraient un indicible dégoût.

Espérait-il, en entendant le bruit des instruments de l'orchestre, en voyant les autres se livrer à la joie, espérait-il s'égayer lui-même et changer le cours de ses pensées ?

Il s'asseyait à une table, dans un coin, afin de s'isoler le plus possible, se faisait servir un verre de bière et pendant deux ou trois heures il restait là, immobile, les sourcils froncés, les yeux mornes, écoutant la musique qui lui déchirait les oreilles, regardant avec autant de mépris que de pitié les gambades ridicules et grotesques, les contorsions, les grimaces et les gestes écoeurants des jeunes fous et des filles éhontées, qui luttèrent de grossièreté et d'indécence pour obtenir les applaudissements cyniques de la galerie.

Parmi les bals publics qui existaient alors à Montmartre, un entre autres, qui n'existe plus, avait acquis une certaine renommée, bien plus assurément par la position qu'il occupait sur le plateau de la butte, au sud-est, que par le luxe, l'élégance et la distinction de ses habitués. L'établissement, qui comprenait avec le bal un restaurant, un débit de vins et liqueurs, s'appelait la Tour Solférino. On avait donné ce nom à une construction bâtie avec la brique, ayant une certaine hauteur et représentant, en effet, une tour carrée. La tour avait plusieurs étages, autant de salons de sociétés pour le restaurateur. De là, le point de vue était magnifique, car on découvrait tout Paris et, plus loin que Paris, les hauteurs de Châtillon et le château et la terrasse de Meudon. La Tour Solférino, qui n'est plus qu'un souvenir, avait été élevée, après la guerre d'Italie, sur les fondations mêmes d'une autre tour au sommet de laquelle existait l'ancien télégraphe. L'administration des télégraphes avait depuis longtemps abandonné la tour, qui lui était devenue inutile après l'application de l'électricité à la télégraphie.

Or, la Tour Solférino, construite sur les ruines de la tour du télégraphe, fut elle-même détruite en 1871, pendant la Commune, et le restaurant et le bal ont en même temps disparu.

Le bal de la Tour Solférino se trouvait au milieu d'un jardin ; c'était un vaste hangar dont la toiture était supportée par des piliers ou colonnes de bois. Autour de la salle, très aérée, il y avait des bancs, et derrière les bancs, des tables pour les buveurs. Le jardin, entouré d'une haie très épaisse, se prolongeait sur le flanc de la butte : on y avait construit, au milieu des buissons et des massifs d'arbustes, des tonnelles et des bosquets sous lesquels on dinait le soir, quand le temps était beau, à la lumière des verres de couleur et des lanternes vénitiennes.

Le restaurant était ouvert tous les jours, mais il n'y avait bal que le dimanche. Il commençait à deux heures et durait jusqu'à sept heures, le jour. Il reprenait à huit heures pour se continuer jusqu'à minuit. Alors, pour ne pas contrevenir aux ordonnances de police, tout le monde s'en allait et les lumières étaient éteintes.

Ce bal ressemblait à tous les autres, mais on y voyait plus de casquettes que de chapeaux ; beaucoup de blouses, quelques paletots, rarement une redingote. On y entendait parler la langue des faubourgs et même l'argot des voleurs. Le jour il avait une physionomie particulière : on était sûr d'y trouver en grand nombre des jeunes filles de douze à seize ans, qui, sous un prétexte quelconque, parvenaient à échapper à la surveillance maternelle pour venir prendre dans ce lieu impur le goût du plaisir, de la paresse, et se familiariser avec la honte du libertinage.

A ce sujet, qu'il nous soit permis de nous étonner qu'aujourd'hui encore



EUGÈNE ORMANDY

et l'Orchestre de Philadelphie

jouent
la "Sérénade" de Tchaïkovsky

Une des plus belles compositions de Tchaïkovsky, la *Sérénade en Do Majeur pour Orchestre d'Archets*, est finalement interprétée d'une façon appropriée dans cet enregistrement magistral par des virtuoses de l'archet. Série D188 — \$4.75

Suite de Ballet de "Gisèle"

Enregistrée à Londres par l'Orchestre du Royal Opera House, Covent Garden, sous la direction de Constant Lambert, cette admirable suite de ballet est maintenant disponible au Canada. Série J96 — \$3.50.

"Chansons" — Lily Pons

Des poèmes lyriques modernes par Milhaud, Duparc, Fauré et Bachelet composent cet album de disques enregistrés par Lily Pons. Série D189 — \$4.75.

Evelyn et son Violon Magique

La célèbre soliste de l'Orchestre de Phil Spitalny a enregistré ses mélodies préférées et celles-ci vous sont présentées dans cet album: Oh Promise Me; I Love You Truly; Ave Maria; Home Sweet Home; Songs My Mother Taught Me; The Last Rose of Summer; Deep River; Just A-Wearyin' For You. Série A47 — \$3.75.

LES DISQUES "MASTERWORK"

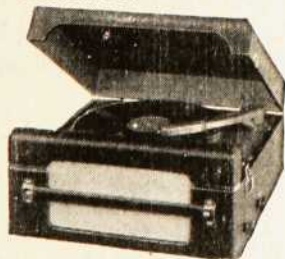
Columbia

Sparton

SONT FAITS
AU CANADA À
LONDON PAR
"La Voix Radiophonique la plus riche"

Pour \$49.95 seulement (légèrement plus dans l'Ouest)
vous pouvez posséder un
PHONOGRAPHE ÉLECTRIQUE PORTATIF
SPARTON 348P

Ce n'est pas un
accessoire, ni un
radio-mais un
phonographe à
3 lampes, com-
plet par lui-
même, genre
mallette, pour
disques de 10"
et 12", qui
donne un bon
son et un bon
volume.



Mal de tête

Rien n'est plus pénible
que les maux de tête...
Pourquoi souffrir?... La
poudre Lambly soulage
instantanément le mal
d'oreilles, le mal de dents,
la névralgie, les douleurs
du dos, de l'estomac, des
intestins. **POUDRES**



LAMBLY

CONTRE LE MAL DE TÊTE

l'entrée d'un bal public ne soit pas absolument interdite aux jeunes filles âgées de moins de dix-sept à dix-huit ans.

On n'élèvera jamais assez de barrières contre le vice. N'oublions pas que, si elle est possible, c'est plus encore à la femme qu'à l'instruction répandue partout que nous devons notre régénération sociale.

Un dimanche soir, entre neuf et dix heures, Jacques Sarrue, qui était venu se promener de ce côté de la butte Montmartre, entra à la Tour Solferino. Après s'être arrêté un instant pour regarder les danseurs, ce qui n'était pour lui une chose ni curieuse ni divertissante, il alla s'asseoir sous un berceau au fond du jardin.

A cette heure avancée de la nuit, les bosquets étaient dans une obscurité profonde. Peut-être n'avaient-ils pas été éclairés dans la soirée, le vent ayant constamment soufflé avec une certaine violence. On pouvait supposer aussi qu'ils étaient déserts, attendu que, si quelques-uns abritaient des couples d'amoureux, on ne pouvait les voir. Il est vrai que Sarrue avait des oreilles; mais, dans un endroit public, les amoureux prudents ont assez l'habitude de causer à voix basse. Du reste, sans compter le vent qui agitait les branches et faisait bruire les feuilles du houblon et de la vigne vierge, le tapage infernal du piston et de la clarinette suffisait pour empêcher d'entendre un chuchotement d'amour ou le bruit d'un baiser.

Sarrue était assis depuis un quart d'heure, regardant à travers le feuillage les effets produits par la réverbération du gaz allumé, lorsque, tout à coup, il entendit piétiner à côté de lui.

Deux individus, un homme et une femme, cherchant évidemment l'ombre et le mystère, venaient d'entrer et de s'asseoir sous le berceau voisin de celui où se trouvait Sarrue.

— Deux amoureux qui viennent roucouler la vieille et toujours nouvelle chanson du printemps de la vie, se dit le poète.

Et un sourire amer glissa sur ses lèvres.

Il allait se retirer pour ne pas être le témoin indiscret d'une effusion plus ou moins vive, lorsqu'un nom prononcé le fit tressaillir et le cloua sur le banc qui lui servait de siège.

Une voix de femme venait de dire quelques mots parmi lesquels était mêlé le nom de Georgette, le seul mot qu'il eût distinctement entendu.

Il se blottit dans un coin, se faisant le plus petit possible, et, la main appuyée sur son cœur, qui battait à se briser, il tendit l'oreille.

Les deux inconnus devaient être persuadés que nul ne pouvait les entendre, car ils négligèrent de prendre la précaution de parler tout bas.

— Je vous assure que la chose n'est pas du tout facile, dit la femme, reprenant une conversation commencée avant qu'ils ne fussent entrés dans le bosquet; elle travaille et elle est sage; de plus, je crois avoir découvert qu'elle a dans le cœur un amour malheureux.

— En ce cas, elle a besoin d'être consolée, répliqua l'homme.

— C'est mon avis; mais elle n'a pas l'air de vouloir l'être comme vous l'entendez. Tantôt, grâce à moi, vous l'avez rencontrée; vous savez comment elle vous a reçu. Je vous le répète, vous lui offririez les plus riches toilettes, les plus beaux bijoux, tout l'or du monde, que vous ne seriez pas plus avancé. Entre nous, vous vous êtes fait du tort auprès d'elle en vous obstinant à la suivre comme vous le faites depuis quelque temps. Il y a des jeunes filles à qui ça peut plaire, pas à elle. Quant à votre idée de vous introduire chez elle la nuit, c'est de la folie: il y a des locataires très bien dans la maison; au premier cri qu'elle ferait

entendre, tous seraient sur pied, et ils nous feraient à tous deux un mauvais parti. Je ne tiens pas à avoir affaire avec la police et aller me morfondre à Saint-Lazare.

— Alors, il faut chercher un autre moyen, car, à tout prix, je veux qu'elle soit à moi.

— Oui, je vous conseille de chercher.

— Vous voulez toujours me servir?

— Du moment que je vous l'ai promis.

— Eh bien! il me vient une idée.

— Voyons si elle est bonne?

— Vous m'avez dit qu'elle vous avait fait la promesse de vous accompagner un jour chez votre mère?

— C'est la vérité.

— Votre mère demeure à Grenelle?

— Oui.

— Georgette ne connaît pas Paris; elle ne sait probablement pas plus où se trouve Grenelle que Vaugirard.

— Je le crois.

— De sorte que vous pourrez aussi bien la conduire à Vaugirard qu'à Grenelle.

— Oui, mais je ne comprends pas.

— Ayez un peu de patience et vous comprendrez. Georgette a-t-elle déjà vu votre mère.

— Jamais.

— Alors mon idée est excellente.

— Je veux bien le croire; mais vous ne m'expliquez pas...

— M'y voici. Écoutez bien. Le jour où Georgette devra vous accompagner chez votre mère, ce sera le soir, parce que vous aurez été invitées à dîner.

— Oui, dimanche soir ou un jour de la semaine après sa journée de travail.

— Comme vous demeurez loin de Grenelle, vous prendrez un fiacre dont le cocher aura été prévenu d'avance. Donc, au lieu de vous conduire à Grenelle, il vous amènera à Vaugirard, rue Vaugelas.

— Rue Vaugelas. Après?

— Tout à l'heure, pour que vous ne l'oubliez pas, je vous écrirai l'adresse sur un morceau de papier. Vous entrerez dans la maison où l'on vous attendra, car j'aurai annoncé votre visite, on aura déjà préparé un bon petit dîner à votre intention, et tout en arrivant vous pourrez vous mettre à table. Vous serez reçues par une femme de quarante-cinq à cinquante ans: ce soir-là cette femme sera votre mère. Vous jouerez le rôle de fille, elle jouera le rôle de maman; ce sera on ne peut plus touchant. Naturellement, vous présenterez Georgette à votre chère mère, qui lui fera les plus grandes amitiés.

— Est-ce que vous serez là, monsieur Hector?

— Si j'étais là quand vous arriverez, ma présence gênerait tout; je ne paraîtrai qu'à la fin du repas, quand le moment sera venu.

— Et vous croyez que Georgette, satisfaite d'avoir fait un bon dîner, s'empressera de se précipiter dans vos bras?

— Les vins seront excellents: encouragée par vous et par... votre mère, elle videra son verre et vous parviendrez à la griser.

— Je commence à comprendre. Seulement, monsieur Hector, Georgette est très sobre; elle boira peu et ne se grisera point.

— Le cas sera prévu, répliqua M. Hector en baissant la voix d'un ton; si elle ne se grise pas en buvant, on y arrivera par un autre moyen.

Ces horribles paroles furent suivies d'un assez long silence.

Le front de Jacques Sarrue s'était couvert d'une sueur froide et il sentait ses cheveux se hérissier sur sa tête, car, il n'en pouvait douter, c'était bien Georgette, la pauvre enfant qu'il appelait sans cesse, qu'il cherchait partout, qui était désignée comme victime de l'horrible complot. Deux ou trois fois déjà il avait fait un mouvement pour se lever et bondir hors du ber-

ceau, en jetant aux infâmes ce cri de colère: «Misérables!» Mais, imposant silence à son indignation, il s'était retenu; il voulait écouter encore, tout savoir. D'ailleurs, il sentait que ce n'était point en ce moment, en faisant du bruit, en provoquant un scandale, qu'il réussirait à sauver Georgette du piège qu'on voulait lui tendre. Et puis, il attendait, il espérait que, dans leur affreuse conversation, les deux misérables lui livreraient l'adresse de la jeune fille ou lui fourniraient des indications suffisantes pour qu'il pût facilement la retrouver.

D'un autre côté, il avait été frappé par le timbre de la voix de la femme. Cette voix, il en était sûr, il l'avait déjà entendue. Il s'était donc trouvé une autre fois en présence de cette femme. Où? Dans quelles circonstances? Sa mémoire lui faisait défaut, et il s'efforçait de rappeler ses souvenirs.

— Oui, c'est certain, se disait-il, je connais cette femme; et si je ne puis me rappeler où je l'ai rencontrée, c'est que c'est une de ces créatures qu'on écoute un instant, qu'on regarde à peine et qu'on oublie dans le temps qu'il faut pour tourner les talons. Si seulement je pouvais voir sa figure...

La femme, dans laquelle le lecteur doit avoir reconnu Albertine, reprit la parole: de nouveau, Sarrue devint tout oreilles.

XXXI — UN MARCHÉ

EN EFFET, monsieur Hector, dit Albertine, votre plan est assez bien imaginé, mais j'y trouve un défaut sérieux.

— Ah! et lequel?

— Celui de nous compromettre gravement tous.

— Dites-moi ce que vous craignez.

— Voyant que vous ne pouvez vous faire aimer de Georgette, ni vaincre sa résistance à vos désirs, vous voulez la posséder en employant la violence; c'est bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-il d'une voix creuse, et je ne reculerais devant rien.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, je le vois bien. Pourtant, vous devriez songer aux conséquences de votre action.

— Voyons ces conséquences.

— Si douce et si timide que soit Georgette, elle se plaindra, elle vous dénoncera...

— Elle ne sait ni mon nom ni où je demeure!

— Mais elle me connaît, moi! Et si elle porte une plainte, c'est sur moi, d'abord, que tout retombera, et ensuite sur cette femme que vous aurez fait passer pour ma mère. Vous le voyez, c'est grave, très grave, et pour quelques malheureux bijoux que vous devez me donner, je ne veux point vraiment me jeter dans un pareil danger.

— Vous savez que je suis riche, répliqua Hector; j'ajouterai aux bijoux ce que vous voudrez une somme d'argent, ou bien encore, si vous le préférez, c'est moi qui meublerai l'appartement que vous avez l'intention de louer rue Blanche.

— Oh! je sais bien que vous êtes généreux; mais voyez-vous, j'ai peur... J'ai peur de m'attirer des désagréments...

— Je vous assure que vos craintes sont exagérées. Tout ce qui peut vous arriver de pire, c'est que Georgette cesse d'être votre amie et ne veuille plus vous voir.

— Si ce n'était que ça...

— Vous n'avez pas autre chose à redouter. D'abord, quand elle sera dans la maison de la rue Vaugelas, elle se croira chez votre mère à Grenelle. Quoi qu'il arrive, il faut qu'elle passe la nuit dans la maison. Pour réussir, il n'y a qu'à oser et à avoir de l'audace. De gré ou de force, elle m'appartiendra; le fait accompli, j'espère qu'elle en prendra son parti et qu'elle

comprendra que ce que je veux, en somme, c'est son bien.

— Et si c'est le contraire qui arrive ?

— Alors, j'aviserai. Dans tous les cas, il me sera facile de la retenir prisonnière pendant quelques jours; vous profiterez de ce temps pour vous mettre à l'abri de ses reproches et de sa colère. D'autre part, je m'arrangerai de façon qu'elle ne sache point, même après être sortie de la maison, qu'au lieu de la conduire à Grenelle vous l'aurez amenée à Vaugirard. Quant à cette dénonciation qui vous épouvante si fort, je ne la redoute point. Je connais assez les femmes pour savoir qu'elles n'aiment pas à faire connaître certains accidents qui leur sont arrivés. Sous ce rapport, une jeune fille sage comme Georgette est particulièrement réservée. Je suis donc absolument sûr qu'elle se taira et qu'elle fera tout au monde, au contraire, pour cacher sa mésaventure.

« Ceci, d'ailleurs, est en supposant que je ne puisse l'apprivoiser. Mais comme elle est très intelligente, du moment qu'elle sera à moi, elle comprendra la situation et m'écouterait. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la convaincre de mes bonnes intentions, et il faudrait que je fusse bien inhabile pour ne pas réussir. Pour le reste, je compte sur les offres que je me propose de lui faire. Eh bien! ai-je réussi à dissiper vos craintes ?

— Presque. Vous ne doutez de rien, monsieur Hector, et puis vous avez une manière d'arranger les choses...

Il se mit à rire.

— Ma chère, reprit-il, quand on se met en marche pour arriver à un but, il faut tout prévoir.

— Ainsi, vous avez tout prévu ?

— Tout. Cependant je réfléchirai encore, et je ne négligerai aucune des précautions bonnes à prendre. Je tiens à ce que vous soyez complètement rassurée.

— C'est nécessaire.

— Vous me l'avez fait assez comprendre.

— Dame! c'est naturel; on ne va pas ainsi de gaieté de cœur se fourrer dans la gueule du loup.

— Ma chère, je ne vous connaissais pas encore. Votre prudence me donne de vous une haute opinion. Je vous prédis un magnifique avenir.

— Merci.

— Ainsi, vous avez compris ?

— Oui.

— Maintenant, dites-moi le jour

— Je vous le ferai savoir...

— Pourquoi ne pas le fixer aujourd'hui ?

— Cela ne dépend pas de moi; il faut que je décide Georgette.

— Je voudrais que ce fût pour jeudi prochain, et si vous le voulez bien...

— Jeudi ?... Soit, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que jeudi elle quitte son travail de bonne heure. Si elle préfère absolument un autre jour, je vous écrirai. Où faudra-t-il vous envoyer ma lettre ?

— Comme toujours, poste restante.

— Vous ne tenez pas à ce que je sache votre adresse; vous êtes très prudent aussi, monsieur Hector.

— Plus tard, je vous recevrai chez moi.

— A la bonne heure; d'abord je n'aime pas qu'on soit méfiant.

— Vous savez bien que je ne le suis pas avec vous.

— Oh! ce serait à examiner. Mais ne parlons plus de cela. C'est bien entendu, c'est vous qui payerez le mobilier de mon petit appartement.

— C'est promis.

— Je le veux en palissandre.

— Va pour la palissandre.

— Ce sera peut-être un peu cher.

— Servez-moi bien, et à mille francs près, je n'y regarderai pas.

— Allons, vous êtes gentil; vraiment, je ne comprends pas cette petite Georgette... Est-ce assez bête de s'éreinter

ter comme elle le fait pour gagner trente ou trente-cinq sous par jour, quand il lui serait si facile... Enfin, c'est comme ça. Et les bijoux promis, quel jour me les donnerez-vous ?

— Jeudi soir, rue Vaugelas.

— Est-ce bien sûr ?

— Il me semble que c'est vous qui êtes déflante... Depuis deux ans que nous nous connaissons, ce n'est pourtant pas le premier cadeau que je vous ferai après vous l'avoir promis.

— C'est vrai. Alors, à jeudi.

— Vous aurez vos bijoux et je vous promets encore qu'ils seront jolis.

— Ainsi, Georgette est son amie, se disait Jacques Sarrue, et la misérable fille la vend et la livre pour une paire de boucles d'oreilles, une bague et quelques meubles. Infamie!... Et dire qu'il y a dans Paris où grouillent toutes les turpitudes, tous les vices, toutes les monstruosité, une infinité de coquines pareilles, qui font cet ignoble métier, sans que la justice puisse leur infliger le châtement qu'elles méritent!

Sarrue avait à peine fait ces réflexions, qu'il entendit de nouveau la voix d'Albertine.

— Il me reste une question à vous adresser, dit-elle.

— De quoi s'agit-il ? répondit son complice.

— Je voudrais savoir quelle est cette femme chez qui nous devons aller ?

— Ma chère, vous êtes peut-être un peu trop curieuse. Il me semble que vous devriez vous contenter de savoir que vous serez attendue et qu'on vous recevra à bras ouverts.

— Alors, ma question est indiscrette et vous ne voulez pas y répondre ?

— Ma chère, je ne saurais pas vous dire au juste ce qu'est cette femme, je l'ignore moi-même. Je ne la connais pas beaucoup, bien qu'elle m'ait rendu déjà quelques petits services. Elle est très complaisante et se charge volontiers de faire les commissions des amoureux. Enfin, je sais qu'en toute circonstance on peut compter sur son zèle et sa discrétion. Il va sans dire qu'elle ne fait rien pour rien. Elle n'est pas riche et il faut qu'elle paye sa nourriture, son entretien et son loyer. D'ailleurs, n'importe comment, il faut que tout le monde vive. Voilà, ma belle, tout ce que je peux vous dire.

Albertine ne demanda plus rien. Elle était suffisamment renseignée et savait à quoi s'en tenir.

Jacques Sarrue aussi avait compris.

Albertine et celui qu'elle appelait Hector se levèrent et sortirent du bosquet. Jacques Sarrue s'élança à son tour hors de sa cachette. Rapidement, il venait de concevoir un petit plan qui lui parut facile à exécuter. Il s'était dit :

— Je veux voir d'abord le visage de cette misérable fille; ensuite, je ne la perdrai pas de vue, je m'attacherai à ses pas comme son ombre, car il faut que je sache où elle demeure, il le faut pour que je puisse sauver Georgette!

Les deux complices approchaient du centre du jardin, c'est-à-dire du bal, et allaient dans un instant se trouver en pleine lumière.

— C'est le moment d'avancer, se dit Sarrue...

Et il prit son élan pour arriver en même temps qu'eux au bout de l'allée, que la lumière des becs de gaz éclairait.

Malheureusement, au même instant, cinq ou six jeunes gens sortirent en courant d'une autre allée transversale; l'un d'eux heurta violemment Sarrue, qui perdit l'équilibre et tomba tout de son long sur un superbe plant de pivoines qu'il écrasa. Quoique un peu étourdi par sa chute, il se releva vivement et en trois bonds il fut hors des bosquets. Mais déjà ceux qu'il poursuivait avaient eu le temps de disparaître.

Sarrue fit deux ou trois fois le tour

du bal, regardant, écoutant, plongeant son regard ardent dans tous les groupes; mais rien ne vint lui révéler la présence, dans le jardin, des deux complices. Du reste, n'ayant pu voir leurs figures, il aurait très bien pu passer à côté d'eux sans les reconnaître. Il finit par se convaincre qu'ils étaient sortis de l'établissement.

— Malheur! malheur! murmura-t-il avec une sorte de rage, ils sont partis, ils m'ont échappé!... Et maintenant je ne pourrai rien faire pour défendre Georgette. Oh! pauvre Georgette!...

Il s'éloigna de la Tour Solférino dans une état impossible à décrire. Il y avait du délire dans son esprit. Jamais peut-être il n'avait souffert aussi cruellement. A chaque instant, se rappelant ce qu'il avait entendu, il se sentait frissonner des pieds à la tête.

— Mon Dieu! que faire, que faire ? s'écria-t-il.

Et lançant avec fureur ses poings en avant, il semblait menacer et repousser des fantômes invisibles.

— Non, non, reprenait-il, un crime semblable ne peut s'accomplir. Quoi! victime d'un marché infâme, Georgette serait souillée par ce misérable! Non, encore une fois non, c'est impossible, cela ne peut pas être, ou bien alors il faudrait ne plus croire qu'au mal et douter de l'existence de Dieu!

Il rentra chez lui avec un violent mal de tête. Dans le jardin, il avait pris froid, il avait la fièvre, il grelottait. Il se coucha en se disant :

— On dit que la nuit porte conseil; je trouverai peut-être une bonne inspiration. En attendant, il ne faut pas que j'oublie les principales choses; j'aurais dû prendre des notes; mais non, c'est inutile, je me rappellerai. Ah! tout ce qu'ils ont dit, les misérables, est là, en lettres de feu dans ma mémoire. Lui, se nomme Hector, ce lâche? Probablement un de ces beaux fils de famille, un de ces riches désœuvrés qui traînent leur vie inutile dans les boudoirs des filles de plaisir, dans les tripots où l'on joue, où l'on se roule dans l'orgie, qui ne croient ni à la vertu ni à l'honneur, qui considèrent la femme comme un hochet, une chose... comme s'ils n'étaient pas nés d'elle, les misérables! et qui, ne sachant à quoi occuper leur existence honteuse, font le métier de conspirer contre l'honneur des jeunes filles pauvres!

Il continua à réfléchir tout haut :

— C'est jeudi, jeudi soir, que Georgette, sans défiance, croyant aller chez la mère de celle qui se dit son amie pour en faire plus facilement sa victime, sera conduite à Vaugirard. J'ai bien entendu Vaugirard et le nom de la rue : Vaugelas. On l'a baptisée ainsi en souvenir du célèbre grammairien qui a commencé le dictionnaire de l'Académie. Elles arriveront dans une voiture. Malheureusement, je n'ai pas le numéro de la maison. Au fait, qu'importe? Une maison dans le genre de celle-là, qu'on met si complaisamment à la disposition de M. Hector, ne doit pas être difficile à découvrir. C'est heureux qu'il ait nommé la rue.

Brisé de fatigue, la tête malade, il ferma les yeux et s'endormit presque aussitôt en murmurant :

— Vaugirard, jeudi, Hector, Vaugelas.

Le matin, quand il se réveilla, il se sentit beaucoup mieux. Le sommeil avait dissipé les lourdeurs de la tête et les embarras du cerveau.

Comme la veille, il se demanda :

— Que vais-je faire ?

Il ne se dissimulait pas qu'il fallait agir promptement, qu'il n'avait pas un instant à perdre. Mais l'inspiration sur laquelle il avait compté n'était pas venue encore. Il pensa à aller se mettre à la recherche de la maison de la rue Vaugelas.

SOYEZ PRUDENTS

Portez
Votre
Argent de
Voyage en
Chèques de
Voyageurs de
l'American Express



- Plus sûrs que du comptant. Valides jusqu'à leur usage.
- Remboursement immédiat en cas de perte.
- Négociables partout — garantis par American Express, bureaux principaux de World Wide Travel Service.
- Pas d'identification requise à l'exception de votre signature.
- Coûtent seulement 75¢ aux \$100.
- SE VENDENT AUX BANQUES et aussi aux bureaux du Canadian National.

**Demandez toujours
Chèques de Voyageurs
AMERICAN EXPRESS**
— les plus bien acceptés
— les plus bien connus

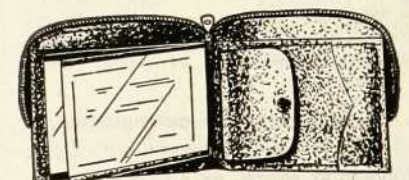
LA GRIPPE et maladies contagieuses

Préservez-vous contre ces maladies très souvent dangereuses, en développant la résistance physique avec ce puissant tonique.

HOMMES, FEMMES, ENFANTS
Chez votre pharmacien

**Elixir Tonique
du
DR Montier**

Distributeurs: D. WATSON & CO.,
786 S. Paul Ouest, Montréal



**GARÇONNETTES ET FILLETES!
PORTEFEUILLE AVEC
FERMETURE ÉCLAIR
GRATIS!**

Exactement comme celui de papa ou de maman, ce portefeuille superbe est à fermeture éclair. Vos amis seront jaloux lorsque vous le leur montrerez. Possède des fenêtres transparentes: une pour des instantanés, une pour carte d'identité et une autre pour votre permis de conduire. Il y a aussi un compartiment pour la petite monnaie, un pour des clés ou des billets de tramway et un grand compartiment pour les billets de banque. La fermeture éclair est solide et ferme le portefeuille en un clin d'oeil et à la perfection. C'est vraiment épatant pour un garçonnet ou une fillette.

Offert **Gratuit** et envoyé **Franco** si vous vendez seulement pour \$3.50 de nos superbes cartes de Noël et du Jour de l'An. Écrivez-nous aujourd'hui. N'envoyez pas l'argent. Nous avons confiance en vous. Offre d'une prime supplémentaire pour la promptitude.

Les Gens de la Médaille d'Or, Dépt. B-4
129, avenue Van Horne, Montréal, P.Q.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

— Et quand je l'aurai trouvée ? s'interrogea-t-il.

Son imagination ne lui fournit aucune réponse.

Il comprenait combien il lui serait difficile, à lui seul, de faire avorter le projet de M. Hector. L'initiative, qui lui avait manqué dans toutes les circonstances de sa vie où elle lui eût été si nécessaire, lui faisait défaut en ce moment encore. Pourtant il avait, pour le faire agir, un stimulant de premier ordre. Mais si Jacques Sarrue était doué d'un certain courage, il ne pouvait si facilement mettre l'audace à la place de sa timidité.

Pendant plus d'une heure, il chercha vainement un moyen d'action en rapport avec sa nature...

En reconnaissant son impuissance, le malheureux était désespéré.

TROISIEME PARTIE

PRINCESSE

I — LE PIÈGE

SI ALBERTINE ne connaissait son complice que sous le nom d'Hector, elle le savait riche et en état de récompenser largement les services qu'on pouvait lui rendre, lorsqu'il s'agissait surtout de donner satisfaction à une de ses passions. Elle ne dédaignait pas les bijoux promis, une fille comme Albertine acceptant tout, mais elle tenait bien plus à gagner l'ameublement, qui devait être le prix de sa lâche trahison.

Quitter sa chambre de la rue de Meaux pour aller demeurer dans un beau quartier, un quartier riche, où elle aurait une chambre à coucher et un petit salon avec des meubles en palissandre, c'était son rêve, le premier saut que lui conseillait son ambition, car elle savait par l'expérience des autres qu'on n'arrive pas du premier coup à la fortune. Elle était fatiguée de son existence modeste, elle n'en voulait plus ; à tout prix il fallait qu'elle sortît de l'ombre des bas-fonds où elle patageait. Eblouie par le luxe éclatant de deux ou trois de ses anciennes amies, elle voulait faire comme elles : se lancer. Elle trouvait qu'elle avait porté assez longtemps des robes de laine, que la soie lui irait à ravir et que quelques bijoux et un chapeau avec une plume tripleraient la valeur de sa beauté.

Ainsi raisonnait Albertine, qui avait, comme tant d'autres malheureuses jeunes filles, trop de funestes exemples sous les yeux.

Elle n'avait guère plus de vingt ans, elle était intelligente et très jolie.

L'occasion lui étant offerte de sortir de son obscurité et de faire un grand pas en avant, pour rien au monde elle n'aurait voulu la laisser échapper.

Aussi, continuant à jouer merveilleusement son rôle perfide et hypocrite, mit-elle tout en oeuvre pour décider Georgette à l'accompagner chez sa mère le jeudi suivant.

D'abord, la jeune fille refusa. Elle avait cent mètres de passenterie à livrer le vendredi matin, et, en calculant ce qui lui restait à faire, elle était obligée de travailler le jeudi jusqu'à minuit pour achever sa commande.

Albertine fut d'abord très contrariée ; mais une idée lui vint.

— Ma chère Georgette, dit-elle, j'ai le moyen de tout arranger, et puisque ma mère veut absolument nous voir jeudi, c'est jeudi que nous irons à Grenelle.

— Je veux certainement vous être agréable, répliqua Georgette ; mais vous devez bien voir que c'est impossible.

— Laissez-moi donc vous dire mon idée.

— Eh bien ?

— Rien n'est plus simple : c'est aujourd'hui mercredi, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

— Eh bien ! ma chère, demain matin, je m'installe ici et je travaille avec vous toute la journée.

— Mais vous avez aussi de l'ouvrage à livrer.

— Oh ! le mien n'est pas pressé comme le vôtre ; on l'attendra. Ainsi, c'est dit, demain je travaillerai pour vous ; même en supposant que je n'en fasse pas autant que vous, car je n'ai pas votre habileté, vos cent mètres seront sûrement terminés avant cinq heures du soir.

Georgette ne répondit pas. Elle paraissait soucieuse.

— Oh ! c'est certain, nous aurons fini avant cinq heures, reprit Albertine ; et comme Grenelle n'est pas près d'ici et qu'il faut que nous arrivions de bonne heure, nous prendrons un fiacre. J'irai le chercher pendant que vous vous habillerez... Georgette, on dirait que vous ne m'écoutez pas.

— Si, si, je vous entends.

— Je veux vous égayer, voyez-vous, car ça me fait de la peine de vous voir toujours triste et songeuse ; aussi, demain, je veux que vous vous amusiez beaucoup.

Georgette secoua la tête.

— Vous verrez ; d'ailleurs, maman est très gaie et je suis sûre qu'elle nous aura préparé un bon petit dîner. Allez, faites-moi voir vos beaux yeux et montrez-moi que vous êtes contente.

La jeune fille leva la tête et tourna son visage vers Albertine. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Ah ! quelque chose me dit que vous avez un chagrin que vous me cachez ! s'écria la fausse amie ! Georgette, vous manquez de confiance envers moi.

Et l'indigne créature eut l'audace de lui prendre la tête dans ses mains et de mettre un baiser sur son front.

Georgette garda le silence. Au bout d'un instant, elle poussa un profond soupir et reprit son travail.

Le lendemain, avec l'aide d'Albertine, qui, voulant faire croire à son amitié et à son dévouement, accepta sans broncher les remerciements de Georgette, la besogne fut achevée de bonne heure.

A six heures, Albertine alla choisir un fiacre à la plus proche station et donna immédiatement ses instructions au cocher. Dix minutes plus tard, la voiture emportant les deux jeunes filles filait rapidement dans la direction de Vaugirard.

Il pouvait être sept heures lorsque la voiture s'arrêta rue Vaugelas.

— Nous sommes arrivées, dit Albertine, ouvrant la portière et sautant la première sur le trottoir.

Elle avait dans sa main une pièce de deux francs. Elle la donna au cocher pour prix de sa course, pendant que Georgette mettait pied à terre à son tour.

Aussitôt payé, le cocher fouetta son cheval, qui partit au trot.

Albertine jeta autour d'elle un regard rapide, et remarqua avec une certaine satisfaction que la rue était à peu près déserte. Sans aucune hésitation, ce qui indiquait qu'elle était bien renseignée, elle s'approcha d'une petite porte pratiquée dans un mur de clôture d'une certaine hauteur, et tira une chaînette de fer qui pendait à droite le long du pilastre.

Le bruit d'une clochette se fit entendre et fut presque aussitôt suivi de pas sur les cailloux d'une allée. La porte s'ouvrit. Les jeunes filles entrèrent dans un jardin et se trouvèrent en face d'une grosse fille mal peignée, grêlée et assez malpropre, dont l'attitude et le costume révélaient son état de servante.

— Maman nous attend, n'est-ce pas ? lui dit Albertine.

— Oui, oui, on vous attend, répondit la grêlée, tout en regardant les jeunes filles d'un air hébété.

Georgette regardait avec surprise.

Au bout de l'allée, une maison d'assez agréable aspect, n'ayant qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et de chaque côté de l'allée des buissons de rosiers, des massifs de lilas, de seringas et autres arbustes.

Elle ne put cacher son étonnement à Albertine.

— Est-ce que votre mère habite seule cette maison ? lui demanda-t-elle.

— Mais oui, toute seule. Est-ce que cela vous étonne ?

Et, sans attendre la réponse de Georgette, elle reprit en riant :

— Ah ! je comprends, je ne vous ai pas dit que ma chère mère était une petite rentière ; une surprise que j'ai voulu vous faire.

— En effet, c'est une vraie surprise, dit Georgette, trop innocente et trop inexpérimentée pour soupçonner le guet-apens. Et cette femme qui vient de nous ouvrir la porte, qui est-elle ? demanda-t-elle.

— C'est la bonne, répondit Albertine.

A ce moment, une grande dame vêtue de noir, coiffée d'un bonnet de tulle chargé de rubans, et qui avait dû être fort belle dans sa jeunesse, car son visage conservait une certaine fraîcheur, apparut sur le seuil de la porte de la maison.

— Mais venez donc, mes enfants, venez donc vite, dit-elle, d'une voix pateline ; depuis une heure, je vous attends avec impatience.

— C'est maman ! s'écria Albertine.

Et elle courut se jeter dans les bras que la femme s'empressa de lui ouvrir. Ensuite, ce fut le tour de Georgette, qui reçut sur ses joues deux gros baisers sonores.

— Vraiment, mademoiselle, je suis contente de vous voir, dit la femme d'une voix mielleuse, et vous êtes bien gentille d'être venue. Albertine m'a souvent parlé de vous, et toujours je lui disais : « Mais amène-moi donc ton amie, que tu dis si charmante, si sage, si travailleuse. » Enfin, vous voilà. Oh ! j'espère bien que vous reviendrez quelquefois, souvent même.

— Madame, je vous remercie de votre bon accueil, balbutia Georgette.

— Ta, ta, ta, c'est moi qui vous remercie, car je suis heureuse de vous connaître. J'aime la jeunesse, les bonnes, les honnêtes jeunes filles comme vous.

Poussant un soupir, elle ajouta :

— Je n'ai qu'un chagrin, c'est de ne pas avoir toujours Albertine avec moi. Mais mademoiselle veut être indépendante, libre ; je n'ai pas voulu la contrarier. Ah ! je suis trop faible.

— Allons, petite mère chérie, répliqua Albertine du ton le plus naturel, ne grondez pas ; je vous promets de venir vous voir plus souvent encore, tous les deux jours...

— A la bonne heure ! Mais je te préviens, ingrate, que je me fâcherai sérieusement si tu oublies ta promesse.

« Mais voyons donc que je vous voie, que je vous regarde bien, continua-t-elle en se rapprochant de Georgette. Excusez-moi, mon enfant, mais j'ai la vue faible et très basse ; c'est comme un fait exprès, tout à l'heure, j'ai égaré mes lunettes, je ne sais pas où je les ai posées.

« Albertine ne m'a pas trompée en me parlant de votre beauté, de votre grâce, poursuivit-elle en examinant la jeune fille ; oui, oui, vous êtes tout à fait charmante.

— Oh ! madame.

— Je dis ce que je pense, mon cher petit coeur ; oui, vous êtes jolie comme un amour, vous êtes ravissante... Il ne manque qu'un peu d'éclat à ces beaux yeux bleus, un brin de gaieté animant ce joli minois et un sourire sur ces lèvres qui fleurissent comme une rose. Croyez-moi, ma mignonne, il ne faut jamais se laisser aller à la tristesse ; la vie est trop courte pour qu'on ne cherche pas à en prendre le meilleur côté. Mais ce soir, j'en suis

sûre, nous parviendrons à déridier votre front ? N'est-ce pas, Albertine ?

— Certainement. D'ailleurs, Georgette ne demandera pas mieux que de s'égayer avec nous.

— Le dîner est prêt, et c'est lui, maintenant, qui nous attend ; si vous le voulez, mes chères petites, nous nous mettrons tout de suite à table.

— Ma foi, c'est avec plaisir, répondit Albertine ; j'ai grand-faim, et Georgette doit être comme moi, car c'est à peine si nous avons déjeuné ce matin.

La dame Paumelle — c'est ainsi que se faisait appeler la maîtresse du logis — fit entrer les jeunes filles dans une salle à manger dont le centre était occupé par une table ovale couverte d'une nappe, sur laquelle il y avait trois couverts.

— Mademoiselle Georgette, dit la femme, voilà votre place, Albertine va prendre celle-ci.

La servante grêlée apporta la soupière fumante. On s'assit, et le repas commença. Le vin avait été choisi parmi les plus capiteux du cru de Saint-Georges ou de Châteauneuf. Le mot d'ordre était « griser Georgette ». La Paumelle tenait à faire bien les choses. Seulement, quand elle voulut remplir le verre de la jeune fille de ce vin clair, presque sans couleur, Georgette l'arrêta en disant :

— Assez, madame, je ne bois habituellement que de l'eau.

— Ma chère enfant, ceci est un tout petit vin qui ne saurait vous faire de mal.

— Je le connais, dit Albertine, qui vida d'un trait son verre rempli jusqu'au bord.

— Pour vous faire plaisir, répondit Georgette, je veux bien boire un peu de vin ce soir ; mais je le mêlerai de beaucoup d'eau.

Du regard, elle cherchait une carafe, qui n'était pas sur la table. Elle la réclama. La Paumelle dissimula mal son dépit, et dans la crainte de compromettre la situation en éveillant les soupçons de la jeune fille, elle se décida à faire apporter de l'eau ; cependant, elle fit encore plusieurs tentatives pour décider Georgette à boire du vin pur ; de son côté, Albertine la secondait en buvant beaucoup afin d'exciter sa victime à faire comme elle ; mais la jeune fille savait, pour en avoir fait l'expérience, que le vin lui était contraire et l'étourdissait facilement. Elle eut la force de résister à toutes les instances.

La Paumelle ne se tenait pas encore pour battue.

Une bouteille de vin blanc fit son apparition sur la table.

— Assez de vin clair, passons au blanc, dit-elle gaiement, c'est le vin préféré des dames et naturellement des demoiselles ; je suis sûre que mademoiselle Georgette l'aime beaucoup. Vous savez, ma mignonne, cette fois vous ne mettez pas d'eau ; elle ne s'accorde pas avec le vin blanc.

— Avec votre permission, madame, répondit Georgette, je boirai un peu de vin blanc comme j'ai bu du rouge, avec beaucoup d'eau.

La Paumelle ne put s'empêcher de faire une grimace.

— Ma chère Georgette, je ne te comprends pas, dit Albertine : tu ne veux rien faire pour être agréable à maman, ça te serait si facile d'être tout à fait gentille.

Depuis un instant elle jacassait comme une pie aveugle à tort et à travers ; elle ne s'aperçut point que, pour la première fois, elle tutoyait Georgette.

Celle-ci ne laissa verser qu'un doigt de vin blanc dans son verre, qu'elle remplit avec de l'eau comme elle avait fait constamment.

— Je n'aurais pourtant pas voulu user du moyen extrême, se dit la femme en se mordant les lèvres ; mais il le faut puisqu'on ne peut pas en avoir raison autrement.

En même temps elle s'assurait qu'une

petite fiole, grand comme la moitié du petit doigt, était toujours où elle l'avait placée, dans le corsage de sa robe.

— Mademoiselle Georgette, reprit-elle, je ne veux plus vous engager à boire. Mais vous prendrez du café, je l'espère.

— Elle l'adore et moi aussi, dit Albertine.

— C'est vrai, fit Georgette, je l'aime beaucoup.

— A la bonne heure, dit la Paumelle.

Et un sourire singulier glissa rapidement sur ses lèvres.

A partir de ce moment, elle devint préoccupée. Elle cherchait, évidemment, le moyen qu'elle devait employer pour verser dans la tasse de la jeune fille, à son insu, le contenu de la petite fiole.

— Enfin, la bonne servit le café. Il était brûlant. Il fallait le laisser refroidir un peu.

Albertine avait rapproché sa chaise de celle de Georgette, disant qu'elle voulait être plus près d'elle, afin de pouvoir l'embrasser quand le cœur lui dirait.

— Je n'ai pas trinqué avec vous, tout à l'heure, parce que vous buviez de l'eau, dit-elle en riant ; mais je veux que nos deux tasses se donnent un baiser.

Elle prit sa tasse, le petit choc eut lieu, puis elle approcha le liquide de ses lèvres, mais le trouvant trop chaud, elle reposa bien vite sa tasse sur la table.

Au même moment, la Paumelle lui fit un signe mystérieux. Elle comprit que ce signe voulait dire : Attention !

— Mademoiselle Georgette, dit aussitôt la Paumelle de son air le plus gracieux, sans vous commander, vous seriez bien aimable de me donner ce lièvre, qui est là, derrière vous sur l'étagère.

La petite fiole qu'elle venait de déboucher sous la table était dans sa main.

Georgette se leva, et dès qu'elle eut tourné le dos à la table, Albertine qui s'était levée aussi se jeta à son cou sous le prétexte de l'embrasser.

Pendant ce temps, la Paumelle fit rapidement sa petite opération, et quand Georgette lui présenta le livre demandé, la fiole vide avait disparu au fond de sa poche.

Elle ouvrit le livre et y prit une image qu'elle tendit à Albertine.

— C'est cela que je voulais montrer à ma fille, dit-elle ; vous pouvez voir aussi, mademoiselle Georgette.

— Oui, c'est une très jolie image, dit la jeune fille après l'avoir regardée.

— Merci, maman, fit Albertine, je ne vous la rends plus.

— Soit, répliqua l'autre, je te la donne. N'oublions pas notre café, il doit être maintenant bon à prendre. C'est du moka première qualité. Comment le trouvez-vous, mademoiselle Georgette ?

— Très bon, madame.

— Délicieux, exquis, amplifia Albertine.

Pendant que les trois convives savouraient le café, un nouveau personnage s'introduisait mystérieusement dans la maison et prenait possession d'une chambre du rez-de-chaussée.

L'apparition dans la salle à manger de la servante, qui fit à sa maîtresse un signe convenu, apprit à celle-ci que M. Hector attendait l'instant de se montrer.

A partir de ce moment, la Paumelle commença à avoir des mouvements d'impatience ; elle ne faisait plus attention à Albertine, qui n'était après tout qu'une comparse ; ses yeux, braqués sur Georgette, semblaient vouloir la dévisager. Elle se dépitait vraiment, car elle trouvait que l'effet du narcotique était trop long à se produire.

A part un peu de rose sur les joues et une certaine animation de la phy-

sionomie, Georgette était absolument la même que pendant le dîner. Certes, il y avait de quoi surprendre la Paumelle et la rendre très perplexe.

— Je n'y comprends rien, se disait-elle ; est-ce que cette fiole qu'il m'a apportée ne contenait pas ce qu'il m'a dit ?

Un profond soupir d'Albertine, qui fut immédiatement suivi d'un formidable bâillement, vint lui rappeler qu'elle n'était pas seule avec Georgette.

Albertine, devenue très pâle, vacillait sur sa chaise ; pour ne pas tomber, elle avait accroché ses mains à la table ; sa tête, qui allait de-ci de-là, semblait tourner sur ses épaules comme celle d'une poupée mécanique.

— Oh ! la sottise créature, grommela la Paumelle entre ses dents, elle s'est grisée !

Georgette, prise de compassion pour sa fausse amie, s'était approchée d'elle pour la soutenir.

Les yeux d'Albertine se fermaient malgré les efforts qu'elle faisait pour empêcher de tomber ses paupières. Il était facile de voir que la malheureuse essayait de lutter contre un mal subit, indéfinissable. Soudain, rassemblant ce qui lui restait de vigueur et d'énergie, elle se dressa brusquement sur ses jambes, mais elle retomba aussitôt.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc ? murmura-t-elle d'une voix bredouillante, mes membres s'engourdissent, je ne les sens plus... Là, là, dans ma tête, un poids... Je... je m'endors...

Quant à Georgette, rien m'indiquait qu'elle fût disposée à s'endormir.

La Paumelle s'était levée.

Elle regardait avec stupéfaction le groupe plein de contraste formé par les jeunes filles.

Tout à coup, une lueur rapide éclaira sa pensée. Ses yeux devinrent hagards et se fixèrent sur la table avec une sorte de terreur folle.

Elle venait de comprendre que, dans sa précipitation, son trouble, avec sa vue basse, elle avait versé le narcotique destiné à Georgette dans la tasse d'Albertine.

C'était cela, en effet, et la misérable femme n'avait pas remarqué qu'Albertine avait étourdiement placé sa tasse tout près et en avant de celle de Georgette.

II — MONSIEUR HECTOR

APRÈS être restée un instant immobile, stupéfaite de sa maladresse, elle releva la tête, jeta un regard farouche sur les jeunes filles, puis s'adressant à Georgette, qui avait sur sa poitrine la tête d'Albertine :

— Soutenez-la ainsi encore un moment, lui dit-elle, je vais prendre dans ma chambre quelque chose pour la faire revenir à elle.

Sur ces mots, elle sortit précipitamment de la salle à manger, afin d'aller se concerter avec son autre complice.

Cependant, Albertine luttait encore contre le sommeil ; Georgette voyait qu'elle se roidissait pour lui échapper.

— Pauvre Albertine, dit la jeune fille, je suis bien chagrine de ce qui arrive.

Albertine entendit sans doute ces paroles, car aussitôt sa tête se redressa, ses yeux s'ouvrirent et son regard terne se fixa sur Georgette. Les mains appuyées sur la table elle essaya de nouveau de se lever, mais elle ne put y parvenir. Alors, sa langue épaisse et lourde balbutia quelques mots.

Georgette entendit qu'elle disait :

— C'est moi qu'elle fait dormir, j'ai bu le poison.

Georgette se sentit saisie d'effroi et se leva avec effarement. Pourtant elle ne devinait rien encore.

La tête d'Albertine venait de tomber sur la table.

Cette fois elle dormait d'un profond sommeil.

Soudain, le bruit d'un colloque animé parvint jusqu'à Georgette. Elle en-

GRATIS POUR LES GARÇONS! STYLO ET PORTE-MINE

Un ensemble superbe et très utile. Un stylo et un porte-mine bien assortis comme ceux de votre papa, et avec une agrafe pour la poche de votre veston. Tout à fait ce qu'il faut pour l'école et les devoirs à faire à la maison. Il est facile de les obtenir **Gratuits**. Vous écrivez tout simplement aujourd'hui pour faire une commande de \$1.50 de nos superbes cartes de Noël et de Jour de l'An. Elles partent comme des petits pains chauds. Après en avoir disposé, vous nous envoyez l'argent et nous vous envoyons votre stylo et votre porte-mine **Gratuits et Franco**. Écrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. Nous avons confiance en vous. Un prix de plus pour la promptitude.

Les Gens de la Médaille d'Or, Dépt. 8-2, 129, avenue Van Horne, Montréal, P.Q.

tendit une voix d'homme. Cette voix, elle la reconnut. Aussitôt, elle frissonna et devint blême de terreur. Il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines. Alors la pensée lui vint qu'elle était tombée dans un piège.

— Mais où suis-je donc ? s'écria-t-elle éperdue. Que se passe-t-il ici ?

Epouvantée, elle bondit vers la porte, ne songeant plus qu'à prendre la fuite. Mais dans le corridor sombre, elle se heurta contre la Paumelle. Celle-ci lui saisit le bras, et avant qu'elle eût le temps d'opposer la moindre résistance, une porte s'ouvrit et elle fut poussée violemment dans une chambre faiblement éclairée par la lueur d'une bougie rose.

Revenue de sa surprise, Georgette poussa un cri et voulut s'élancer hors de la chambre. Il était déjà trop tard. Le bruit d'une clef tournant dans la serrure lui fit comprendre qu'elle était emprisonnée. Elle fut prise d'un tremblement nerveux et de grosses gouttes de sueur froide perlèrent à son front.

Toutefois, elle ne perdit point sa présence d'esprit. Elle se retourna vivement et jeta un coup d'œil rapide autour de la chambre. D'abord, elle ne vit rien qui fût de nature à l'effrayer. Mais bientôt, elle poussa un cri étranglé, en voyant un homme sortir de l'embrasure d'une fenêtre et marcher vers elle.

Elle reconnut M. Hector.

Au lieu d'être terrible, sans force en présence du danger, l'indignation et la colère fouettèrent son sang et lui donnèrent une énergie, une hardiesse qu'elle ne croyait pas avoir en elle.

Elle se redressa, le front haut, le regard fier, l'attitude menaçante.

M. Hector avançait toujours.

— Je vous défends de m'approcher, lui dit-elle d'un ton impérieux.

Surpris peut-être par l'attitude pleine de défi de la jeune fille, Hector s'arrêta à trois pas d'elle.

— Vous m'avez tendu un piège infâme, reprit Georgette, vous êtes un misérable !

— C'est votre faute, répondit-il, vous ne m'avez laissé que ce mauvais moyen de causer avec vous. Si vous vous étiez montrée moins farouche, je n'en serais pas venu à cette extrémité.

— Vous savez pourtant que je vous hais, que vous me faites horreur !

— C'est possible, mais j'espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Georgette haussa les épaules avec dédain.

— Monsieur, dit-elle, je veux m'en aller, je veux à l'instant ; vous allez me faire sortir de cette affreuse maison !

— Il est encore de bonne heure, répliqua-t-il avec un faux sourire ; nous avons tout le temps de causer.

— Vous n'avez rien à me dire et moi rien à vous répondre.

— Je pense autrement que vous : nous avons, au contraire, beaucoup de choses à nous dire.

— Mais que me voulez-vous donc, monsieur ?

— Dans la bouche d'une belle fille, comme vous, Georgette, voilà une question un peu naïve. Ce que je vous veux ? Vous regarder, vous contempler, vous admirer, comme je le fais en ce moment, car vous êtes charmante, Georgette, et votre teint animé, votre regard étincelant vous rendent plus ravissante encore. Puis je veux vous dire et vous répéter que vos yeux superbes m'ont rendu fou, que je vous aime, que je vous adore !

— Moi, je vous hais, je vous abhorre, je vous l'ai déjà dit ! s'écria la jeune fille. Et maintenant que vous vous êtes rendu coupable d'une ignoble lâcheté, ce n'est plus seulement du mépris que vous m'inspirez, c'est du dégoût !

— Ça, ce sont des mots, fit-il en riant jaune ; mais, sortant d'une aussi jolie bouche, ils sont adorables.

— Mais vous n'avez donc rien dans

le cœur, rien dans l'âme ! exclama-t-elle.

— Rien que mon immense amour pour vous, la passion qui me brûle et me dévore.

En disant cela, ses yeux s'étaient remplis de flammes. La jeune fille eut peur, et instinctivement son regard chercha une issue par où elle pourrait s'enfuir.

— Ma toute belle, dit Hector d'une voix railleuse, vous êtes ma prisonnière, il faut en prendre votre parti. Soyez donc moins cruelle : du reste, je me suis promis de vous apprivoiser, et, pour commencer, je vais vous embrasser.

Il s'élança sur elle pour l'enlacer dans ses bras. Mais elle eut le temps de bondir en arrière.

— Ah ! ne me touchez pas, ne me touchez pas ! s'écria-t-elle d'une voix courroucée, ou je crie, j'appelle au secours !

— Oh ! vous pouvez crier et appeler tant qu'il vous plaira, répondit-il en ricanant, personne ne viendra. Je m'étonne que vous n'ayez pas compris déjà que vous êtes entièrement en ma puissance.

La jeune fille comprit qu'en effet elle était à la discrétion du misérable. Elle jeta encore autour d'elle un regard éperdu, puis elle murmura :

— Oh ! je suis perdue, perdue !

M. Hector entendit, et un affreux sourire crispa ses lèvres.

— Allons, ma belle Georgette, soyez donc raisonnable et douce et gentille comme d'habitude. Alors, nous pour-

rons causer comme deux amis. Croyez-moi, vos petites colères n'ont rien qui m'effraye, elles me procurent, au contraire, un plaisir tout nouveau pour moi.

« Eh ! eh ! continua-t-il en riant, c'est probablement parce que la rose a des épines qu'on éprouve tant de plaisir à la cueillir !... »

Georgette avait repris sa fière attitude et le couvrait de son regard plein de mépris.

— Si je vous aime comme un insensé, poursuivait-il, ce n'est pas ma faute... Pourquoi êtes-vous si jolie ?... Après tout, je n'ai que de bonnes intentions : si je veux que vous m'aimiez, c'est pour vous sortir de la misère, pour que vous n'usiez pas votre jeunesse et votre santé à un labeur ingrat, c'est pour vous donner la richesse et vous faire un sort heureux.

— Vos paroles ne me surprennent point, riposta Georgette, indignée ; après votre conduite odieuse et lâche, vous ne pouviez manquer de m'insulter ! Ah ! la bave d'un crapaud m'inspirerait moins de dégoût que vos horribles paroles ! Est-ce que je vous demande quelque chose, moi ? Je ne suis qu'une pauvre fille sans famille, sans amis, mais j'ai dans mon cœur les sentiments qui me défendent contre vous ; une pauvre fille comme moi ne craint rien d'un misérable tel que vous ! Mais j'ai vraiment honte de vous répondre... Encore une fois, monsieur, faites-moi sortir de cette maison.

— Vous devriez comprendre, ma mi-

gnonne, que vous n'êtes pas ici pour que je vous laisse partir ainsi.

Georgette se jeta sur la porte et la secoua de toutes ses forces. Mais elle était solide sur ses gonds et bien fermée.

— Vous êtes en cage, ma jolie colombe, dit la voix railleuse de M. Hector.

Et il se mit à rire.

La jeune fille se retourna et le souffleta avec ces mots prononcés d'un ton de mépris écrasant :

— Lâche ! lâche !

M. Hector ne parut nullement impressionné. Cependant, les traits de son visage se contractèrent, un double éclair jaillit de ses yeux verts, ses narines se gonflèrent et son hideux sourire reparut sur ses lèvres.

— En vérité, dit-il sourdement, vous me faites jouer ici un rôle ridicule. Puisque je ne peux pas vous faire entendre raison en vous parlant avec douceur, je vais employer un autre moyen pour vous convaincre. Je ne pensais pas en venir là, mais c'est vous qui l'avez voulu.

Bondissant comme un tigre, il se précipita sur elle, et ses bras nerveux l'entourèrent ainsi qu'un cercle de fer.

Georgette poussa un grand cri mêlé d'épouvante et d'horreur. Elle rejeta son buste en arrière, et de ses mains faibles et délicates elle repoussa la tête du misérable qui voulait s'approcher de la sienne.

— Oh ! tu as beau te débattre et te roidir, disait l'odieux personnage entre ses dents, tu ne m'échapperas pas...

La jeune fille faisait des efforts inouïs pour se dégager de la formidable étreinte ; mais elle ne réussissait qu'à éviter le contact de la bouche impure. Sa poitrine se soulevait violemment ; elle haletait comme si la respiration allait lui manquer. Déjà le sang battait ses tempes et bourdonnait dans ses oreilles. Elle allait fatalement succomber dans cette lutte inégale. Elle se vit perdue et son corps eut un frémissement d'horreur.

Au même moment, la voix affolée de la Paumelle retentit dans la maison.

M. Hector entendit ces mots : « La police ! »

La façon dont ils étaient jetés leur donnait cette signification : « Sauve qui peut ! »

M. Hector se jeta brusquement en arrière et devint livide de terreur...

Des pas lourds résonnèrent sur les dalles du corridor et une voix d'homme prononça ces paroles avec autorité :

— Allons, vite, bâillonnez cette femme pour l'empêcher de crier.

M. Hector comprit qu'il n'était pas trop tôt de songer à sa sûreté en prenant la fuite. Dans sa frayeur, il avait complètement oublié Georgette, qui, les mains tendues vers le ciel, remerciait dans son cœur ses sauveurs inconnus.

M. Hector s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit, enfonça les persiennes d'un coup d'épaule, sauta dans le jardin et se sauva à travers les massifs en rasant le mur de la clôture.

Heureuse d'être délivrée de son ennemi, Georgette attendait, calme, le regard plein de reconnaissance, presque souriante.

Elle entendit ouvrir une porte, puis marcher dans la chambre voisine.

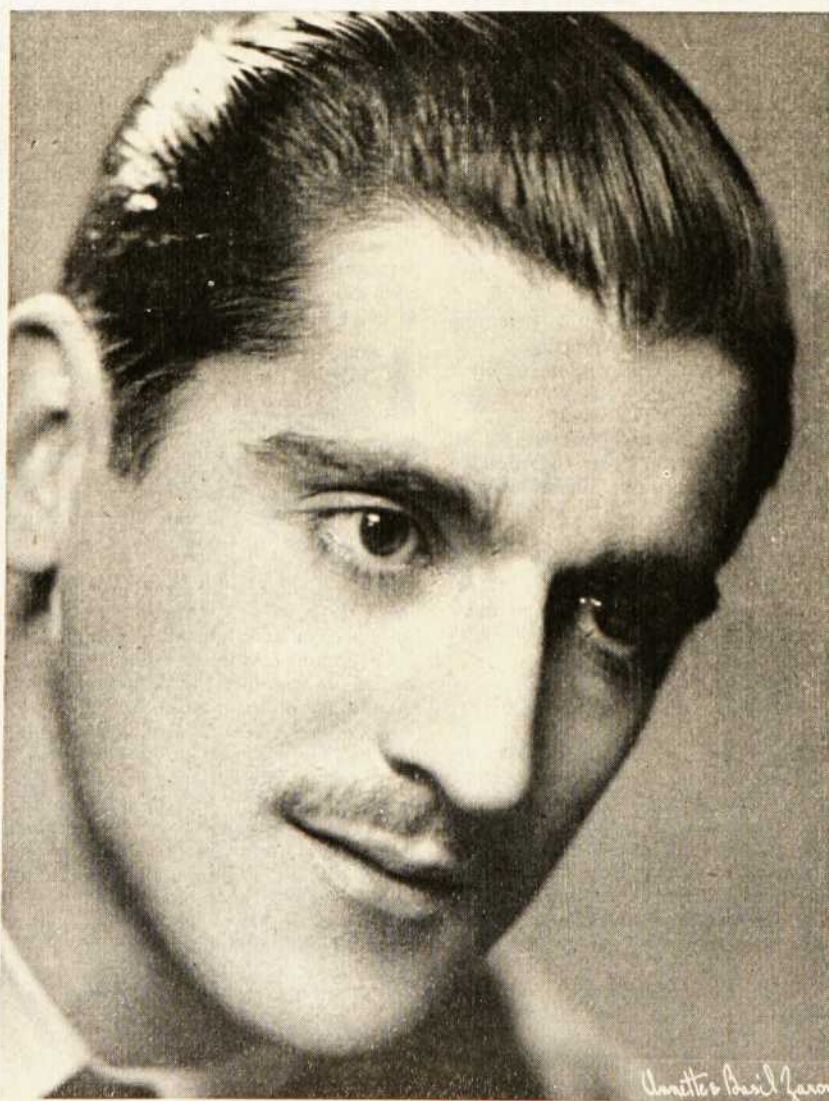
— Ah ! voilà la jeune fille endormie, dit la voix qui avait ordonné un instant auparavant de bâillonner la dame Paumelle.

Celle-ci, après avoir enfermé Georgette, était rentrée dans la salle à manger en murmurant :

— Maintenant, qu'il s'arrange comme il l'entendra !

Alors, avec l'aide de sa servante, elle avait transporté Albertine dans l'autre chambre du rez-de-chaussée, où elles l'avaient couchée sur une chaise longue.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



JEAN-MARC AUDET, technicien à CKAC, acteur, photographe et bruiteur, le frère d'André Audet. Jean-Marc rêve de cinéma comme nous l'avons dit sous sa photo de jeune communiant. C'est "Zéphirin" et "l'Bom' Guillet" de Madeleine et Pierre. Un type de grand talent qui est déjà rendu loin et qui ira plus loin encore.

Photo Annette & Basil Zarov.

Cela fait, la Paumelle était rentrée dans la salle à manger et la servante était retournée à sa cuisine.

C'est à ce moment que des agents de la police de sûreté, dirigés par un chef d'escouade, pénétraient mystérieusement dans le jardin, faisant le moins de bruit possible. Mais si la vue de la dame Paumelle n'était pas excellente, elle avait l'ouïe extrêmement fine. Elle entendit un bruit léger qui lui parut insolite. Elle appela sa servante et lui ordonna d'aller jeter un coup d'oeil dans le jardin. La grêlée n'avait pas fait six pas hors de la maison que deux agents se jetaient sur elle.

Un cri prévint la Paumelle que quelque chose d'extraordinaire se passait dans le jardin. Elle se leva précipitamment pour aller voir elle-même. Dans le corridor, elle se trouva en face des agents, qui se précipitaient dans la maison.

Le lecteur sait ce qui s'était passé ensuite.

Comme nous l'avons dit, Georgette attendait. Elle s'était approchée de la porte, qui avait été fermée par la Paumelle, espérant qu'elle allait s'ouvrir devant elle.

On marchait toujours dans la pièce à côté.

Elle entendit encore la voix qui disait :

— Nous en tenons deux, mais il nous faut les deux autres, ne les laissons pas échapper.

Presque aussitôt, au lieu de voir s'ouvrir la porte près de laquelle elle se trouvait, c'est par une autre porte qu'elle n'avait pas remarquée, et qui établissait une communication entre les deux pièces, que les agents firent irruption dans la seconde chambre.

III — LES ARRESTATIONS

DEUX des agents étaient armés de revolvers, un autre portait une torche. Georgette s'élança vers eux en criant :

— Ah! sauvez-moi! sauvez-moi!
— Voilà la femme, dit l'inspecteur de police; mais l'homme, où est-il?

— Voyez cette fenêtre ouverte, répondit un agent, il vient de s'enfuir par là.

— Ah! le gredin, est-ce qu'il nous échapperait! Vous, Ripart, continua-t-il, s'adressant à un agent, gardez à vue cette misérable fille.

Et suivi de deux autres agents, il s'élança par la fenêtre à la poursuite du fuyard.

Georgette n'avait probablement pas compris que l'ordre donné à Ripart la concernait, car elle s'approcha de lui et d'une voix suppliante, les mains jointes, lui dit :

— J'étouffe ici; je vous en prie, monsieur, faites-moi sortir de cette maison.

— Vous, taisez-vous, répondit l'agent d'une voix rude, en accompagnant ses paroles d'un regard dur et plein de mépris.

— Mais je n'ai rien fait de mal, s'écria Georgette effrayée, pourquoi me parlez-vous ainsi?

L'agent haussa les épaules, en murmurant :

— On en pince dix, vingt, trente, et c'est toujours la même chanson.

— Ah! reprit Georgette, je ne veux pas rester ici une minute de plus.

Et elle marcha vers la porte ouverte. Mais l'agent lui barra le passage et la repoussa avec une certaine violence.

— Ah ça! vous, fit-il, est-ce que, pour vous mettre à l'ordre, il va falloir vous lier les jambes et les bras?

Georgette le regarda avec effarement.

— Monsieur, reprit-elle d'une voix tremblante, pourquoi ne voulez-vous pas me laisser partir?

— Décidément, elle est pommée, celle-là! fit l'agent avec un petit air narquois.

La jeune fille ne comprenait pas encore; mais elle sentait naître en elle une profonde inquiétude.

— Monsieur, reprit-elle, dites-moi ce qu'on veut faire de moi.

— Par exemple, s'il y en a à qui on ne peut pas arracher une parole, celle-ci bavarde pour dix, grommela Ripart.

Il reprit à haute voix :

— Je m'étonne que vous n'avez pas compris déjà qu'on veut vous garder.

— Me garder?

— Oh! cet air de surprise est superbe!

— Est-ce qu'on me gardera longtemps?

— Ça, c'est pas mon affaire; mais vous en aurez au moins pour six mois.

— Mon Dieu, mon Dieu! mais je ne comprends pas, monsieur, je ne comprends pas!

— Naturellement, ricana Ripart. Tout à coup, elle entrevit la vérité.

— En prison! exclama-t-elle, en prison, moi!...

— Voilà, fit Ripart, toujours railleur. Quelques mois à Saint-Lazare vous donneront le temps de réfléchir.

— Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu, qu'ai-je donc fait?... reprit la jeune fille avec terreur.

— Bon! voilà que ça recommence, murmura l'agent; elles sont toutes ainsi, on croirait à les entendre qu'on pourrait leur donner le bon Dieu sans confession.

— Mais non, s'écria Georgette éperdue, cela ne se peut pas... Je sais bien que je n'aurais pas dû venir ici, mais je suis innocente... Ce que vous venez de dire, c'est pour m'effrayer, n'est-ce pas, monsieur? Oh! dites-moi que vous avez voulu me faire peur! Vous devez bien voir que je ne suis pas coupable... Oui, oui, vous avez voulu m'éprouver. Tout à l'heure, vous me laisserez partir, je pourrai retourner chez moi.

— Ma petite, répondit Ripart, je veux bien encore vous dire ceci : Tenez-vous tranquille et taisez-vous; c'est ce que vous avez de mieux à faire dans votre intérêt. Quand nous arrêtons un voleur ou une de vos pareilles, nous ne nous occupons pas de savoir si elle est plus ou moins coupable; ça, c'est l'affaire des magistrats. Demain matin, vous causerez avec M. le commissaire de police.

Georgette était atterrée. Elle fit entendre une plainte étouffée, se laissa tomber sur un siège et cacha son visage dans ses mains.

Pendant ce temps, l'inspecteur de police et ses hommes fouillaient le jardin dans tous les coins; ils visitèrent jusqu'aux plus petits buissons... Mais leurs recherches furent vaines : M. Hector avait disparu.

Aiguillonné par la peur de tomber entre les mains des agents, il avait grimpé sur un arbre et, d'une branche, il s'était élançé par-dessus le mur dans un autre jardin, au risque de se casser les jambes. Mais la chute avait été heureuse. Il franchit ensuite une haie, escalada un second mur et se trouva dans une ruelle parallèle à la rue Vaugelas.

Alors il respira, en se disant qu'il était maintenant hors d'atteinte. Toutefois, comme il pouvait encore rencontrer des policiers, il s'éloigna en se donnant l'air d'un honnête habitant du quartier qui vient de faire une visite et qui se dispose à rentrer tranquillement chez lui.

Quand les agents rentrèrent dans la maison, l'inspecteur était de fort mauvaise humeur. Certes, il avait le droit de ne pas être content.

En les entendant revenir, Georgette s'était levée.

— Monsieur, dit-elle à l'inspecteur craintivement, et de sa douce voix, veuillez m'écouter, je vais vous expliquer...

— Silence! l'interrompit-il brusquement et avec colère.

La pauvre Georgette se mit à trembler très fort.

— Nous n'avons plus rien à faire ici

Employez
le
LAVORIS

pour nettoyer
efficacement la bouche

Le soin quotidien de la bouche est un facteur de santé

POUR ETRE À LA PAGE...

On ne sait pas toujours comment s'y prendre. Et pourtant, il est un moyen aussi facile qu'agréable : s'abonner à LA REVUE POPULAIRE. La lecture de ce magazine, tout en vous aidant à trahir votre ennui aux heures de désœuvrement, vous instruira sur une infinité de sujets comme, par

exemple, la littérature, les beaux-arts, les voyages, les mondanités, la mode, la cuisine, le cinéma, le théâtre, la radio et quoi encore... Sans compter que chacun des 12 numéros annuels de



La Revue POPULAIRE

contient un beau roman complet d'amour et si l'on veut avoir une idée de cette valeur, qu'on s'informe du déboursé approximatif que cet achat nécessiterait dans d'autres circonstances. On peut mentionner la haute tenue typographique qui fait de LA REVUE POPULAIRE un magazine fait chez nous, par des gens de chez nous, pour des gens de chez nous, un magazine, disons-nous, dont la présentation générale peut se comparer très avantageusement à tout ce qui se fait de mieux à l'extérieur. Oui, Madame, Mademoiselle, et vous-même, Monsieur, si vous désirez être à la page, n'hésitez pas plus longtemps : abonnez-vous à LA REVUE POPULAIRE. Pour ce faire, c'est la simplicité même : on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman de novembre :

Un Amour, Une Image, Un Rêve...

par MAGALI

Coupon d'abonnement LA REVUE POPULAIRE

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

☐ Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

CE QUE FRANÇOIS VEUILLON PENSE DE NOTRE PARLER

Un qui doit s'y connaître en fait de langage, c'est bien M. François Veullon, journaliste, publiciste et sociologue français, proche parent du grand Louis Veullon, fondateur de l'Univers.

"Pour dire que les Canadiens français parlent un patois, il faut ou ne pas avoir entendus ou ignorer ce que c'est qu'un patois. Des patois, j'en ai entendu en France en quantité, mais pas ici. Vous avez des expressions du terroir, des archaïsmes, qui prouvent tout simplement votre fidélité au patrimoine des aïeux. Non, décidément, cette question n'est pas discutable.

Quant aux anglicismes, il est vrai qu'on sent dans votre parler que vous avez été en contact avec la langue anglaise. Mais, au cours de mon voyage, jamais je n'ai perdu le sens d'une seule phrase, d'une seule idée. Les ravages de l'anglicisme ne sont pas aussi alarmants qu'on l'entend dire parfois. D'ailleurs, il se fait depuis quelques années une belle oeuvre d'épuration. Au reste, si l'anglicisme est un petit défaut de la langue canadienne-française, c'est un gros défaut du français, même à Paris, où l'on se pique de faire du "footing" et du "yachting", où l'on se dit "sportsman" ou "gentleman".

C'est à nous, Français de France, à donner l'exemple. Et puis, sur bien des points vous dites mieux que nous. Je préfère votre "chaise bergante" à notre "rocking chair", vos "pardessus" à nos "snowboots".

SI NOUS PARLIONS LE PATOIS...

Comment pourrions-nous parler le patois? Tous nos livres viennent de France. Les dictionnaires Larousse, Collin, Blanc sont dans toutes les mains. Les grammaires les plus populaires chez nous sont Larousse et Augé, très en vogue en France. Cela prouve que nous puissions nos connaissances linguistiques aux meilleures sources. Nos bibliothèques publiques et privées sont remplies de chefs-d'oeuvres français.

Si nous parlions le patois, la France aurait-elle décerné, à cause de leurs écrits, la croix de la Légion d'honneur et les palmes académiques à un si grand nombre de nos écrivains?

On ne conférerait certainement pas de tels honneurs au patois.

Nombre de livres de nos auteurs ont été publiés en France et sont mis sur le même pied que les livres français. Garneau, Crémazie, Fréchette, Lemay sont connus et lus en France. Est-ce parce qu'ils ont écrit en patois ou en pur et académique français?

LE BON LANGAGE CHEZ LE PROFESSEUR

A ce sujet, M. André de Billy, de l'Académie Goncourt s'exprime ainsi:

"On s'étonne qu'un professeur s'exprime comme un plongeur de restaurant ou un chauffeur de taxi... Ce tic est-il une pédanterie à rebours? Mais non! C'est tout le monde qui, en France, se sert de mots et d'expressions argotiques. La plupart des bourgeois prennent la terminologie populaire, ce qui n'exclut pas certains raffinements, bien entendu. Le même avocat, médecin ou chef d'entreprise qui se plaît à émailler sa conversation d'argot, considérerait comme indigne de soi d'éplucher une poire sans fourchette ou de mettre deux jours de suite la même chemise. La propreté physique a gagné tout le terrain qu'a perdu celle du langage. Deux boursiers causent sur le ton de deux garagistes, mais ils ne laissent pas passer une semaine sans confier leurs mains à la manucure..."

LA FRANCISATION DES MOTS ANGLAIS

La bonne solution consisterait à laisser faire et à laisser dire surtout, et à n'enregistrer de tels mots sous la forme imprimée que selon la prononciation définitive que leur aurait donnée le bon peuple français, qui ne sait pas les langues étrangères, mais qui leur emprunte tout de même les mots nouveaux dont il a besoin pour les choses nouvelles.

C'est d'ailleurs ce que font nos bons gens du Canada lorsqu'ils disent *drave* pour *drive*, *draveur* pour *driver*, *liche-crème* pour *ice cream*, *robotaille* pour *rubber tire*, *ronneur* pour *runner*, *thébor* pour *teaboard*, *sailbôte* pour *side board*, *simple* pour *sample*, *poutine* pour *pudding*, *paparmane* pour *peppermint*.

Cette anecdote est bien dans la note: Un Canadien français qui ne savait pas un seul mot d'anglais se mit un jour en pension chez une vieille anglaise de Toronto.

Le Canadien français avait la mauvaise habitude de toujours laisser les portes ouvertes, et la vieille anglaise lui cria de les fermer en disant:

— Shut the door! Shut the door!

Le Canadien avait compris: Chatte dehors! Chatte dehors!

S'exécutant, il prit un bâton et frappait sur la chatte de la vieille, pour la mettre en dehors.

Voyant cela, elle lui cria en colère:

— Don't... don't...

Et le bon Canadien de répliquer:

— C'est ça, je la... dompte.

maintenant, reprit l'inspecteur. Ripart, emmenez cette coquine.

L'agent saisit la jeune fille par le bras.

Elle se rejeta en arrière avec épouvante, comme si elle venait d'être mordue par un reptile.

— Non, s'écria-t-elle en frissonnant et les yeux pleins de larmes, je ne veux pas, je ne veux pas!

— Hein! de la résistance, dit l'inspecteur. Ripart, faites-la marcher, et si elle regimbe, traînez-la.

Georgette fut emmenée. Elle sortit de la maison en même temps que la Paumelle et sa servante, tenues également par des agents.

Sur l'ordre de l'inspecteur, un autre agent prit Albertine endormie dans ses bras et la transporta dans un flacre, qui attendait rue Vaugelas, devant la petite porte d'entrée. L'ayant placée le mieux qu'il put sur un des coussins de la voiture, l'agent referma la portière, monta sur le siège à côté du cocher, et le flacre roula bruyamment sur le pavé.

A l'angle de la rue, la voiture passa près des agents qui conduisaient au poste Georgette, la dame Paumelle et la servante grêlée.

Georgette pleurait et sanglotait à étouffer des coeurs de roche; mais, constamment à la recherche des mal-fauteurs et des déclassés en rébellion contre les lois, les agents de police n'ont pas le temps d'être sensibles.

Malgré ses gémissements, ses larmes, ses supplications, Georgette dut entrer avec les deux femmes dans la prison du poste.

Un sergent de ville, ayant une lampe à la main, leur montra d'un côté un banc, de l'autre une vieille pailleasse en leur disant:

— Pour vous asseoir, pour vous coucher, si cela vous plaît; voilà.

Il se retira, ferma la porte et les prisonnières se trouvèrent dans une complète obscurité.

Pour éviter le contact des deux femmes, Georgette s'éloigna d'elles en marchant à tâtons le long de la muraille. Elle s'arrêta dans un angle de la pièce et s'y blottit, le dos appuyé au mur.

Pendant ce temps, la dame Paumelle et la grêlée, qui portait le nom de Victoire, s'étaient assises sur un banc. Au bout d'un instant, elles se mirent à causer tout bas.

— Toute la journée j'ai été inquiète et mal à mon aise, dit la Paumelle; c'était le pressentiment de ce qui nous arrive.

— Voilà un grand malheur, répliqua Victoire, et j'ai peur, madame.

— Nous verrons; on tâchera de se tirer pour le mieux de ce mauvais pas. Sont-ils assez bêtes, ces agents de police: ils ne se doutent même pas qu'ils ont fait une bêtise en arrêtant cette petite péronnelle. Quelqu'un nous a vendus, c'est sûr, car la police savait d'avance le beau plan inventé par cet imbécile d'Hector, qui n'a d'autre mérite que celui d'être riche. Grâce à moi, il a eu le temps de se sauver. Ce n'est certainement pas par dévouement que je l'ai prévenu; mais j'ai compris tout de suite que s'il était arrêté nous serions plus sérieusement compromises. Pour se disculper et faire retomber sur les autres tout le poids des sottises qu'ils font, ces hommes-là sont capables de toutes les lâchetés. Je sais bien que la petite parlera, mais j'ai une langue aussi. Elle ne dira pas un mot que je ne réponde: «C'est un mensonge!» L'erreur commise par les agents peut nous servir si je sais adroitement en profiter. Tant pis pour cette sainte nitouche, qui ne fait que pleurnicher et crier: «Ayez pitié de moi!» D'ailleurs, elle est la cause de tout. Il y a encore l'autre, qu'en ont-ils fait?

— Ils l'ont emmenée dans une voiture, répondit la servante.

— Je le sais bien; mais cela ne m'apprend rien et je ne suis pas sans inquiétude de ce côté. Enfin, il faut at-

tendre, avoir de la prudence et se tenir constamment sur la défensive. Quant à toi, Victoire, demain, devant le commissaire, tu joueras le rôle d'idiot: tu m'entends bien?

— Oui, madame.

— Cela te sera facile. Tu ne dois rien dire, être muette; autrement, le commissaire de police t'entortillerait et te ferait lui raconter ce qu'il ne doit pas savoir. A toutes les questions qu'il t'adressera, tu ne répondras que ces seuls mots avec un air hébété: «Je ne sais pas». Tu as bien compris? Toujours cela: «Je ne sais pas». De cette façon, tu ne te compromettas point, ni moi non plus.

— J'ai compris, madame, soyez tranquille, répondit Victoire.

La Paumelle, n'ayant plus rien à dire, se mit à réfléchir.

La servante s'était endormie sur le banc et ronflait comme un sapeur.

Georgette continuait à pleurer, à se désoler. Elle se livrait aussi, de son côté, à de douloureuses réflexions. Mais il ne lui vint pas à l'idée que les agents de police l'avaient arrêtée, la prenant pour Albertine.

Le lendemain matin, à huit heures la porte de la prison s'ouvrit toute grande.

— Venez, dit aux prisonnières un brigadier de sergents de ville.

La dame Paumelle et Victoire étaient déjà debout.

Georgette resta immobile dans le coin où, fatiguée de se tenir sur ses jambes, elle s'était accroupie. Il fallut qu'un sergent de ville allât lui prendre le bras pour la forcer à se lever. Elle marcha en chancelant, ses jambes brisées fléchissaient. Elle serait retombée, si le sergent de ville, la prenant sous le bras, ne l'eût soutenue.

On les fit sortir du poste, et le brigadier et deux de ses hommes les menèrent chez le commissaire de police.

Deux hommes se trouvaient avec le magistrat: l'un était son secrétaire; l'autre, que Georgette reconnut, était l'inspecteur de police qui avait donné l'ordre de l'arrêter.

L'inspecteur venait probablement de rendre compte au commissaire de son expédition de la nuit. Du reste, il avait eu le temps de rédiger un rapport assez étendu, lequel était placé sur le bureau, devant le magistrat, dont l'air sévère fit passer un frisson de terreur dans tous les membres de Georgette.

Ayant jeté sur chacune des prévenues un regard pénétrant, comme s'il eût voulu scruter leurs pensées, le commissaire se tourna brusquement vers la dame Paumelle.

— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il.

— Mme Paumelle.

— Etes-vous mariée?

— Je suis veuve.

— Il y a deux ans que vous demeurez rue Vaugelas, quels sont vos moyens d'existence?

— Oh! j'ai une vie des plus simples, des plus modestes, monsieur le commissaire; je suis très économe et je m'arrange de manière que mes petites rentes me suffisent.

— Ainsi, vous êtes rentière? Soit, nous saurons plus tard si vous dites la vérité. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas pour y vivre tranquillement et honnêtement de vos petites rentes que vous avez loué la maison de la rue Vaugelas où vous demeurez actuellement.

— Monsieur le commissaire, je vous jure...

— Ne jurez rien, l'interrompit-il sévèrement; j'ai sur votre personne de nombreux renseignements, qui m'ont suffisamment édifié sur votre conduite. Il y a déjà six mois que votre maison et vous-même vous êtes surveillées.

La Paumelle ne put s'empêcher de tressaillir, et elle eut une légère contraction des traits du visage.

— Vous aimez la société, continua le

A SAINT-PIERRE ET AU VATICAN

[Suite de la page 6]

On donne le nom de famille pontificale à l'ensemble des personnes qui forment la maison civile du souverain pontife.

Pie XII, comme ses prédécesseurs, reçoit chaque jour des centaines de visiteurs. Il y a les audiences privées, réservées aux dignitaires ecclésiastiques et aux ambassadeurs, et les audiences publiques pour lesquelles il est

très facile d'obtenir une carte d'admission.

Pour les audiences privées une tenue de cérémonie est de rigueur: les messieurs en habit du soir, les dames en robe noire, avec mantille sur la tête. Aux audiences publiques, il y a une tendance à se relâcher un peu au sujet de l'étiquette de rigueur et l'on se contente, la plupart du temps, d'exiger que la tenue de chacun soit propre et décente.

magistrat; vous recevez souvent nombreuses et joyeuse compagnie. On a le droit de supposer que vous donnez des fêtes et qu'on s'assied chez vous à des festins. Nous sommes déjà loin de cette économie qui vous permet de vivre de vos petites rentes, et de votre vie simple et modeste. Les perquisitions faites hier soir à votre domicile ont fait découvrir plusieurs tables de jeu et un nombre considérable de cartes à jouer, ce qui indique que votre maison se transforme volontiers en une sorte de tripot, dont vous êtes la directrice.

La Paumelle voulut protester.

— Vous parlerez quand je vous interrogerai, lui dit durement le commissaire. Ah! nous savons que vous êtes peu scrupuleuse. Avec autant de facilité que de complaisance vous mettez, à l'occasion, votre maison et vous-même à la disposition de femmes de mauvaise vie et de certains débauchés, qui connaissent votre zèle et votre discrétion. Ils doivent se montrer reconnaissants, et comme on paye généralement fort cher les services du genre de ceux que vous rendez, on comprend que vos petites rentes vous permettent de faire de très fortes dépenses.

— Par exemple, s'écria la dame Paumelle, qui ne put se contenir et paraissait très indignée, voilà une odieuse calomnie! Il faut croire que j'ai des ennemis bien méchants, pour qu'ils aient inventé toutes ces choses, afin de me nuire!

Le commissaire de police se contenta de hausser les épaules.

Après un moment de silence, il reprit :

— Une enquête sérieuse et complète nous apprendra ce que vous avez été et ce que vous êtes réellement. Pour le moment, je n'ai à m'occuper que des faits qui ont motivé votre arrestation. Hier soir, vous avez reçu chez vous deux jeunes filles, vous leur avez offert à dîner.

— Oui, monsieur.

— Dans quel but ces jeunes filles sont-elles venues chez vous?

— Pour dîner, monsieur le commissaire, et passer la soirée avec moi.

— Est-ce que vous les connaissiez?

— Certainement; ce sont des ouvrières, et je les connais depuis longtemps.

Georgette, qui tenait sa tête baissée, la releva.

— Monsieur le commissaire, dit-elle, cette femme ne dit pas la vérité; je ne la connais pas et elle m'a vue hier pour la première fois.

— Voilà une audace qui me confond! s'écria la Paumelle. Monsieur le commissaire, cette demoiselle est venue cinq ou six fois chez moi.

— Oh! fit Georgette, stupéfiée.

— Je vous interrogerai à votre tour, lui dit le magistrat; alors, vous me répondrez; jusque-là, veuillez garder le silence.

— Je ne sais pas, vraiment, pourquoi elle prétend ne pas me connaître, dit la Paumelle.

— Nous l'apprendrons tout à l'heure, répliqua le commissaire. Persistez-vous à dire que vous avez invité les jeunes filles à venir dîner et passer la soirée avec vous?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi, lorsque les agents se sont présentés, l'une d'elles était-elle endormie?

— Elle a bu un peu trop, elle s'est grisée.

— Vous dites cela? Eh bien! moi, je vous réponds que vous l'avez endormie en lui faisant boire un narcotique.

La Paumelle eut un geste de dénégation énergique.

— Oui, reprit le magistrat, vous lui avez fait prendre un narcotique, que contenait cette petite fiole, qu'un agent a retirée hier soir de votre poche.

Et il montrait à la Paumelle la fiole que, jusque-là, il avait tenue cachée sous des papiers.

Celle-ci blêmit et perdit subitement la moitié de son assurance.

— Vous devez voir qu'il est inutile de mentir, poursuivit le commissaire d'un ton sévère. C'est un piège qui était tendu à cette jeune fille; elle est tombée dans un guet-apens. Vous l'avez endormie afin de la livrer sans défense à un de ces vils débauchés dont je parlais tout à l'heure, qui n'ont pas plus de scrupules à vous employer que vous n'avez de honte à les servir.

— Je nie, je jure que cela est faux!

— Oui ou non, y avait-il un homme chez vous? ...

— Non.

— Monsieur le commissaire de police, dit alors l'inspecteur, un des agents sous mes ordres a vu entrer l'homme dans la maison. La dame Paumelle l'a averti de notre présence, en criant: «La police!» Il s'est sauvé par la fenêtre, qui est restée ouverte. Ce matin, je suis retourné rue Vaugelas; j'ai retrouvé dans le jardin la trace de ses pas, et dans le jardin voisin l'endroit où il est tombé en sautant par-dessus le mur de clôture très élevé.

— Vous entendez, femme Paumelle? reprit le magistrat; l'évidence répond aussitôt à toutes vos dénégations.

— Je ne comprends pas ce que monsieur a voulu dire, répondit-elle.

— C'est un parti pris, murmura le magistrat; heureusement, nous savons à quoi nous en tenir.

Il tourna le dos à la dame Paumelle et s'adressant à la grêlée :

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-il.

Victoire n'avait pas oublié la recommandation de sa maîtresse; elle écarquilla les yeux, ouvrit la bouche, laissant pendre sa lèvre inférieure, et se donna la figure la plus grotesque qu'on pût voir. Comme elle ne répondait pas, le commissaire renouvela la question.

— Hé! je ne sais pas, fit-elle d'un air bête.

— Ah! vous ne savez pas votre nom? C'est plus que bizarre. Quel âge avez-vous?

— Je ne sais pas.

— Où êtes-vous née?

— Je ne sais pas.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Paris?

— Je ne sais pas.

— Vous êtes domestique chez Mme Paumelle?

— Je ne sais pas.

— Ah! vous ne savez même pas ce que vous êtes, fit le commissaire, les sourcils froncés. Eh bien! dites-moi ce qui s'est passé hier soir chez Mme Paumelle.

— Je ne sais pas.

— Vous étiez là, cependant; vous avez entendu quelque chose?

— Je ne sais pas.

— C'est bien, dit froidement le magistrat, je suis satisfait.

« Votre maîtresse vous a fait la leçon; votre réponse unique entre probablement dans son système de défense. Mais nous ne tarderons pas à savoir si vous êtes aussi stupide que vous voulez nous le faire croire.

C'était au tour de Georgette d'être interrogée.

Comme aux autres, le commissaire de police commença par lui demander son nom.

— Je m'appelle Georgette, répondit-elle.

— Vous vous appelez Georgette? fit le magistrat avec surprise.

— Oui, monsieur.

Le commissaire se mit à remuer des papiers épars sur son bureau et en trouva un qu'il parcourut rapidement des yeux.

— J'étais sûr d'avance de ne pas me tromper, murmura-t-il.

[Lire la suite au prochain numéro]

LE BONHEUR PASSE

[Suite de la page 11]

— A tout à l'heure, redit-il au moment où ils se quittaient.

Elle eut un regard étrange :

— A tout à l'heure...

Elle paraissait revenir à la réalité... sortir d'un rêve... ne le remarquait pas; il suivait à présent des yeux la voiture qui emportait sa compagne d'excursion. Qui l'emportait, où? Elle ne lui avait rien livré d'elle-même. L'auto prenait la route du rivage... d'un des palaces de Santa Lucia... sans doute... ou de quelque villa du Paussilippe? Maintenant, Luc regardait les flots. La nuit venait: la mer était étale et lumineuse... à gauche la côte s'estompait... Au-dessus, immuable et menaçant les hommes, le cratère vomissait des fumées et des cendres...

Le paysage avait la même splendeur qu'il avait eue les jours précédents. Luc, ce soir, la trouvait décuplée... Il s'arracha enfin à sa contemplation, monta dans sa chambre... s'attarda... heureux... fredonnant une chanson d'amour...

Comme il descendait pour recevoir son invitée, un chasseur s'approcha, lui tendit une lettre. Avec un peu d'anxiété, Luc l'ouvrit...

« Ami, pardonnez-moi... Que l'Aventure eût été belle, et comme je vous aurais aimé... Je ne suis pas libre... je ne suis pas heureuse... mais je dois obéir... »

« Vous oublierez bientôt celle que le hasard mit une heure sur votre route. Elle aura, elle, un souvenir plus profond de cette journée dérobée au destin. Je n'oublierai jamais Capri ni celui qui pouvait être le bonheur et l'amour... Adieu. »

Tristement, Luc replia la feuille... Il revoyait la souple silhouette, le visage au teint chaud, les yeux sombres... les lèvres rouges... Il murmura :

— Le bonheur passe... mais on n'ose pas le saisir... Vous étiez si jolie...

Le lendemain, il avait quitté l'Italie...

Deux ans s'étaient écoulés... Luc avait oublié ce projet d'Aventure... Certain soir, il fut entraîné à la salle Gaveau où devait paraître dans un unique récital, une danseuse dont la renommée venait d'atteindre Paris.

Elle arrivait auréolée d'une étrange légende: princesse orientale échappée par miracle au massacre de sa famille, sauvée par l'intervention d'un officier révolutionnaire qui s'était épris d'elle et l'avait épousée.

Ces temps troublés passés, le mariage s'était révélé un assez triste sire: brutal, jaloux, autoritaire. Il avait accepté que sa femme tirât parti d'admirables dons, autrefois cultivés par plaisir. Elle était rapidement devenue célèbre.

Pourquoi restait-elle liée à ce mariage de hasard, si son inférieur? Reconnaissance? Passivité? Inertie? Mystère... En tous cas, cette singulière situation augmentait l'intérêt à son endroit.

Le rideau se leva sur un décor de jardin d'Orient, jardin de rêve, baigné par les feux savants des projecteurs. Une femme parut, étroitement drapée de blanc, parée comme une idole. Toute la lumière convergea sur elle.

Luc tressaillit: c'était l'inconnue de Capri.

ANNIE ACHARI

LA VIE COURANTE... par George Clark



— Tu te rappelles, mon vieux, ce que nous pouvions avoir pour dix sous dans le bon vieux temps d'avant-guerre?

mandait-il sur un ton qui n'admettait point de discussion.

Derrière lui, Gérard Mercier, Kéradiou et une dizaine d'inspecteurs surgissaient.

Avant d'avoir pu comprendre ce qui leur arrivait, le portier et Francine Mauriac étaient poussés dans la rue et embarqués dans une auto qui attendait. Après quoi, la troupe des surveillants se précipita vers le pavillon.

Cela se fit sans bruit, sans éclat, si bien que la seconde d'après, l'habitation était envahie sans que ceux qui s'y trouvaient aient eu le loisir de décamper ou de se mettre sur la défensive.

Dans une pièce à peine meublée, une demi-douzaine d'individus tenaient conseil. C'étaient les membres de la redoutable association des saboteurs.

Cardona, Ricardo Cortez étaient du nombre.

Leur stupeur, en voyant apparaître les policiers, ne connut point de limite. En un tournemain, on leur passa les menottes et, moins d'un quart d'heure plus tard, tout ce beau monde était amené à la Sûreté.

Cette fois, le commissaire central, M. Grisard, dût se rendre à l'évidence. Ce n'était point le cadavre de Cardona que l'on avait trouvé sur la voie ferrée, près de Libourne, puisque le bandit était là, bien vivant.

Mais comment Jacques de Villefort, Gérard et Kéradiou avaient-ils pu survenir si à propos pour mettre la main sur l'équipe des malfaiteurs ?

C'est ce qu'il nous faut expliquer en quelques mots !

Le hasard qui, parfois, fait bien les choses et se mêle de seconder les policiers, le hasard avait voulu que, ce matin, alors que le détective, flânant par les rues, traversait le cours de l'Intendance, son attention fût attirée par une jeune fille qui, descendant d'une forte auto, échangeait rapidement quelques mots avec l'homme demeuré au volant.

Dans ce dernier, de Villefort avait reconnu Amédée Barochon, un dangereux récidiviste, membre d'une importante équipe de bandits internationaux.

Mais déjà l'auto démarrait, s'éloignant rapidement, tandis que la jeune fille faisait de même, se perdant dans la foule des employés se rendant à leur travail.

On juge de la surprise de Jacques, lorsqu'en venant de chez M. Abel Delestang, ce courtier d'assurances maritimes qui avait décidé d'aider Gérard dans ses recherches, il avait entrevu en passant devant un bureau une jeune fille qui n'était autre que l'interlocutrice d'Amédée Barochon.

C'était Francine Mauriac, la secrétaire de M. Delestang.

La chose valait d'être éclaircie car enfin, un malfaiteur tel que Barochon n'était point une relation des plus recommandables pour une jeune fille !

Jacques de Villefort avait fait part de l'incident à M. Delestang. De là les recommandations faites par ce dernier à sa secrétaire touchant la discrétion qu'il convenait d'observer au sujet des fameuses circulaires confidentielles.

Vers quatre heures de l'après-midi, le détective revenait chez le courtier et celui-ci l'installait dans un bureau voisin de celui où Francine Mauriac travaillait.

Par le trou de la serrure, le policier avait entrepris de surveiller la jeune fille ; cela n'avait point été inutilement.

Il l'avait vue glisser dans son sac l'une des circulaires établies par elle, et tout de suite, la vérité s'était faite jour en son esprit.

Francine Mauriac appartenait à la bande des saboteurs !

De Villefort en savait assez !... Immédiatement, il avait pris ses dispositions en conséquence.

Lorsque Francine quitta le bureau.

L'AFFAIRE DE L'"AQUITAINE"

[Suite de la page 27]

sa journée terminée, le détective était sur ses talons.

L'ayant vue monter en taxi, il la fila dans une autre voiture.

Une troisième auto, en laquelle avaient pris place Gérard, Kéradiou et des inspecteurs de police, alertés, les accompagnait de loin.

Puisque Francine Mauriac s'était approprié une circulaire confidentielle, c'est donc qu'elle comptait la remettre au plus tôt aux chefs de la terrible bande.

Lorsque la jeune fille descendit de voiture, rue Vannier, Jacques qui ne la perdait point de vue, fit stopper la sienne à l'entrée de cette voie. Un peu en arrière encore, l'auto de police s'immobilisait.

On devine le reste.

Tandis que la jeune fille se glissait à l'intérieur du repaire, de Villefort appelait d'un signe ses collaborateurs et, prenant le pas de course, il était arrivé juste à temps pour empêcher la porte de se refermer.

L'affaire qui fit grand bruit à l'époque, passionna le monde maritime, car elle était d'importance.

L'instruction fut longue, difficile, les accusés se défendant avec une énergie farouche. Mais à présent les preuves surgissaient de toutes parts et les accusés, si bien qu'ils finirent par entrer dans la voie des aveux. Enfin ils furent traduits devant la cour d'assises de la Gironde. Ce jour-là la salle des audiences était pleine à craquer.

Le président du tribunal félicita chaudement Gérard Mercier et Jacques de Villefort, car sans leur zèle, leur initiative, les bandits auraient pu continuer leur criminel trafic durant bien des années encore.

L'apparition à la barre de la pauvre Mme Lancieux que la police avait retrouvée, fit sensation. Dans sa déposition, elle confirma tout ce qu'elle avait appris à Gérard, indiquant notamment les signes particuliers, grâce auxquels on pouvait identifier son fils Robert. C'était bien lui, dont le corps affreusement déchiété avait été retrouvé près de Libourne.

Cardona, redoutant une dénonciation de sa part, l'avait assassiné avec la complicité d'Amédée Barochon. Les autres membres de la sinistre troupe avaient participé à l'agression dirigée contre Gérard et qui avait failli coûter la vie au novice, de même qu'à son ami Kéradiou.

Le jury se montra justement sévère. Cardona, Ricardo Cortez et Amédée Barochon furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Des peines variant de cinq années de prison à dix ans de réclusion frappèrent leurs acolytes.

Quant à Francine Mauriac qui, pour satisfaire sa coquetterie, était entrée au service de la terrible association, elle s'en tira avec deux années de prison. Tout ce que son avocat put obtenir, fut que la cour lui accordât le bénéfice de la loi du sursis.

CHAPITRE VI

PAR une belle soirée de mai, une douzaine de convives dînaient gaiement sous un bosquet dépendant d'un restaurant situé à Saint-André-de-Cubzac, à l'enseigne de « La Lamproie d'Or ».

Il y avait là Gérard Mercier, Jean Kéradiou, Jeanne Voiron et sa tante Mme Torrel, le capitaine Liénard, M. Abel Delestang, Jacques de Villefort et quelques autres amis du jeune homme.

Celui-ci, le matin même, avait obtenu son brevet d'officier au long cours

et c'était ce succès que l'on fêtait de la sorte.

Jacques de Villefort avait retardé son départ pour Paris de vingt-quatre heures, afin de se joindre à ces braves gens dont il appréciait le caractère, la bonne humeur et l'énergie.

Comme le repas tirait à sa fin, M. Abel Delestang leva sa coupe où moussait un champagne doré et d'une voix de stentor, proclama :

— Messieurs, mesdames, mes chers amis, je bois à notre sympathique Gérard Mercier, en mon nom, comme au vôtre, je lui souhaite tout le bonheur qu'il peut désirer !

Un tonnerre d'applaudissements salua ce toast et Jean Kéradiou y joignit sa voix puissante, hurlant à pleins poumons de retentissants :

— Hourra !..

Cependant, des serveurs apportaient le café, les liqueurs.

Gérard Mercier en profita pour se lever et faire quelques pas dans une allée voisine, sous prétexte de se dégourdir les jambes.

Avant de disparaître, il avait adressé un signe d'intelligence à Jeanne ; aussi, quelques instants plus tard, la jeune fille le rejoignait-elle.

Autour de la table, il semblait qu'on ne se fût point aperçu de la disparition des jeunes gens.

A la demande du capitaine Liénard, Jacques de Villefort contait des anecdotes policières, et cela avec une telle verve, que ses auditeurs étaient littéralement suspendus à ses lèvres.

Maintenant, à pas lents, Jeanne et Gérard cheminaient côte à côte par un sentier s'enfonçant dans les profondeurs de l'enclos et permettant d'en faire le tour.

Les voix, les rires de leurs amis, ne leur parvenaient plus que très atténués par la distance. Au ciel, d'un bleu profond, brillaient de nombreuses étoiles et la lune qui venait de se lever mettait sur l'horizon l'arc net de son croissant d'or.

— Jeanne, ma chérie, fit enfin Gérard en posant sa main sur le bras nu de sa compagne, je suis heureux, très heureux !

— Et moi, donc ! soupira la jeune fille qui avait légèrement frissonné.

— Pourtant, il manque encore une chose à mon bonheur pour que celui-ci soit complet.

— Quoi donc ? s'enquit-elle en levant vers lui un regard étonné.

— Ne le devinez-vous point ?

— Ma foi, je l'avoue !..

— Décidément, je vous croyais meilleur mémoire ! reprocha-t-il.

— Comment cela ?

— Pour moi, je me souviens parfaitement de certain engagement souscrit par une jeune fille de ma connaissance, poursuivait le nouvel officier. Elle avait accepté de devenir la femme d'un marin lorsque celui-ci obtiendrait son brevet...

— Oh ! Gérard, n'est-ce que cela ?... s'exclama Mlle Voiron avec une feinte surprise.

— Vous ne trouvez point la chose d'importance ?...

— Que si ! mais dans mon esprit, tout était réglé, entendu !

— Vraiment ?...

— C'est comme je vous le dis !... Ce tantôt encore, j'en parlais à ma tante...

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle ne demandait pas mieux que de consentir à notre union ! La chère femme vous aime comme un fils, Gérard, et c'est méconnaître son affection que de douter de son assentiment !

Jeanne s'était arrêtée, souriante, et en dépit des ténèbres, Gérard entrevoyait le joli visage levé vers lui.

A cette heure, une émotion délicieuse jusque-là inédite, bouleversait son cœur, et il en allait de même pour Jeanne.

— Ma chérie ! reprit enfin Gérard en passant son bras autour des frêles épaules de sa compagne, ce soir est donc celui de nos fiançailles officielles...

— Certes, répliqua-t-elle très bas, et je m'en réjouis...

— Pas plus que moi ! protesta-t-il.

— Mettons tout autant, accorda-t-elle, coquette.

Un instant, ils demeurèrent ainsi, se contemplant avec ravissement, trop émus pour pouvoir articuler la moindre syllabe...

Au reste, qu'avaient-ils besoin d'employer le langage des humains, si pauvre d'expression lorsqu'il s'agit de parler des grands sentiments de l'âme ?

Leur silence équivalait au plus éloquent des discours. Les regards qu'ils échangeaient confirmaient leur union parfaite.

Tous deux vibraient à l'unisson, d'un même élan de tendresse, que décuplait leur jeunesse ardente.

— Ma bien-aimée ! murmura Gérard, dont la voix s'altérait. Si vous pouviez lire ce qui se passe en moi.

— Je m'en rends parfaitement compte ! interrompit-elle, très tendre. Allez, Gérard, quand on s'aime sincèrement, profondément, ce qui est notre cas, on se sent tout autre... Ce soir, j'ai l'impression d'être meilleure et quand je songe que c'est à vous que je le dois !

Elle se tut, un peu haletante. La pression du bras de Gérard se faisait plus ferme, plus autoritaire et elle y cédait avec ravissement.

— Ma fiancée !... Demain, ma femme !... prononça-t-il encore dans un murmure.

— Oui, votre femme, et si heureuse de le devenir ! répliqua Jeanne dans un chuchotement à peine perceptible.

Leurs lèvres s'étaient jointes pour un baiser. Présentement, ils ne songeaient plus qu'à eux-mêmes !... Réfugiés en ce grand égoïsme à deux qu'est un amour partagé, ils n'avaient d'autres soucis, d'autres préoccupations en tête, que la joie surhumaine devenue leur lot.

Enfin, la jeune fille se dégagea doucement, s'échappant des bras qui la retenaient prisonnière.

— Gérard, vous allez chiffonner ma robe blanche ! Ceci est très mal de votre part ! reprocha-t-elle avec une feinte irritation.

— Excusez-moi, et pour me montrer que vous m'avez pardonné, accordez-moi un autre baiser.

— Ma foi, non !... Plus tard !

— Tout de suite, Jeanne ! insista-t-il.

Sans répondre, elle s'enfuit, légère, jetant aux échos nocturnes un frais éclat de rire.

Déjà, Gérard Mercier, un instant décontenancé, se précipitait sur ses traces... Ainsi, ils parcoururent une trentaine de mètres, doublant une charmille et soudain, Jeanne s'arrêta, car, sans y prendre garde, elle venait d'atteindre l'allée donnant accès dans les jardins de « La Lamproie d'Or ».

Un groupe nombreux s'y pressait. C'étaient les invités qui, ayant quitté le bosquet, reconduisaient Jacques de Villefort, actuellement sur son départ.

Comme Gérard, assez mécontent, rejoignait son amie, des exclamations s'élevèrent, saluant leur apparition.

— Ah ! vous arrivez bien ! disait Jean Kéradiou. J'allais me mettre à votre recherche... M. de Villefort nous quitte et voulait vous dire adieu.

— En effet, mes amis, intervint le

détective. Mon auto est là devant la porte, je dois être à Paris demain matin...

— Alors, bonne route!... fit cordialement Gérard en serrant la main du policier. Ah! un mot encore!... Je vous présente ma fiancée!...

— Tous mes compliments, et tous mes vœux, mademoiselle, sourit Jacques.

— Je les accepte à une condition, c'est que vous viendrez à notre mariage! intervenait la charmante fille.

— Voilà une chose entendue et qui me fera grand plaisir! riposta le détective.

Les derniers adieux s'échangeaient et, la minute suivante, tandis que les convives réintégraient le bosquet, un grondement de moteur s'élevait du côté de la route, annonçant que Jacques de Villefort était parti vers ce Paris où l'attendaient d'autres aventures.

PAUL DARGENS

AH, LE BON CIDRE

[Suite de la page 4]

Avant la première guerre mondiale, la production de cidre était d'environ 27 millions de pintes par an. Plus tard, le public "découvrit" le cidre; la production prit un essor extraordinaire que seules limitaient les quantités de pommes disponibles. Actuellement, la demande de cidre est supérieure à la production; cette demande exceptionnelle est provoquée par la pénurie de bière. Le cidre est également recherché par les marchés d'exportation, où le cidre anglais s'est imposé grâce à sa qualité. Déjà avant la deuxième guerre mondiale, l'Angleterre exportait du cidre en Amérique et en Afrique. Sans la découverte d'un moyen de couper le cidre fait de pommes à cidre avec celui provenant des pommes de table, il eût été impossible à l'Angleterre d'atteindre la production actuelle, car il faut de nombreuses années pour qu'un nouveau verger de pommes à cidre commence à donner des fruits. Au cours de la décennie de 1930, les fabricants de cidre encouragèrent les fermiers à étendre leurs vergers et à remplacer les anciens arbres par des nouveaux donnant les meilleures pommes; c'est ainsi que furent plantés plus de 100,000 nouveaux pommiers par an. Mais quelque temps doit encore s'écouler avant que les jeunes vergers soient en plein rendement.

La fabrication du cidre a subi des transformations profondes au cours des 50 dernières années. Le principe reste le même, mais le petit pressoir tourné à la main ou par un cheval a fait place, dans les fabriques, à la presse hydraulique d'une extraordinaire puissance. Avant de passer au pressoir, les pommes sont écrasées par des cylindres. Le jus s'écoule dans de vastes cuves doublées de verre où on les laisse fermenter. La qualité du cidre "doux", "moyen" ou "sec" se détermine par la durée de la fermentation. Le jus n'exige pas, comme la bière, de levure; il

utilise ses propres ferments. Viennent ensuite la clarification du liquide, le coupage si nécessaire et, finalement, la mise en barils ou en bouteilles.

Le cidre est prêt à être bu immédiatement, mais certains experts préfèrent que le cidre "vieillisse" un peu. Disons, en passant, qu'un véritable buveur de cidre peut déceler l'espèce de la pomme qui a servi à la fabrication et, parfois même, la région d'origine. Il est possible d'obtenir une variété de bouquets; toutefois, la tendance, au cours des récentes années, a été de standardiser le cidre parce que le public achetant une bouteille portant une certaine marque s'attend à avoir une boisson d'un certain bouquet.

Avant la guerre, la dégustation du cidre était un grand événement dans l'Ouest de l'Angleterre; les dégustateurs ne buvaient pas moins de 450 pintes de cidre tout en mangeant de vastes quantités de pain et de fromage.

Il y a, en Angleterre, environ 60 fabriques de cidre; presque toutes sont des "affaires de famille". L'histoire de la fabrication du cidre dans les centres fameux, tels que Whimble, Much Marcle et Attleborough, remonte à plusieurs siècles. Le cidre aurait été introduit en Angleterre par les Romains; en 20 siècles, il est devenu probablement la boisson la plus typiquement anglaise; le seul autre pays où il soit produit en grandes quantités est la Normandie. Aujourd'hui, des millions de livres sterling sont placés dans les vergers de pommiers et dans les fabriques de cidre; les ventes produisent environ 4 à 5 millions de livres sterling par an.

Une autre boisson qui se rapproche du cidre est le jus fermenté de la poire, ou poiré, qui devient de plus en plus populaire. Le jus de pomme et le jus de poire peuvent être traités de la même façon que le jus de raisin pour le champagne et donner une boisson pétillante et capiteuse.

L'AUTOMOBILE EN FRANCE

[Suite de la page 7]

Alors qu'une voiture d'un type donné consommait 12 litres de carburant aux 100 kilomètres, — il s'agit de litres à 20 frs, — les accumulateurs représentaient pour leur chargement et pour une utilisation correspondant à la même puissance en carburant, une dépense de 15 frs seulement. Mais le développement de l'industrie automobile électrique fait l'objet de grosses difficultés en raison de la nécessité de procéder assez souvent à un rechargement des accumulateurs qui implique une immobilisation de la voiture et nécessite une installation électrique appropriée. Aussi est-ce principalement vers une utilisation du moteur à es-

sence et une réduction de sa consommation que les constructeurs se sont orientés.

On a présenté au Salon plusieurs voitures dont l'une, qui est de 3 C.V., consomme 6 litres aux cent kilomètres et a effectué récemment le parcours de Mâcon à Paris en transportant 5 personnes et à une vitesse moyenne de 75 kilomètres à l'heure. Il convient toutefois de préciser qu'il s'agit là d'une puissance en C.V. d'ordre fiscal et que la puissance effective de la voiture est de 25 C.V. Cette énorme différence tient au fait que le fisc utilise des formules assez désuètes alors que la puissance réelle, — celle de 25 C.V. dans le

Saveur
Délicieuse
— Scellée à Vide



CAFÉ
"SALADA"

cas qui nous intéresse, — est mesurée "au frein", c'est-à-dire en appliquant sur le moteur une résistance qui permet de calculer son énergie réelle.

La Commission de modernisation du Commissariat Général au Plan conseillait aux constructeurs, il y a quelques mois, de consacrer leur effort à des voitures légères sur lesquelles seraient fixés des moteurs à haut rendement. C'est bien dans cette voie, si l'on en juge par les modèles exposés au Salon, que se sont engagés les fabricants. Le mot d'ordre actuel est: voiture utilitaire. Cette politique imposée par la pénurie relative des matières premières qui ne permettent plus les fabrications de luxe d'avant-guerre, et par les hauts prix de l'essence, oriente l'industrie dans une voie nouvelle, et un certain temps s'écoulera avant que l'on voit de nouveau rouler sur les routes les véhicules somptueux de la période d'avant-guerre. Il y a là un phénomène assez curieux de démocratisation de l'industrie automobile qui ne réserve plus l'essentiel de ses fabrications à une clientèle riche, mais qui a la volonté de répandre dans le moyen public l'utilisation de véhicules dont l'intérêt et l'importance n'ont plus besoin d'être démontrés. La France a d'ailleurs encore de très grands progrès à faire dans cette voie: il existe aux Etats-Unis une voiture pour 4 habitants; en France, seulement une voiture pour 27 habitants. Un marché considérable s'offre donc à cette industrie si l'on veut doter, sans trop de retard, la majorité des citoyens de véhicules utilitaires. Or, pour le moment ce n'est pas le marché intérieur qui est satisfait par priorité: la France exporte 60% de sa production de voitures de tourisme et 30% de celle des camions. Dans la pratique, on peut même dire que la livraison des voitures françaises à la clientèle française est arrêtée, et il est caractéristique de constater que le Salon a été exclusivement une exposition et qu'au-

cune commande n'y a été acceptée. Dans l'état actuel du niveau des salaires et des matières, les constructeurs se refusent même à indiquer de façon approximative les tarifs qui seront appliqués lorsqu'ils commenceront à livrer leurs modèles de série. Tout au plus peut-on indiquer certaines estimations qui n'ont rien d'officiel et que les fabricants se refusent d'ailleurs à confirmer ou à infirmer: le véhicule de 3 C.V. dont il a été parlé plus haut, et qui, avant la guerre, aurait eu une valeur marchande d'environ 15,000 frs, pourrait se vendre, si l'on admet un coefficient moyen d'augmentation des prix de 5, à un prix d'environ 80,000 frs.

En ce qui concerne les projets d'avenir, indiquons, d'après les données du Plan français, que l'on se propose de reconstituer en 3 ans le parc de véhicules utilitaires de 1938. La reconstitution du parc des voitures de tourisme se ferait en 5 ans. Rappelons qu'avant la guerre, la production est évidemment tombée à un niveau extrêmement bas. Sa moyenne mensuelle était de 18,930 en 1938, et elle s'est effondrée à 2,876 en 1945, pour se relever, dans une proportion assez impressionnante, à 7,198 véhicules en moyenne mensuelle de 1946, ce qui fait que la production actuelle représente près de 40% de celle d'avant-guerre.

Le redressement qu'indique ce pourcentage est extrêmement intéressant, et il montre l'effort important qui a été entrepris par les constructeurs et leur personnel, en dépit de difficultés considérables d'approvisionnement en matières premières, et malgré un outillage très fatigué.

Si, comme il y a tout lieu de le penser, cet effort se poursuit à une cadence accélérée, l'industrie automobile française retrouvera bientôt, tant en France qu'à l'exportation, le rang qu'elle occupait en 1939.

MARCEL LAFFON-MONTELS



COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an.....	\$3.50	1 an.....	\$5.00
6 mois.....	2.00	6 mois.....	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

RIEN DE SÉRIEUX

Un Ecossais répétait au conducteur du train qu'il avait payé son passage. Celui-ci voyant qu'il ne pourrait gagner la discussion, s'empare vivement de la valise de l'Ecossais et la jette en bas du train.

C'est que, de s'écrier l'autre non content de vouloir me voler, vous essayez de tuer maintenant mon petit garçon...

L'Anglais. — Londres est certainement la ville où il y a le plus de brouillard.

Le Français. — J'ai fait le tour du monde et je puis vous affirmer que je suis allé à un endroit où il y avait plus de brume qu'à Londres.

L'Anglais. — Où ça ?

Le Français. — Je ne sais pas, il y avait trop de brume.

— Vous allez vous mettre au régime de la diète, ordonne le docteur. Je ne vous permets qu'une feuille de laitue sans huile, un oeuf et une orange.

— C'est entendu, docteur, réplique le malade. Mais, dites-moi, c'est à prendre avant ou après le repas ?

Entre commis-voyageurs :

— Comment fais-tu pour avoir tant de succès ?

— Ça tient à huit mots.

— Merveilleux ! Et quels sont ces huit mots ?

— Quand je sonne à une porte et que la dame vient m'ouvrir, je lui dis : "Mademoiselle, votre mère est-elle à la maison ?"

— Tiens ?... Vous allez à la noce ? Quel est donc l'idiot qui se marie ?...

— C'est moi !

Augustine Brohan, de la Comédie-Française, avait la réplique facile et la riposte foudroyante. Tandis qu'elle prenait, un soir, un bouillon au foyer des artistes, le régisseur Desnoyers l'interpella :

— Augustine ! répondez à la question que je vais vous faire par un nom de ville qui soit en situation.

— Tout ce que vous voudrez...

— Vous aimez bien le bouillon ?

— Elbeuf ! (Et le boeuf).

— Décidément, il est impossible de lutter avec vous, Augustine, vous me faites mourir...

— Périgieux ! (Péris, gueux !) répondit vivement l'artiste — pour la plus grande joie de l'assistance.

Un jeune soldat, employé à la corvée de quartier, se rendait à la fontaine de la cour, porteur d'un seau. Vint à passer son sergent, qui remarqua le mauvais état de sa tenue.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-il brusquement.

— Chercher de l'eau.

— Dans ce bourgeron ?

— Non, sergent. Dans ce seau.

Le Père. — Sans doute attends-tu de moi que je paie tes dettes ?

Le Fils. — A Dieu ne plaise que je t'inflige cette peine, papa. Aie la bonté de me remettre l'argent. Je les paierai moi-même.

La Jeune Fille, sentimentale. — Il y a toujours un élément de tristesse et de solennité dans un mariage. Ne trouvez-vous pas ?

Le Jeune Homme, évaporé. — Pour les jeunes époux peut-être, mais assurément pas pour les invités.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Ah, mon cher, ce film est vraiment gnangnan, vraiment trop fleur bleue... Moi qui croyais voir quelque chose de fort, teinté, par exemple, d'existentialisme...

Il est quelquefois permis de jouer sur les mots...

Le tribunal correctionnel de Marseille, voyait comparaître naguère devant lui, deux dames qui s'étaient un peu trop crêpé le chignon :

— Et puis, vous avez traité cette dame de "chameau" ; cela ne se fait pas entre femmes bien élevées...

— Ah ! pardon, monsieur le juge, je l'ai appelée "dromadaire".

Le tribunal réfléchit : finalement il acquitta la brave femme : "dromadaire" n'est pas une injure.

L'Ami. — Enfin, qui commande chez toi ?

Le Mari. — Cela dépend, mon vieux. Ma femme a barre sur les enfants, les domestiques, le chien, le chat et le canari, mais il m'est permis de dire tout ce que je veux, ou presque, aux poisons rouges que tu vois dans ce bocal.

Une vieille dame portait toujours deux paires de lunettes sur soi. Comme on lui en demandait la raison :

— Ma foi, dit-elle, c'est qu'ainsi j'en ai toujours une pour chercher l'autre.

— Nous avons tué la moitié à coups de mitrailleuse, la moitié au fusil et passé l'autre moitié à la baïonnette.

— Et le reste ?

— Nous les avons faits prisonniers.

On amène un récidiviste.

Le président. — Comment ? malheureux, vous n'avez pas honte de venir ici pour la douzième fois ?

Le récidiviste. — Eh bien ! mon président, et vous ? Vous y venez bien tous les jours.

La cantatrice à l'impresario. — Moi, monsieur, lorsque je donne un concert, ma voix remplit la salle.

L'impresario. — J'ai même remarqué que le public s'empressait à faire de la place à votre voix.

Découragé par une série de mésaventures, un jeune homme annonce à un ami qu'il vient de prendre une résolution.

— Dans deux jours, s'écrie-t-il, j'aurai quitté la terre.

— Quoi ! fait son ami indigné, tu veux donc te suicider comme un lâche ?

— Mais non, je m'embarque pour l'Amérique.

— Mon vieux, si le patron ne retire pas ce qu'il a dit, je m'en vais.

— Ah ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il me flanquait à la porte.

Elle est une de ces femmes qui s'inquiètent sans cesse de tout. Aussi son mari ne se frappa-t-il pas lorsque, l'autre jour, au cinéma, elle s'exclama :

— Oh ! Jean, j'ai oublié de débrancher le fer électrique.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, lui répondit-il gentiment, j'ai oublié de fermer le robinet de la baignoire, donc tout se passera très bien.

La Soubrette. — Une dame est là, qu'il désire voir Madame.

Mme Nouvoriche. — Quelqu'un de ma famille ?

La Soubrette, froidement. — Non, madame, j'ai dit une dame, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

La petite dame. — Mon Dieu, Monsieur, tout est bien réfléchi... je les prends noirs... mon pauvre mari est si malade !

— Je désirerais un petit four

— Quelle sorte de petit four ?

— Un petit four crématore.

— ???

— Oui, un petit four à la crème, quoi !

Le Pauvre Hère. — Faire de l'argent, faire de l'argent ! On n'entend que cela aujourd'hui. C'est si facile !

Le Faux Monnayeur. — Plus que vous ne croyez.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Je te l'avais dit aussi au magasin que ces talons-là ne valent rien pour le piquetage...

Le Ravisseur du PÈRE ANTOINE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-CINQUIÈME EPISODE



1 — "Je te tiens maintenant, Villiers," commença Lauzon. Mais il n'alla pas plus loin, car d'un mouvement prompt de la gauche Jean lui assena un coup formidable à l'oreille. Le bandit tomba.



2 — Jean ramassa son revolver sur le sol, où le voleur l'avait laissé tomber dans sa surprise. Puis, il plaça le contremaître sur son cheval en travers de la selle, et l'y attacha solidement.



3 — Quelques heures plus tard, Jean arrivait dans le petit village avec son prisonnier. A sa vue, un cowboy à l'allure louche fit un mouvement de surprise. "Villiers a pincé Lauzon! Il faut avertir les gars!"



4 — La crainte se lisait dans les yeux du cavalier malhonnête, pendant qu'il courait de toute la vitesse de ses jambes par une rue isolée. Il arriva ainsi à une cabane où se tenait le reste de la bande.



5 — Il entra comme une trombe. Les hommes qui étaient assis à une table se retournèrent d'un bond, en portant la main à leur côté. "Vite, Villiers a capturé Lauzon! Et il l'amène au shérif," dit-il.



6 — Pendant ce temps-là, ignorant que les voleurs étaient au courant de sa capture, Jean se présentait devant le shérif. "Enfermez cet homme, shérif!" dit-il. "Je porterai une accusation contre lui plus tard."



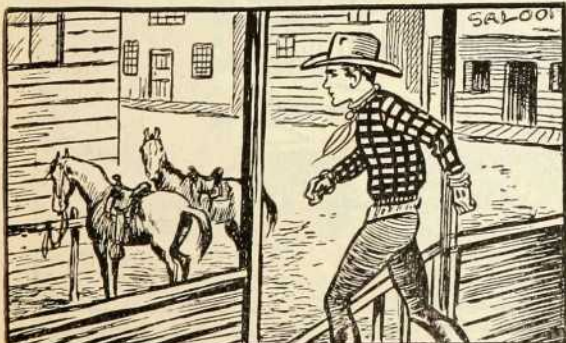
7 — Le jeune homme expliqua ensuite au shérif ce qui venait d'arriver. Et, pendant que Jean Villiers se retirait, le shérif, le visage sombre, conduisit le contremaître du ranch Double V vers les cellules.



8 — Lorsque le shérif quitta son bureau, il ne vit pas la bande de chenapans cachés derrière une cabane et qui le guettaient. "Emparez-vous de cet homme," dit l'un d'eux, "et prenez ses clefs. Préparez aussi les chevaux."



9 — Les deux hommes acceptèrent et se dirigèrent vers le shérif qui ne se doutait de rien. Dans un tournant désert, l'un d'eux frappa l'officier sur la tête avec son revolver, l'autre s'empara de ses clefs.



10 — Jean ne se doutait pas, pendant qu'il quittait le magasin où il s'était procuré des cartouches que des plans se faisaient pour relâcher Lauzon. Mais il devait bientôt l'apprendre.



11 — Le jeune homme était soucieux, car il n'avait pas encore découvert l'endroit où l'on détenait Antoine Benoit, même s'il avait pincé Lauzon. Soudain, il eut un mouvement de surprise en entendant des pas de course venant de la prison du village. Il vit, d'un coup d'oeil, une bande d'hommes qui couraient vers leurs chevaux et au milieu d'eux il reconnut Lauzon, le contremaître-voleur qu'il venait de capturer!

[Suite au prochain numéro]

Les trois DURS-À-CUIRE

EPISODE NUMERO UN



1 — Ils étaient trois joyeux compagnons, Barry Moore, Blackie Johnson et Bill Harris. Tous trois riches, heureux et indépendants. Après les périls de leur équipée à la recherche d'un trésor, qui s'était terminée avec succès, ils jouissaient de cette vie luxueuse. Barry et Bill retournaient en Angleterre.



2 — Blackie avait décidé de les suivre. Un matin, en déjeunant à leur hôtel de Melbourne, Barry se prit d'intérêt pour un article qui paraissait dans le journal. On annonçait la disparition d'un M. Wilton dans les déserts de Mexico, alors qu'il était à la recherche d'une mine d'argent. "Eh bien, j'espère qu'on l'a retrouvé!" dit-il.



3 — Peu de temps après déjeuner, les trois amis se promenaient au bord de l'eau, afin de s'enquérir des possibilités de passage sur un bateau en partance pour l'Angleterre. Pendant qu'ils allaient ainsi, ils entendirent un bruit de voix et virent un officier en train de frapper un garçon avec un bout de câble.



4 — "Je vais te montrer comment je traite les rats de cale," cria l'officier. Le garçon tenta de courir mais fut vite saisi et jeté sur le pont. Le câble siffla dans l'air et s'abattit sur le pauvre garçon effrayé. "Eh, en voilà assez!" cria le jeune nègre, les yeux brillant de colère. Puis, il s'élança vers le pont du bateau.



5 — En quelques enjambées, il était arrivé et l'officier reculait, l'oeil mauvais. "Eloigne-toi si tu ne veux pas aussi goûter de ce câble!" dit-il. "Je n'ai pas d'ordre à prendre d'un nègre!" "Eh bien, tu peux prendre ceci peut-être," répondit Blackie. Puis, son poing ganté de cuir s'abattit sur la mâchoire de l'officier.



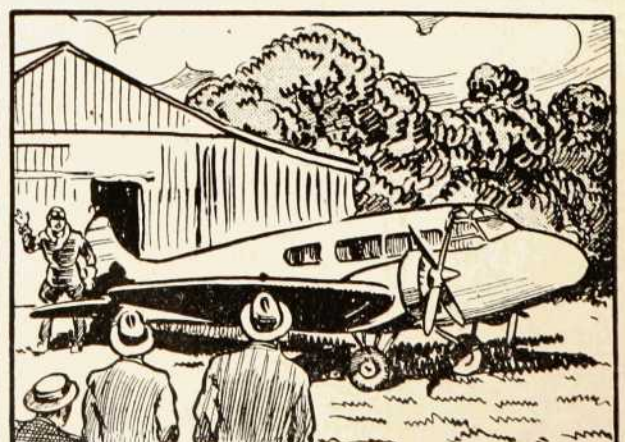
6 — Le coup fut si violent que l'officier fut soulevé de terre et retomba lourdement sur le pont avec un bruit sourd. "Si tu en veux encore, patron, viens me voir à l'hôtel Royal," railla Blackie en se frottant les mains. "Et toi, tu viens avec ton oncle Blackie!" dit-il au garçon, tout ébahi.



7 — Les trois jeunes gens enlevèrent le soi-disant rat de cale du vaisseau et l'amènèrent dans un endroit plus tranquille sur le quai. Ils pensaient pouvoir lui être utiles. Mais ils découvrirent que ce n'était pas un garçon, c'était une fille. Et de plus, c'était la fille de M. Wilton, disparu au Mexique.



8 — Incapable d'obtenir des nouvelles de son père, elle s'était sauvée de son école à Melbourne et s'était glissée sur le bateau dans le but de se rendre au Mexique et trouver son père. Pendant que Rita racontait son histoire, aucun des jeunes gens ne vit une figure sinistre qui les épiait.



9 — "Dites donc, les amis, nous avons de l'argent et rien à faire," dit Barry tout à coup. "Qu'en dites-vous, si nous allions nous promener au-dessus du Mexique et tâchions de trouver M. Wilton?" "J'accepte," dit Bill. "Et moi aussi," ajouta Blackie. Et les trois amis reconduisirent Rita à son école.

[Suite au prochain numéro]

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Piron, l'auteur de la *Métromanie*, était considéré comme l'homme le plus spirituel de son siècle. Il écrivit des ouvrages sérieux et des poèmes; mais deux de ses vers l'auront rendu immortel, car, lorsqu'il fut exclu de l'Académie par, écrivit Grimm, "une de ces intrigues obscures et viles que les gens médiocres n'emploient qu'avec trop de succès contre les gens d'un mérite supérieur," il se vengea en composant ce disque qu'on citera toujours:

*Ci-git Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.*

Charles XII, roi de Suède, un jour qu'il était en état d'ivresse, s'étant emporté devant la reine sa mère, se laissa aller à lui répondre en termes irrespectueux. Elle se retira dans ses appartements et, pénétrée de douleur, y demeura enfermée tout le jour suivant. Comme elle ne paraissait pas, le roi en demanda la cause. L'explication du grand chagrin de la reine lui fut donnée. Alors, il fit emplir un verre de vin et, le tenant d'une main, il se rendit chez sa mère: — Madame, lui dit-il, je viens d'apprendre que, hon-teusement troublé par la boisson, je me suis, hier, oublié à votre égard. Je viens vous en demander pardon et, afin que je ne tombe plus dans cet égarement, je bois ce verre à votre santé: ce sera le dernier de ma vie. Il tint parole. Depuis ce jour, on ne le vit plus jamais boire de vin.

Il existe des appareils de radio dont le secret fut jalousement gardé durant la guerre. Ainsi un radio-récepteur de haute fréquence communément appelé appareil I. F. F. parce qu'il servait à identifier autant les ennemis que les amis: *Identification Friend or Foe*. Voici comment ces appareils étaient utilisés. A l'approche d'un avion signalé par le radar, un radio-transmetteur qui fonctionnait conjointement avec le radar lançait un appel capté automatiquement par l'appareil dans l'avion qui, à son tour, transmettait une réponse déterminée. Le code de ces réponses était changé tous les jours afin de dépister l'ennemi et de l'empêcher de s'en servir. Quand cette réponse-code était lancée de l'avion, elle était captée par des appareils spéciaux. Cet appareil, numéro 32 est un receveur de très haute puissance, superhétérodyne, à 14 lampes, qui fonctionne sur 158 et 210 mégacycles. Il ne peut actuellement reproduire la voix, mais il serait facilement transformé pour ce besoin et serait alors très utile aux techniciens ou aux amateurs de radiophonie.

Jusqu'en 1939, Sveda Petrovich était, à la radio française, la "voix de la Serbie, de la Croatie et de la Slovaquie." Réfugié aux Etats-Unis, il continua dès 1940, sa mission patriotique à la radio de Boston, parlant chaque jour au peuple yougoslave et contribuant ainsi, par les nouvelles qu'il diffusait, au soulèvement contre le prince Paul. *Mon Journal de New-York*, qu'il vient de publier, n'est pas seulement le pittoresque carnet de bord d'un combattant

des ondes. C'est aussi une passionnante analyse des raisons qui ont poussé l'Amérique à remplir sa mission historique. C'est le témoignage d'un journaliste et d'un historien.

Le décorateur parisien Lelen demandait dernièrement aux cinq plus grands fleuristes de la capitale de participer à l'exposition qu'il a organisée récemment: "Un moment de l'art décoratif contemporain." Chaque ensemble présenté au cours de cette manifestation a été fleuri d'une façon particulière, en tenant compte du style et de la disposition du meuble. Ainsi, pour la première fois, on a pu voir dans une exposition l'art délicat et éphémère du fleuriste s'allier avec celui du décorateur.

Il y avait, pendant la guerre, entre 400 et 500 champs d'aviation utilisés par l'Aviation Côtière de la R.A.F., l'Aviation des Etats-Unis et d'autres encore, en Angleterre, mais la grosse majorité ne pouvaient convenir à l'aviation civile. Beaucoup sont encore réservés à l'aviation militaire, d'autres ont été rendus à leurs propriétaires pour être mis en culture; mais d'autres encore, les meilleurs et les plus modernes, sont d'ores et déjà réservés à l'aviation civile. Un petit nombre à la fois, les

aérodromes seront mis en service à l'usage des lignes aériennes et des avions-taxis. En fin d'année 1946, l'aviation civile disposait de 54 aérodromes, grands ou petits, dont 27 dans le sud de l'Angleterre. Il est naturel, en effet, que les comtés du sud possèdent, en raison de la conformation du terrain, de la proximité du continent et des bonnes communications de chemins de fer, un réseau plus serré d'aéroports. Il existe d'ailleurs, outre ces

54 aéroports, une quarantaine d'autres qui, bien qu'ils soient officiellement sous contrôle militaire, peuvent néanmoins être utilisés moyennant autorisation préalable, par certaines lignes aériennes et par les avions-taxis. A la suite de pourparlers et de dispositions prises avec le gouvernement, conformément à une sélection, il est question de mettre cent aérodromes à la disposition permanente de l'aviation civile afin de donner un élan au développement des voyages aériens en Angleterre même.

Un soldat canadien qui a été stationné à Mayo Landing, dans le Yukon, en qualité de signaleur, affirmait dernièrement que 72 degrés sous zéro au Yukon est un froid équivalent à 30 degrés sous zéro à Montréal, à cause de l'humidité de notre climat. Quant à lui, ses préférences sont pour "le grand désert blanc."

Les chantiers maritimes de la Clyde, en Ecosse, construisent actuellement le plus gros de tous les navires en voie de construction. Il s'agit du *Caronia* de 30,000 tonnes, de la Cunard White Star Line, qui doit être lancé cet été. Les chantiers maritimes de la Clyde ont lancé, en 1946, 103 vaisseaux d'un total de 348,000 tonnes.



VOUS L'OBTENEZ POUR UNE CHANSON ET CRÉSUS Y EUT MIS LE PRIX...

Quand on songe à la valeur réelle que vous obtenez en vous abonnant à nos trois magazines, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, on peut se dire que vous recevez une marchandise vraiment onéreuse pour une chanson. Nos trois publications, en effet, constituent une mine d'articles illustrés traitant de mille et un sujets, tous distrayants, instructifs. Que dire aussi de leurs feuillets, romans complets, nouvelles sentimentales et d'aventures? Se fait-on une idée du coût que représentent en librairies de tels ouvrages? Oui, vraiment, c'est une aubaine que de s'abonner aux trois magazines:

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

C'est une aubaine, parce qu'à coup sûr, en agissant ainsi, c'est se plaire à soi-même et à tous les membres de sa famille, jeunes et vieux, femmes ou hommes, garçons ou filles. LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ne donnent pas la nouvelle mais ils font mieux: ils donnent le sens de la nouvelle. Et ce n'est pas là un mince mérite. Chose certaine, si vous aimez LE SAMEDI, vous aimerez tout autant LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, vous et tous les membres de votre famille. Voilà pourquoi nous disons qu'en vous abonnant à nos trois magazines, vous obtenez pour une chanson une joie pour laquelle Crésus lui-même, s'il eût pu, aurait payée fort cher. Bénéficiez donc de cet extrême avantage en remplissant tout simplement le coupon d'abonnement ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT AUX 3 MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.
☐ IMPORTANT: — Veuillez indiquer s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSSETTE & CIE, LTEE

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

27150-R-30575
LEON MOREAU
RIVIERE BLEUE
QUEBEC

...ent cela fera-t-il durer plus longtemps les chemises de mon mari?"



Les pièces en mouvement,
ajustées avec une telle précision
qu'on ne tolère pas un écart de
l'épaisseur d'un cheveu, sont
réglées de façon à assurer le
maximum d'efficacité au lavage,
avec le minimum d'usure pour
les tissus. Ceci signifie que le
linge est nettoyé vite, mais
sûrement!

*Une nouvelle mariée découvre
comment les techniciens
aident à protéger le linge!*

"VOUS êtes si minutieux! Quelle importance quatre millièmes de pouce peuvent-ils avoir en ce qui concerne mon lavage?"

"Ceci tout simplement . . . Des essais par les techniciens Inglis ont prouvé d'une façon indubitable que ce genre d'usinage de précision est essentiel pour fabriquer des laveuses d'une efficacité maximum."

"Je pensais que toutes les laveuses fonctionnaient à peu près de la même façon."

"Oh! non! Certaines lavent très vite, mais usent le linge. D'autres ne lavent pas assez vite pour enlever la saleté. Nos prototypes rigoureux sont votre garantie d'une laveuse qui non seulement nettoiera vite mais sera douce pour le linge."

"Cela est parfait, mais maman m'a dit que l'essoreuse était ce qu'il y a de pire pour user et déchirer le linge."

"Elle pensait aux essoreuses de type ancien. Notre essoreuse est extraordinairement douce pour le linge et pourtant elle exprime beaucoup d'eau. Et elle est sûre. Un petit coup sur la barre de sûreté et les deux rouleaux s'écartent et s'arrêtent! Vous n'avez donc rien à craindre en ce qui concerne les fermetures éclair, boutons de chemise ou vos doigts . . ."

"Mmm . . . Je suppose que vous devez penser à

tout pour fabriquer des machines comme celle-ci! . . . et être d'une minutie extrême!"

"Oui. Nous pouvons être plus exigeants que la plupart des gens parce que nous n'avons aucun capital d'immobilisé dans des procédés de fabrication périmés. Tous les outils et machines employés à notre usine sont du dernier modèle."

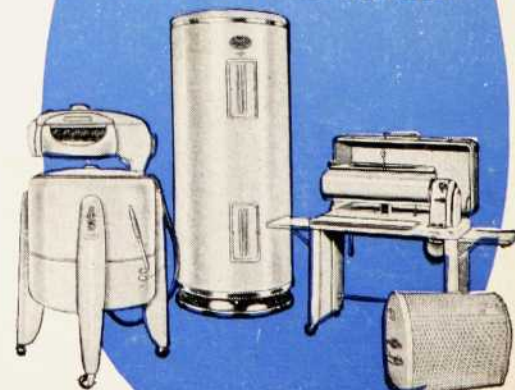
Ici, à la maison Inglis, n'étant assujettis à aucun devis ou méthode de production d'avant-guerre, nous pouvons tirer profit de tout perfectionnement moderne qu'autorisent nos essais rigoureux. Ceci signifie que nous pouvons fabriquer des appareils ménagers Inglis qui sont des années en avance au point de vue conception et rendement.

En outre, le fonds d'expérience acquis par Inglis, au cours de 85 ans de construction d'excellentes machines, en temps de paix comme en temps de guerre, est un autre avantage dont vous bénéficiez.

Pendant la guerre, Inglis fit marcher l'une des plus importantes usines d'armes portatives de l'Empire Britannique . . . prouvant de ce fait sa maîtrise dans la fabrication d'excellents instruments de précision.

La main-d'œuvre qui a rendu cela possible produit pour vous, aujourd'hui, de meilleurs chauffe-eau, laveuses, repasseuses et appareils de chauffage diffusant la chaleur par le haut . . . produira demain de meilleures laveuses et sècheuses automatiques.

INGLIS, AVEC 85
ANS D'EXPÉRIENCE DANS
L'USINAGE TECHNIQUE, VOUS
APPORTE MAINTENANT DE
MEILLEURS APPAREILS MÉNAGERS



Inglis
CANADA

JOHN INGLIS CO. LIMITED
DIVISION DES APPAREILS MÉNAGERS
TORONTO, ONTARIO